

La vie prodigieuse de Frère Fulgence Meunier

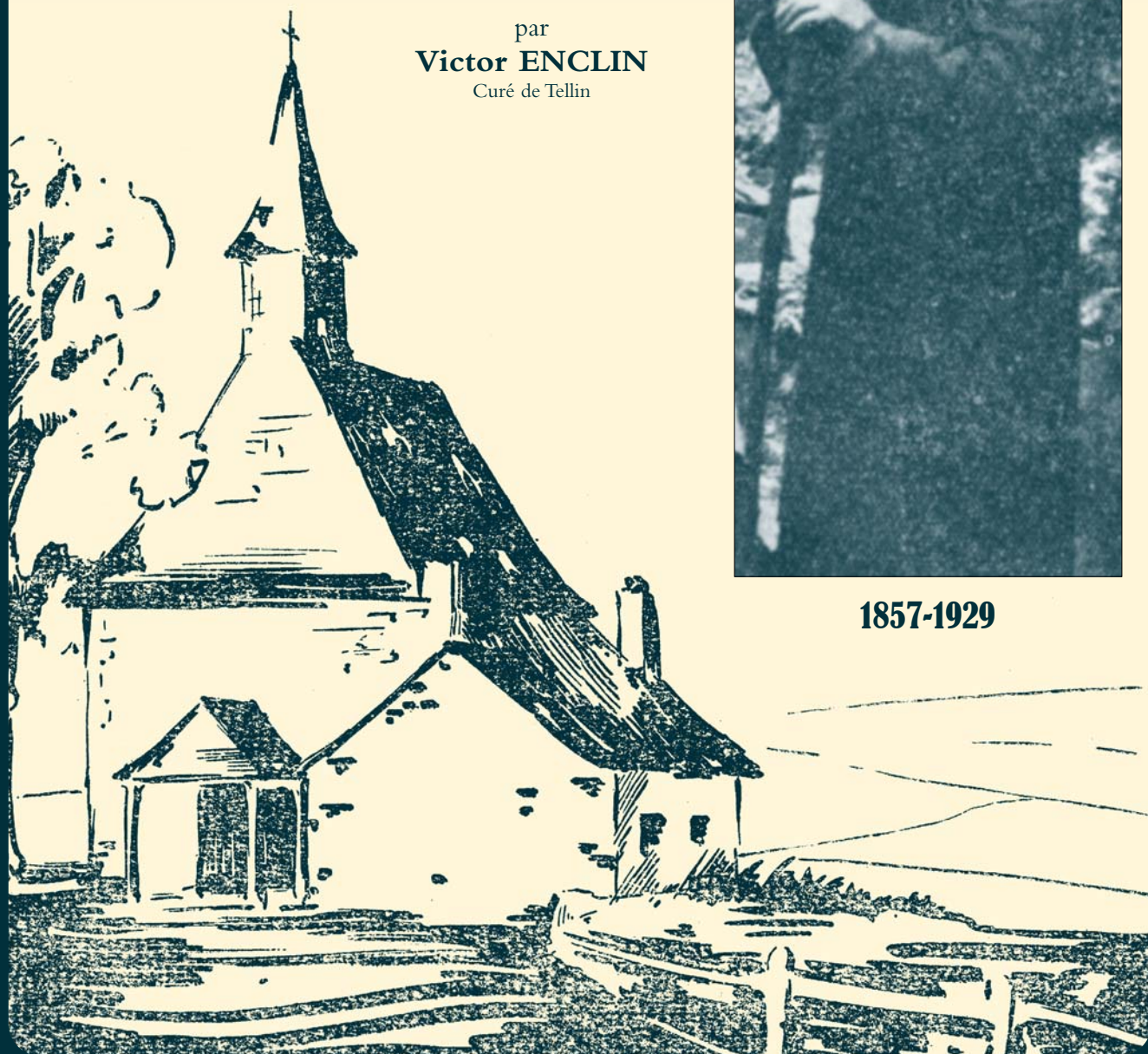
**Pèlerin
Conférencier
Oblat Bénédictin**

**Ermite de
Saint-Thibaud**

par
Victor ENCLIN
Curé de Tellin



1857-1929





Frère Fulgence Meunier à Saint-Thibaud en 1891.

Plaquette mise en ligne en novembre 2013 par et sur le site eglise-romane-tohogne.be
TOUS DROITS RÉSERVÉS

Cette plaquette a été imprimée en 1933 par l'Imprimerie « PRESSE LUXEMBOURGEOISE » (S.C.)
à ARLON - Rue de Luxembourg, 38-42

Éditeur: J. PICARD-KAISIN à Namur - Rue de Fer, 12

En 1^{re} de couverture, la photo qui y figure a été empruntée à la publication originale renseignée ci-dessus; en 4^e de couverture, le dessin représentant l'Ermitage de Saint-Thibaut a été extrait du livre « The Forest of Arden with some of its Legends » par George Wharton Edwards (textes et croquis) - New York, Frederick A. Stokes Company - 1914.

La vie prodigieuse de Frère Fulgence Meunier

par **Victor ENCLIN** (curé de Tellin)

I PRÉSENTATION

Une après-midi d'octobre 1929, le petit tram qui va de Grupont à Wellin déposait à Tellin-Village un vieillard à l'aspect fatigué et que son accoutrement — robe de bure brun-foncé, bonnet rond à poils — faisait ressembler à quelque religieux franciscain.

— Où suis-je ? fit-il, après avoir jeté un coup d'œil autour de lui.

— À Tellin, répondirent les voyageurs descendus en même temps que lui.

Il expliqua qu'il voulait se rendre chez les religieux de Bure, qu'il n'avait pas remarqué la station précédente. À l'entendre parler difficilement, chercher ses mots, à voir sa figure pâle, aux traits accentués, les paysans se rendirent compte qu'ils avaient devant eux un homme épuisé, malade.

Le propriétaire de la maison proche du point d'arrêt, témoin de cette scène, se mit à la disposition de l'étranger pour le tirer d'embarras.

— Si vous vouliez bien me conduire chez M. le curé ? demanda le voyageur.

— Volontiers, répondit l'homme compatissant.

Constatant que son compagnon titubait en marchant, le charitable guide le prit par le bras. En cours de route, un autre paroissien offrit également son aide, et les trois hommes s'acheminèrent lentement vers la maison presbytérale. Mais la longue route qui traverse le village présente une montée difficile. Arrivé à mi-côte, le vieillard ne pouvait plus avancer. Force fut de s'arrêter dans une maison hospitalière, où on lui administra un cordial. Quand il fut un peu remis, il tira de sa sacoche un numéro de journal.

— On parle de moi là-dedans, dit-il en souriant.

Ce fut le trait qui fit jaillir la lumière. Se rappelant l'article du journal bruxellois, paru peu de temps auparavant et où ce pauvre Jean Grignard avait esquissé la vie de l'anachorète de la Haute-Ardenne, les villageois comprirent qu'ils avaient affaire avec l'Ermite de Saint-Thibaud.

Pour le dire tout de suite, cette interview de Grignard, pimpante et originale à souhait, car le sujet se prêtait à des développements pittoresques, avait cependant laissé une impression trouble, pénible dans l'esprit des lecteurs. Du reste, une brève visite ne pouvait suffire à juger une personnalité aussi complexe que le fameux ermite.

Voyant que le vieillard allait mieux, ses compagnons lui proposèrent de le faire conduire à Bure immédiatement, puisque, aussi bien, c'était là le but de son voyage. Il accepta avec empressement. On se mit à la recherche d'une auto, et une demi-heure plus tard, il était rendu chez les Pères Assomptionnistes avec qui il était en relations d'amitié.

★ ★ ★

Quelques jours après, les journaux annonçaient sa

mort. J'appris alors seulement qu'il avait failli arriver chez moi mourant. Il ne m'étais pas inconnu, je l'avais rencontré quelques fois. Mais cette circonstance fit que je m'intéressai davantage à lui. Les Pères Assomptionnistes voulurent bien me documenter sur son compte, me communiquer les lettres et autres écrits qu'ils détenaient, et je constatai immédiatement que le vieil anachorète avait mené une existence prodigieuse, véritable anachronisme dans les temps modernes. Et le désir me vint de pousser plus avant mes investigations.

Je livre aujourd'hui le résultat de mes recherches en ces modestes pages, que je dédie à la mémoire de mon héros, que je consacre surtout à la gloire de Saint-Thibaud. Car si l'ermite de Saint-Thibaud m'a intéressé, c'est sans nul doute parce qu'il était intéressant de lui-même, mais aussi, mais par-dessus tout parce qu'il a été mêlé à la vie religieuse de ma petite patrie, parce qu'il fut le familier d'un haut lieu séculaire de notre chère Ardenne.

II L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE

Celui qui devait devenir l'oblat régulier de l'Ordre de saint Benoît, l'ermite de Saint-Thibaud, le pèlerin passionné, qui fit trois fois à pied le voyage de Jérusalem, sept fois le pèlerinage de Saint-Jacques en Compostelle, qui visita tous les sanctuaires mariaux de Belgique, de France, d'Espagne, d'Italie et d'autres contrées encore, s'appelait Fulgence Meunier.

Il avait commencé le récit de sa vie. Nous reproduirons ces pages, qui nous conduiront jusqu'à l'heure de son extraordinaire vocation.

Comme c'est le fait pour beaucoup de saints, pour une quantité de grands hommes, l'enfance de Fulgence Meunier n'a pas été choyée, douillette, capitonnée contre tous les heurts. Mais au milieu des pires épreuves qui marquèrent ses premières années, nous voyons fleurir en lui une piété sincère, l'attachement inébranlable aux grandes causes qu'il servira jusqu'à sa mort.

★ ★ ★

« C'est à Soignies, petite ville relativement importante de la province de Hainaut, en Belgique, que je suis né, le 14 juin 1857, et que j'ai été baptisé en l'église abbatiale et collégiale de Saint-Vincent. Mon père, Eugène-Alexandre Meunier, était originaire de Villers-Saint-Ghislain, et ma mère, Catherine-Marie Buisseret, était de Horrués, village situé à quelques kilomètres de Soignies. La famille de mon père était peu fortunée, et mon grand-père vivait du revenu d'une auberge très modeste située sur la route, de Mons à Binche.

» Quant à la famille de ma mère, elle était plus fortunée. Mon grand-père maternel possédait une grande ferme située sur le territoire de Horrués. Ses terres étaient très vastes, ses troupeaux nombreux et ses écuries bien garnies en chevaux et bétail. Dans le village, la « Cense de l'Air » était considérée comme l'une des plus prospères, et les Buisseret, venus du Borinage (pays de Mons) étaient connus sous le titre de Borains.

*Borain, borain, borinage,
Combi vindez-vous vos fromages ?
À deux liards le picotin.
Sers-nous vite, vieux borain.*

était un refrain qu'on y chantait dans ma jeunesse.

» Un petit avoir, réalisé par mon père, et la dot apportée par ma mère, permirent à mes parents de venir s'établir à Soignies, où ils achetèrent la charge de percepteur pour les places du marché et des champs de foire. Entretemps, mon père faisait encore la représentation de quelques compagnies d'assurances.

» Les premières années du mariage ne furent troublées par aucun nuage, et mon père installa bientôt une petite fabrique de moutarde, qui était très prospère lorsque j'avais quatre à cinq ans.

» Les nombreux déplacements nécessités par son industrie furent fatals à mon père. Il prit bientôt le goût des estaminets et perdit peu à peu l'amour du foyer. Les excès de genièvre et de bières capiteuses égarèrent son jugement à ce point, qu'après six années et demie de mariage, ma pauvre mère résolut de se retirer chez son père, où elle nous conduisit, mon frère âgé de quatre ans, ma sœur âgée de deux ans et moi. J'avais alors cinq ans et demi.

» Je fus retiré de l'école des Frères de Soignies, où je commençais à lire, et placé à Horrues, à l'école de M. Danneau, le maître d'école du village. J'avais à cette époque l'âme pervertie par les petits camarades, et il ne se passait pas de jour que je ne commissey quelque nouveau méfait, ce qui me valait de très fortes corrections maternelles.

» Mon père qui, pendant ce temps, avait mangé le peu qu'il avait emporté, était entré à Lille (Nord), dans l'usine de Fives, où il occupait un emploi rémunérateur. C'est de là qu'il écrivait des lettres pressantes à ma mère, la conjurant de reprendre la vie commune. Ma mère consentit à cesser de s'occuper du revenu des places du marché; elle vendit sa charge et revint rejoindre mon père à Lille, où ils achetèrent un fond de commerce ayant pour enseigne «Au Petit Poucet» et situé rue des Etaquis, la rue la plus mal famée de Lille.

» Dès que ma mère y fut installée, elle n'eut qu'un désir : partir au plus tôt. Mon père, pour qui ce commerce était la perdition, était ivre du matin au soir; il devenait brutal et méchant.

» La vie à partir de ce moment fut un véritable enfer. Le fond de commerce fut abandonné. Mes parents résolurent de se rendre à Paris, où se trouvait un compatriote du nom de Waterloo, et qui occupait une bonne place à l'usine Gonin, où mon père fut reçu. De fréquentes libations chez un restaurateur nommé Gondiblem pervertirent encore davantage la raison de mon père, qui était furieux et fou, surtout lorsqu'il buvait de l'absinthe, ce qui était assez fréquent.

» Sur ces entrefaites (1865-1866), mes parents quittèrent le logement qu'ils occupaient, Boulevard Bessière (Batignolles), et vinrent demeurer rue Balagny, où mon frère Auguste eut une longue maladie qui dura quatre mois. Décrire ce que ma mère souffrit pendant cette cruelle épreuve serait impossible. L'argent économisé fut dépensé et, pour comble de malheur, je gagnai aussi la fiè-

vre typhoïde.

» En 1866, mon père quittait l'usine Gonin et obtenait un emploi à l'économat de la Compagnie du Chemin de fer du Nord, ce qui motiva le déménagement pour la rue Marcadet.

» Mon grand-père maternel étant décédé, ma mère se rendit en Belgique pour réaliser sa part d'héritage, qui fut employée à acheter un commerce de marchand à la toilette, 106, Boulevard de la Chapelle, qui fut conservé un an. Ce fut cette année, 1867, que je fis ma première communion en l'église Saint-Bernard de la Chapelle.

» L'inconduite de mon père, qui dilapidait toutes les marchandises, fut telle que, dans un accès de furie alcoolique, il fut conduit à l'Asile Sainte-Anne, où il resta plusieurs mois. Lorsqu'il sortit, mes parents louèrent un nouveau logement, Rue Puebla, 16, qu'ils devaient bientôt quitter pour un autre, où nous assistâmes au siège de Paris et à la commune.

» Au lendemain de ma première communion, qui fut véritablement édifiante, ma mère me conduisit au Patronage Saint-Charles, où elle obtint du directeur, M. Gresser, que je serais placé en apprentissage chez un mécanicien de pianos et d'orgues, rue St-Maur, 218. Je quittai cette maison pour aller à l'hôpital Sainte-Eugénie et à la Roche-Guyon. Au retour (1868), j'entrai chez un fabricant d'accordéons, rue de Bondy, que je quittai pour entrer comme apprenti-ciseleur en bronzes d'art, chez M. Girard, 16, rue Pontorelle (1869).

» En juillet, 1870, éclata la guerre. J'assistai à ces alternatives de succès et de défaites cruelles, qui marquèrent le début de cette malheureuse guerre. D'abord c'étaient ces départs enthousiastes vers la frontière, ces conduites délirantes vers les gares, en chantant la Marseillaise et en criant : «À Berlin !». Puis ce furent ces journées de consternation de la fin d'août, c'est-à-dire Forbach, Wissembourg, puis Reichshoffen, et enfin, Sedan. Les nouvelles de tous ces malheurs arrivaient à Paris comme une traînée de poudre.

» L'invasion allemande commençait. Le commerce et l'industrie étaient paralysés, le travail vint à manquer. Comment vivre ? J'ai vendu des journaux. Ce modeste commerce me permettait de gagner deux francs par jour.

» Le 17 septembre, les Prussiens étaient aux portes de Paris, le siège allait commencer.

» Obligés de fuir devant l'envahisseur, les habitants de la banlieue étaient rentrés dans la capitale, abandonnant leurs récoltes à l'ennemi. Quantité de Parisiens résolurent d'aller, au péril de leur vie, chercher ce qui restait dans les champs et ce, sous les balles prussiennes. La porte Romainville fut désignée par la place pour la sortie de «maraudeurs». Mes parents qui n'avaient rien pour se subvenir, étaient du nombre et vécurent du produit de ces récoltes abandonnées. Plusieurs balles sifflèrent à nos oreilles et ma pauvre mère en reçut un jour plusieurs dans un gros sac de choux qu'elle emportait en fuyant. En décembre, il fallut renoncer à cette ressource car l'hiver fut tellement rigoureux que tout ce qui restait dans la terre fut complètement gelé.

» Je fus, vers cette époque, admis à porter la correspondance du 13^e Mobiles du campement de Paris.

» Je suivis pendant quelque temps ce bataillon à Aubervilliers, à Drancy, à Bobigny et au Bourget. Je me souviendrai toujours de l'horreur que présentait l'église de Bobigny, au lendemain de la première bataille du Bourget, et c'est miracle que ce jour-là, je n'aie pas été fait prisonnier des Prussiens.

» La fusion des Mobiles et des Compagnies de Marche amena la suppression de mon petit emploi et les portes de Paris furent rigoureusement fermées. Alors commença le siège avec toutes ses horreurs et la famine sévit. J'allais aux portes des restaurants des grands boulevards demander des morceaux de pain. Et quel pain ! Encore heureux, lorsque je pouvais en rapporter quelques morceaux à la maison. Le soir, j'allais aux Halles racler les tonneaux de suif ou de beurre de cacao, ou bien chercher des résidus de charbon sur les tas d'ordures.

» Vers la fin du siège, je me livrais pour le compte des dames de la Halle, à la chasse aux chiens errants, que j'attrirais avec de la panne de cheval dans un local, où ils étaient étranglés, dépouillés et vendus ensuite en ragoût, etc.

» L'armistice mit fin à toutes les horreurs de la famine que nous endurions.

» Survint alors la Commune, au début de laquelle mon père eut le choléra. Ma mère s'occupait de la vente des légumes, et moi je repris la vente des journaux.

» Après la tourmente, le calme revint dans la capitale et je fus placé en apprentissage, comme ciseleur en zing, chez M. Lambin, rue Portefoin, 18. Pour se rapprocher de mon atelier, mes parents vinrent demeurer rue Bailly, 7, près du carré Saint-Martin. Mon frère apprit le métier de feuillagiste, rue Sainte-Apolline. Dans l'entre-temps, nous fréquentions toujours le patronage Saint-Charles.

» Cette assiduité devait m'amener les persécutions de mon contremaître, M. Auguste (Peretti?), un misérable, ainsi que de M. Lambin, le patron, qui exploitait les apprentis aux dépens des ouvriers. Ces deux francs-maçons et athées me rouaient de coups et me menaçaient du matin au soir. Je dois reconnaître que j'étais un peu mauvaise tête. Mais j'étais irrité par les brutalités dont j'étais constamment l'objet, et mon seul désir était de sortir de cette «boîte», où mes parents voulaient absolument que je restasse, à cause des 2,50 fr. par jour que j'y gagnais.

» En 1875, j'obtenais mon livret d'ouvrier. J'avais beaucoup de goût pour mon métier. Une garniture de cheminée m'avait obtenu deux médailles de bronze et de vermeil dans différentes expositions. Mais dans cette partie, le goût ne suffit pas. C'est de l'abattage qu'il faut, et je n'étais pas vif. J'entrai dans différentes maisons et jamais je ne parvins à gagner plus de 3 fr. par jour.

» Tantôt je travaillais peu, tantôt point. Ainsi se passèrent les cinq années suivantes.

» Ayant amené un bon numéro à la conscription militaire belge, je fus exonéré du service. J'avais vingt ans.

» Une grève étant survenue, et différentes maisons ayant été mises à l'index par la chambre syndicale, je travaillais momentanément chez des façonniers ou plutôt des exploitaires.

» Cependant, je fréquentais toujours la Fraternité du couvent des R.P. Franciscains de la rue des Fourneaux et

l'Adoration nocturne de la chapelle des PP. Maristes de la rue de Vaugirard. J'avais un très grand attrait pour la Sainte Messe, J'appris, à vingt ans, à servir comme un enfant de chœur. Chaque matin, j'entrais à Notre-Dame — nous habitions près de Saint-Séverin —, et j'obtins la faveur de servir la messe à un prêtre polonais, un vieillard. Cela dura quelques mois.

» Mes parents, ayant changé de domicile, allèrent habiter au commencement de la Rue Vieille-du-Temple. Ce fut pendant que nous habitions là (1880) que mourut mon frère Auguste, au cours d'une baignade en Seine. Un emploi s'étant présenté à l'orfèvrerie Lejeune, j'acceptai. Je me rapprochais ainsi d'un de mes bons amis que j'avais connu au patronage Saint-Charles.

» À cause d'un grand dépôt d'orfèvrerie confié à notre garde, nous devions coucher à la maison. J'avais gagné la confiance d'Eugène Brionne. Le dimanche, nous allions au cercle fondé par M. l'abbé Bossuet, curé de Saint-Louis-en-l'Île, et souvent à la Fraternité de la rue des Fourneaux.

» Lorsqu'arriva l'expulsion des religieux, je me rendis rue des Fourneaux, dès le soir, afin de passer la nuit. Il y avait là un groupe de vaillants catholiques résolus. Le lendemain, le commissaire se présenta dès la pointe du jour. Nous étions barricadés, décidés à ne nous laisser expulser que par la force. Elle fut employée. Sur le refus d'ouvrir, la porte fut enfoncée, malgré les protestations du R.P. Raphaël, provincial, qui, ayant excipé de sa qualité de commissaire de la Terre Sainte, fut laissé avec deux religieux. Le reste des religieux et les personnes présentes furent expulsés «*manu militari*». C'est par les brèches faites aux portes et au milieu des décombres que nous sortîmes.

» N'ayant pu gagner mon magasin, j'avais envoyé un télégramme à M. Lejeune, mon patron, qui trouva là une occasion pour prendre un autre employé. J'étais fier de cette mesure. Elle n'était pas tout à l'honneur de M. Lejeune, qui avait la prétention d'être catholique.

» Bientôt, je partais pour la Belgique où ma vie devait s'orienter.»

Ainsi que le lecteur aura pu en juger par les pages qui précèdent, Fulgence Meunier n'a pas connu les douceurs d'un foyer rendu heureux par la tendresse et le dévouement réciproques des époux. Tout jeune, il a eu le cœur meurtri par la brutalité d'un père ivrogne, qui maltraitait les siens et dilapidait l'avoir familial. Et comme si cela n'avait pas suffi à éprouver son enfance, les événements tragiques de la guerre et de la Commune de Paris vinrent y ajouter la détresse et l'horreur.

Mais la rude école de la misère et de la souffrance forma son âme à supporter les privations, tandis que la vigilance d'une mère chrétienne lui inculquait l'amour de la vertu et la fidélité aux convictions religieuses.

La grande vie d'aventure et de pénitence qu'il est appelé à mener est déjà en germe dans cette enfance, balotée de pays en pays, de logement en logement, dans l'énergie et l'endurance de cet adolescent débrouillard, de ce petit ouvrier volontaire qui ne dissimule pas sa foi et se tient crânement aux côtés des religieux que la police vient expulser.

Une circonstance providentielle va décider de la vocation toute d'exception du jeune catholique qui a fait montre d'une si fière indépendance.

III LA VOCATION

Nous trouvons le récit de la vocation de Fulgence Meunier dans quelques pages écrites d'une main déjà vacillante, ensuite dans les notes autobiographiques qu'il adressait en 1889 de Jérusalem à Don Louis Bussi, notes que celui-ci traduisit en italien et fit paraître en opuscule (1), enfin dans ses «mementos», c'est-à-dire des carnets où Meunier notait soigneusement les étapes de ses voyages.

Le Vendredi-Saint de l'année 1881, Fulgence Meunier se trouvait à l'hôpital Saint-Jean, à Bruxelles. Abandonné des médecins, qui ne lui donnaient plus que quelques heures à vivre, il avait reçu les derniers sacrements. Une maladie grave et compliquée — hypertrophie du cœur, endocardite et fièvre typhoïde — l'avait conduit aux portes du tombeau. La religieuse qui le soignait pendant cette nuit, qu'on croyait la dernière, venait de lui administrer la liqueur d'Hoffman, que l'on donnait, en ce temps-là, aux moribonds, pour adoucir leur agonie.

Le jeune homme comprit que sa fin approchait. C'est alors qu'il promit à la Vierge, s'il obtenait sa guérison, d'accomplir à pied un pèlerinage à l'un de ses sanctuaires les plus lointains et les plus vénérés, à Lorette. Un sommeil profond et réparateur s'empara de lui. Le lendemain, à la stupéfaction de tous, il s'éveilla parfaitement guéri, et le jour de Pâques il communiait à la chapelle de l'hôpital.

Après avoir repris un peu de forces, il se mit en route, au commencement de l'hiver, muni d'un guide français-italien, car il ignorait jusqu'alors le premier mot de la langue de Dante. Il partait «à l'apostolique» ainsi qu'il s'exprime lui-même sans un sou, sans papiers, à la garde de Dieu et de la Vierge. Comme il était vêtu d'un costume en bon état, les premiers à qui il demanda la charité ou l'hospitalité, les lui refusèrent. La plupart du temps, il dormait sur la paille, dans des remises ouvertes à tous les vents. Il mangeait des fruits sauvages, ou parfois une portion de «polenta» qu'on lui donnait à la porte d'un presbytère. Plusieurs fois arrêté par les gendarmes, il faillit être emprisonné parce qu'il ne portait pas sur lui de pièces d'identité.

Arrivé à la fin novembre au terme de son pieux pèlerinage, qui était la sainte maison de Lorette, il trouva en M^{sr} de Marcey, l'aumônier du sanctuaire, un protecteur et un ami. Ce dernier lui conseilla de poursuivre son voyage jusqu'à Rome où se célébrait la canonisation de Benoît Labre. Sans le savoir, Fulgence Meunier avait imité la façon de pèleriner de l'illustre mendiant.

Sur le point d'entrer dans la sainte cité, alors qu'à quinze kilomètres de Rome, il apercevait déjà, le cœur inondé de joie, la coupole de Saint-Pierre, il fit la rencontre d'un syndic qui, heureux de tomber sur un Français, lui offrit cordialement l'hospitalité. «Étrange hospitalité!» s'écrie notre voyageur.

«Il s'agissait d'un ancien officier de Garibaldi, qui avait été à Paris membre du Comité du Salut Public, et avait en cette qualité coopéré au massacre de l'Archevêque et des autres otages de la Commune. Comme il me demandait

ce que j'allais faire à Rome, je me trouvai fort embarrassé pour lui répondre, car il ne cessait de déclamer contre le pape et d'outrager ce que la religion a de plus saint et de plus vénérable. Je le laissai déblatérer à son aise, car j'avais faim et je trouvais délicieux le repas qu'il m'avait fait servir. Cependant, à la fin, je ne sus plus me contenir, je lui dis qu'il était un misérable et que moi, j'accomplissais un pèlerinage. Dès lors, mon sort était réglé. Il allait avertir les carabinieri, qui se posteraient le lendemain sur mon passage et m'arrêteraient comme vagabond. Je profitai d'un moment où il m'avait laissé seul, et je lui brûlai la politesse. Je quittai sa demeure et m'enfuis, par un clair de lune magnifique, dans la direction de la Ville Éternelle, où je parvins à la pointe du jour.

» Grâce à la munificence d'un prélat belge et à l'hospitalité d'un étudiant en théologie, je séjournai à Rome un mois entier, mois de joie, de consolation et de résolutions. Jamais, dans la suite, je ne goûtai pareille félicité : j'avais assisté à la canonisation de saint Benoît Labre, j'avais trouvé un patron et un modèle!»

Nous avons donné la parole à Fulgence Meunier. Laissons-la lui jusqu'à nouvel ordre.

«Mais il fallait partir. Je me décidai bien à contre-cœur à quitter la Ville Éternelle. Après avoir, à Assise, rendu mes hommages au séraphique saint François, je me hâtai sur Lorette. J'étais sur le point d'y arriver quand, près de Macerata, je fis la rencontre des carabinieri. Constatant que je n'avais ni papiers ni argent, ils m'emmenèrent dans cette ville. Puis, sous bonne escorte, je fus conduit à la station du chemin de fer et expédié pour la frontière, où j'arrivai quelques jours plus tard.

» Un mois après, j'étais à Paris dans ma famille, qui ne savait que penser de ma disparition.

» Après avoir soigné ma santé assez languissante, je me préparai au genre de vie vers lequel la Providence semblait vouloir m'acheminer. Je faisais ma lecture favorite de diverses vies de saint Benoît Labre, passant les nuits à combiner des itinéraires vers tous les sanctuaires de la Chrétienté. Mais ce qui retardait l'exécution de mon dessein, c'était l'affection que je portais à ma bonne mère et à ma sœur, que l'annonce de ma détermination allait jeter dans l'épouvante.

» Cependant, au mois de mai 1882, je résolus d'aller de l'avant. Je pris prétexte d'un voyage en Belgique pour me rendre à Amettes, patrie de saint Benoît Labre, où devait se célébrer son premier centenaire. Mon voyage dura quinze jours, et j'arrivai à Amettes pour le commencement des fêtes. Pendant tout le temps qu'elles durèrent, un bon paroissien me permit de dormir la nuit dans son écurie, et le jour, la Providence, qui nourrit les petits oiseaux, ne me laissa pas dans le besoin. Que d'amis, venus de Paris pour assister à ces fêtes splendides, m'aurent vu sans me reconnaître sous l'humble habit que je portais!

» Tandis que j'écoutais les orateurs discourir avec enthousiasme sur les pèlerinages en Terre Sainte de saint Benoît Labre, je me disais que le bon Dieu dans sa miséricorde ne m'avait pas conduit à Amettes pour me lais-

(1) Fra Fulgenzio Meunier, sua vita, suoi pellegrinaggi et sue avventure, per cura di Don Luigi Bussi, parroco di S. Maria in Candia Lomellina. — Milano.

ser partir comme j'étais venu. Tout ce que j'avais entendu ici m'avait profondément remué. C'en était fait, je serais ce que je devais être : pèlerin.

» Je confiai mon projet à un supérieur de congrégation, qui m'approuva pleinement. C'était le supérieur général des Augustins de l'Assomption à Paris, le R.P. Picard.

» J'écrivis à ma famille, pour lui faire part de ma résolution, et je partis de la frontière franco-belge pour Lourdes, traversant ainsi l'ouest de la France. Je n'eus garde de ne pas visiter le sanctuaire de N.-D. d'Auray. J'arrivai à Lourdes sur la fin du mois d'août. J'assistai là à une splendide manifestation de foi, puis je me dirigeai sur l'Espagne. Je parvins à Saragosse pour la fête de N.-D. del Pilar (8 octobre). De là, je pris la direction de Saint-Jacques-de-Compostelle. Chemin faisant, j'appris que, depuis leur expulsion de France, se trouvaient près de Burgos des Augustins de l'Assomption. Quelle ne fut pas ma surprise de revoir là le R.P. Picard, à qui j'avais fait mes confidences à Amettes ! Je séjournai quelques jours dans cette communauté. Il fut décidé que, pendant ma pérégrination, j'étudierais les moyens pratiques de faire le même pèlerinage, mais en un groupe de trente personnes.

» Muni de toutes sortes de recommandations, je me mis en route, suivant le chemin de Saint-Jean de Galice, passant par Burgos, Oreuse et Lugo. J'étais à Saint-Jacques, en décembre 1882. Je prolongeai mon séjour pendant le mois de janvier 1883. J'assistai à la Translation de saint Jacques, puis je partis pour Salamanque. J'allai prier sainte Thérèse à Avila. Je passai à Madrid, puis je me dirigeai vers l'Andalousie, afin d'assister aux cérémonies de la Semaine Sainte à Séville. Après avoir vénéré la Sainte Face de Notre-Seigneur à Jaen, je revins à Madrid, voulant prendre part à la fête de saint Isidore et à la procession du Corpus Domini. À Ségovie, je vénérâi le corps de saint Jean de la Croix, un grand inconnu de son temps ; puis je regagnai Burgos de Osma, où je trouvai les Augustins de l'Assomption tout prêts à partir en communauté, à pied et sans denier pour Compostelle, rien qu'un petit voyage de trois cents lieues !

» Je n'ai jamais entrepris de plus beau, de plus poétique voyage que ce pèlerinage, commencé en juin et qui ne devait se terminer qu'en août. Nous allions traverser les belles provinces de la Nouvelle et de la Vieille Castille et de la Galicie, visiter les sanctuaires de Compostelle, de sainte Thérèse, de saint Jean de la Croix, vénérer un grand nombre de Madones, admirer tant de monuments célèbres situés sur notre chemin.

» Nous marchions constamment sur deux files, laissant le milieu du chemin libre pour les voitures. La croix processionnelle ouvrait la marche, et le supérieur la fermait. Notre règlement portait que nous devions accomplir ce long voyage la prière sur les lèvres, l'amour de Dieu au cœur et la poche vide. Ce voyage était d'autant plus pénible que nous le faisons à trente.

» Nous nous en remettions à la Providence pour trouver un gîte la nuit comme nous acceptions d'elle la nourriture qu'elle nous ménageait. Le jour, nous chantions en deux chœurs l'office divin et récitons trois rosaires entiers. Le silence absolu n'était rompu que trois heures par jour. Pendant les récréations, le Père Supérieur donnait à ses noces une leçon de théologie. Parfois les

évêques, les prêtres, les fonctionnaires de l'État venaient nous recevoir à l'entrée des localités.

» À l'instar des soldats, lorsque nous ne recevions pas l'hospitalité chez l'habitant ou dans une maison religieuse, nous couchions le long de la route, et c'est ce qui arrivait le plus souvent.

» C'est de cette manière, c'est-à-dire, en priant Dieu, faisant pénitence et chantant les louanges divines, que nous traversâmes la moitié de l'Espagne.

» Après cette magnifique excursion, que je regardai comme le noviciat de ma future profession de pèlerin, je reçus l'hospitalité dans un monastère bénédictin, où j'entendis lire les pages ravissantes de la « Scala Sancta » de saint Jean Climaque. Cette lecture fut pour moi une révélation qui compléta la révélation que j'avais eue à Amettes. Je compris que ma voie était désormais tracée, et je pris la résolution, non seulement de travailler à mon propre salut en pérégrinant, mais encore de servir l'Église de Dieu dans la mesure de mes moyens en renouvelant les anciens et célèbres pèlerinages.»

Le 15 août, Fulgence Meunier était de retour à Calahorra, près de Burgos, avec les compagnons de sa pieuse randonnée. Le 18, le R.P. Gély Delaleau lui remettait son «directoire de pèlerin». Il rentra en France par Roncevaux.

En novembre, il se trouvait à Ligugé. C'est là qu'il fit le séjour dont il vient de parler.

Le 12 décembre, il était à Paray-le-Monial ; le 18, à Moulins (Allier) ; le 21, à Amay-le-Château ; le 22, à Dunle-Roi ; le 25, à N.-D. des Enfants à Châteauneuf-sur-Cher ; le 27, à Mareuil ; le 30, à N.-D. du Sacré-Cœur à Issoudun. Il passe les fêtes de Noël à Châteauneuf.

Le 2 janvier 1884, il prie à N.-D. de Déols ; le 11, à N.-D. de Chartres ; le 12, à N.-D. du Sacré-Cœur à Pellevoisin. Le 23, il se trouve à Clermont-sur-Oise, puis il fait de longues dévotions à Saint-Martin de Tours.

En février, il est rentré à Paris.

Depuis son séjour à Ligugé, il caresse un grand rêve. Les pèlerinages qu'il a effectués jusqu'ici constituent un entraînement suffisant à ses yeux pour entreprendre le pèlerinage de Jérusalem. Il profita des jours qu'il passa à Paris pour préparer les siens à envisager d'un cœur serein cette longue absence et cette grave décision.

IV EN BELGIQUE

Après avoir dit adieu à ses parents, Fulgence Meunier se dirige sur la Belgique, mais par le chemin des pèlerins, qui ressemble un peu à celui des écoliers. Il vénère la Ste Larme de N.-S., à Allouagne. Le 9 mars, il est de nouveau à Amettes, pour demander la protection de son patron à la veille d'entreprendre le long voyage en Terre Sainte.

Le mois d'avril sera chargé. Se trouvant à Boulogne-sur-Mer, il ne résiste pas à la tentation de passer le détroit et de pousser une pointe jusqu'à Cantorbéry. Pendant la Semaine Sainte, il fait une retraite à Clairmarais, chez ses amis les Assomptionnistes. Ensuite il va saluer N.-D. de Liesse, la protectrice de Lille. Saint-Omer et Armentières reçoivent aussi sa visite.

Le 23, il est aux pieds de l'évêque de Tournai, à qui il

veut demander ce qu'il pense de sa détermination. Le bon prélat accueille paternellement ce visiteur original qui, pour avoir passé en France les années de son enfance et de sa jeunesse, n'a pas cependant renié son diocèse natal, et donne à ses projets sa pleine approbation.

Mais voici qui est étrange. Son directeur spirituel écrit à Fulgence Meunier une lettre où il l'engage à cesser ses pèlerinages et à se faire admettre dans une communauté religieuse. On se représente facilement l'émoi de l'ardent pèlerin en recevant cette missive réfrigérante. Il ne veut cependant pas négliger sans plus les conseils de celui qui lui a fait tant de bien jusqu'ici. Il va trouver successivement les Jésuites, les Carmes, les Franciscains, les Bénédictins et leur communique ses angoisses. Tous les supérieurs qu'il a consultés ont été unanimes à le confirmer dans sa résolution première. De Maredsous, où il se trouve le 4 mai, il écrit à son directeur et lui transmet le résultat du référendum auquel il a procédé. Devant tant de suffrages, si nettement exprimés, ce dernier s'inclina.

Quand il reçut l'approbation tant désirée, la joie du jeune homme fut sans bornes et, de son âme reconnaissante, les fanfares du «Te Deum» montèrent vers Dieu.

Au sortir de Maredsous, comme pour donner libre cours à son allégresse, il va faire une randonnée étourdissante, espèce de débauche pieuse, à travers la Belgique, la Hollande, la Prusse même et la France. Le 16 mai, il est à Maestricht. Il va à Cologne vénérer les Rois Mages. Le 23, il est à Spa, et le 1^{er} juin à Saint-Thibaud.

Saint-Thibaud!

Retenons ce nom. Il y a là, entre Melreux et Laroche, sur une montagne boisée, une antique chapelle à laquelle on accède par un sentier abrupt. Au pied de la montagne court l'Ourthe sinueuse.

Solitude. Paix. Silence, interrompu seulement par le murmure de la brise dans les arbres touffus, le chant des oiseaux, la chanson de la rivière. Qu'il ferait bon rester ici, au lieu de courir les routes poudreuses!

Les contraires s'attirent.

Le fougueux pèlerin s'attarde longtemps dans la fraîche chapelle. Il descend comme à regret le chemin en lacet, qu'il a pris pour ralentir sa retraite. Il envie un instant la vie tranquille du pieux ermite qui l'accompagne. Un jour, qui sait?

Le lendemain, il visite Saint-Hubert. Il admire cette Ardenne aux majestueuses futaies de chênes et de hêtres, ses immenses sapinières, ses landes sévères que rident les collines aux genêts d'or, ses sanctuaires où prient des foules silencieuses. Ce n'est pas la France rieuse, l'Espagne ensoleillée, exubérante, toute en cris et en gestes, c'est la pitié recueillie et décidée, qui médite et qui dure.

Pour achever le cycle des grandes dévotions ardennaises, il se rend à Nassogne, au tombeau de saint Monon, puis à Luxembourg, auprès de la Consolatrice des Affligés, la Reine des Misérables, que nos ancêtres aux jours de détresse, ont proclamée Patronne de la Patrie.

Le 8 juin, il est à Longwy; le 10, à Longuyon; le 12, à Étain; le 23, à Flavigny; le 30, à Mattincourt, patrie du Bienheureux Pierre Fourier. En juillet, il traverse Nancy, l'élégante capitale du Roi Stanislas, il vénère à Faverney, dans la Haute-Saône, les Hosties Miraculeuses, assiste à la

plantation de la croix à N.-D. de la Salette. Le 20, il visite la Grande-Chartreuse; le 21, il passe à Rillé; le 2 août, au Mans, et le 20, il arrive à Cette.

V

VERS JERUSALEM

Fulgence Meunier est la veille de réaliser le rêve merveilleux qu'il a eu l'audace de concevoir dans un moment d'exaltation mystique. Il va contempler Jérusalem, la Palestine, les Lieux-Saints, consacrés par l'histoire et la légende, se prosterner devant le tombeau du Christ. Mais pour s'y rendre, il n'aura pas recours aux moyens de locomotion modernes. Il veut aller à Jérusalem comme on y allait aux siècles de foi à pied, mendiant sa nourriture et son gîte, courant les risques de chemins difficiles et dangereux.

En lisant l'«Itinéraire de Paris à Jérusalem» de Chateaubriand, il avait appris, par une note historique du grand écrivain, l'existence d'un Guide en usage au quatrième siècle. Mais laissons-le s'expliquer lui-même.

«L'«Itinéraire du Pèlerin de Bordeaux», connu sous la désignation d'«Itinerarium a Burdigala Hierusalem usque», me paraissait tout naturellement indiqué: il joignait l'avantage de l'ancienneté à la richesse et à la variété des souvenirs historiques qui illustrent son parcours. Ancienneté, parce que c'est le premier monument connu d'un pèlerinage au tombeau du Sauveur. Il fut écrit et accompli par un pèlerin parti de la Gaule-Aquitaine en 333, c'est-à-dire à l'aurore du Christianisme. J'ajoute: riche en souvenirs historiques, parce que les voies romaines, visibles jusqu'à une époque fort avancée du Moyen Age, furent, six cents ans après le passage du pèlerin d'Aquitaine, suivies par les Croisés, qui, au cri mille fois répété de «Dieu le veut», marchaient à la délivrance du tombeau du Christ ressuscité.»

Notre pèlerin aurait bien voulu pénétrer en Autriche par la Suisse, mais il en fut empêché par l'épidémie de choléra, qui sévissait en ce moment. Il se résigna à gagner l'Autriche par l'Italie.

À la fin du mois d'août, il est à Arles. Mais là aussi le choléra fait rage. Excellente occasion de faire œuvre de miséricorde en attendant son passeport. Il entra donc à l'hôpital de la ville et y resta plusieurs mois à soigner les malades. Quand il en sortit, il fit une retraite chez les Pères Bénédictins de l'Abbaye de Sainte-Marie-Madeleine, à Marseille. À cette occasion, il lui advint une grande faveur et un précieux encouragement. Édifié par l'esprit de piété et de charité du jeune homme, en même temps qu'émerveillé de la résolution qu'il a prise de renouveler les prouesses des anciens pèlerins, le Père Abbé lui conféra l'oblature bénédictine et le revêtit de la bure monacale.

Il ne manquait plus au Frère Meunier, pour entreprendre son long voyage que la bénédiction du Pape. Sans hésiter, il partit pour Rome, afin de l'aller solliciter. Le cardinal Pitra le reçut avec la plus grande bienveillance et lui obtint un bref de bénédiction du Souverain Pontife.

Au mois de mars 1885, il se trouve à Venise, qui est le point de départ de son audacieuse odyssée.

Nous n'aurons point l'outrecuidance de raconter le voyage du Frère Meunier. Il a consigné lui-même ses sou-

venirs dans un livre qui constitue un véritable chef-d'œuvre dans son genre. (1) Procurez-vous cet ouvrage, amis lecteurs. Il renferme des détails de mœurs, des anecdotes, des aventures, qui vous intéresseront plus que des inventions romanesques. En effet, ici tout est réel, vécu, authentique. Les mémoires du Frère Meunier ne sont pas des fables, car il a eu soin de faire apposer sur ses carnets de voyages les cachets et signatures des autorités catholiques, schismatiques, musulmanes, avec qui il a eu affaire, des évêques, popes, archimandrites, qui l'ont accueilli ou hébergé.

Le Frère Meunier a accompli plusieurs fois le pèlerinage aux Lieux-Saints. Son livre contient la relation condensée de ses trois premiers voyages. Lors des deux premiers, il fit l'aller à pied, et revint par voie de mer. Ce fut le contraire pour le troisième : l'aller se fit par mer et le retour à pied.

Nous nous bornerons, et cela pour ne pas perdre la trame de notre récit, à indiquer quelques dates et points de repère, tels qu'ils sont notés dans les «mementos» de l'intrépide voyageur.

En juin 1885, nous le trouvons à Pendik, en Bithynie ; en juillet, à Kircher (Asie-Mineure) ; le 10 août à Tarse, en Syrie, la patrie de saint Paul ; en septembre à Alep ; le 12 octobre, à Beyrouth. Le 18, il fait son entrée à Jérusalem.

Il va séjourner à Jérusalem et dans les environs pendant plusieurs mois.

Étrange fascination sur nos âmes chrétiennes des endroits où vécut le doux Galiléen ! Il suffit pour les émouvoir de simples indications comme celles-ci : «Noël à Bethléem», «Pâques à Jérusalem».

Le 15 juin 1886, le Frère Meunier s'embarquait sur le bateau du «Pèlerinage de Pénitence», et abordait à Marseille, le 6 juillet.

Au cours de son voyage, il avait été fortement éprouvé par la fièvre, à ce point qu'il crut un instant qu'il laisserait ses os en Orient. Comme si le pèlerinage qu'il était en train d'accomplir, ne suffisait pas à lui concilier les faveurs célestes, il promit s'il guérissait d'entreprendre un nouveau pèlerinage à Saint-Jacques-en-Compostelle. Et, de fait, au mois d'avril 1887, il se met en route pour l'Espagne. Les noms historiques reviennent sur son «memento» : Cervera, Saragosse, Madrid, Zamora, Santiago...

VI LE CONFÉRENCIER

Cependant, les performances du Frère Meunier ont attiré l'attention sur lui. Dans le monde des couvents et des séminaires, dans les milieux ecclésiastiques, on commence à parler de ses voyages extraordinaires. Lors de son passage dans les presbytères, dans les maisons religieuses, on l'invite à les raconter. Il se fait que cet ouvrier parisien qui a fréquenté les patronages, qui a été en relations avec les prêtres, les religieux, a de l'entregent et de la distinction. C'est un autodidacte, un primaire, mais un primaire qui s'est développé au contact des humanistes. Il comprend le latin d'église, il a la parole facile, la phrase correcte, il est doué d'une excellente mémoire. Que lui manque-t-il pour être orateur ? L'occasion. Or, l'occasion lui fut fournie par le directeur d'un cercle ouvrier qui le

pria d'entretenir ses jeunes gens sur les pays qu'il avait parcourus. Le Frère Meunier débita son stock d'anecdotes avec bonhomie. Avec verve, il emballa littéralement son auditoire. Le voilà, du jour au lendemain, sacré conférencier.

Après avoir été applaudi dans les villes du midi de la France, on le réclama en Italie, car depuis les mésaventures de son pèlerinage à Lorette, il a fait des progrès dans la langue de Dante. On l'applaudit à Bergame, à Brescia, à Rome, à Vérone. Mais il s'arrache aux ovations car l'Orient lui fait des signes. Et le voilà de nouveau sur le chemin des Croisés.

Les noms des cités antiques reparaissent sur son aide-mémoire : Semlin, Belgrade, Nich, Sophia, Philippopoli, Andrinople, Constantinople...

Le 12 octobre, il débarqua à Brindisi, pour reprendre sa randonnée interrompue. Otrante, Lucques, Monopoli, Bari, Bitonto, Adria, Bénévent, Naples, Capoue, Mont-Cassin, Gaëte, Fondi, Terracine, Subiaco, pèlerinages et conférences battent leur plein.

Mais l'étoile du Frère Meunier monte tous les jours plus haut. Voici que les doctes professeurs recourent à ses lumières pour interpréter les textes de l'Évangile, que les corps savants, les sociétés de géographie et d'archéologie font appel à son érudition, afin d'éclaircir des points d'histoire, d'identifier les monuments du passé. Il venait de donner à la Société de Géographie de Rome deux conférences triomphales, quand la nostalgie de l'Orient le reprend, et il s'embarque à Brindisi, le 28 mars 1889, pour aller passer les fêtes de Pâques à Jérusalem. Cette fois, il revient à pied et n'est de retour en France qu'au mois d'octobre.

La fin de l'année 1889 et toute l'année 1890 seront prises par de longs séjours dans les villes et auprès des sanctuaires de France, particulièrement du midi de la France. Ce qui ne l'empêchera pas de faire à l'occasion des raids assez lointains. C'est ainsi qu'en juin 1890, il se rend à Einsiedeln (N.-D. des Ermites) et à Oberammergau, le hameau bavarois devenu célèbre par les représentations de la Passion. C'est ainsi encore que, le mois suivant, il s'embarquera sur la «Druentia» pour aller revoir une fois de plus les Lieux-Saints.

Au cours de cette année 1890, il rédige l'histoire de N.-D. de Vitrolles, et la publie chez l'éditeur Seguin, en Avignon.

À son retour de Jérusalem, le Frère Meunier va faire une visite à sa famille, qui est maintenant installée à Rantigny, non loin de Beauvais. Sa mère et sa sœur, dans le calme de la vie de province, se remettent des souffrances qu'elles ont endurées à Paris. Car l'affreux ivrogne qu'est le père Meunier ne s'est pas amendé. Sur les instances de son fils, il a été admis à l'Asile de Tournai. Charles, le jeune frère du pèlerin, est aux études.

Le frère Meunier, en quittant Rantigny, se dirige vers la Belgique, mais toujours en pèlerin, ainsi qu'il l'explique dans une lettre adressée à un correspondant.

«Lille, 29 janvier 1891. — Dans quelques jours, je quitterai la France pour la Belgique. Permettez-moi avant de

(1) «À Jérusalem par la Croatie, les Balkans, l'Asie-Mineure et la Syrie», volume de 246 pages, en vente à l'Alumnat des PP. Assomptionnistes, Bure (Grupont).

franchir la frontière, de vous retracer en quelques lignes mon pieux itinéraire à travers la Picardie, l'Artois et la Flandre.

» Après avoir été à nouveau circonci de mes péchés au saint tribunal de la Pénitence, je quittai Beauvais le 1^{er} janvier, par un temps ! Je ne vous dirai pas toutes les péripéties de mon voyage, car c'est toujours les mêmes alternatives d'hospitalités et de félicités. Je me bornerai à vous indiquer les principales stations. Par le pèlerinage de Marseille-le-Petit, où a lieu tous les ans à cette époque, un pèlerinage eucharistique de réparation, je quittai le diocèse de Beauvais, et je saluai l'ange de celui d'Amiens, où je vais vénérer le chef (face) de saint Jean-Baptiste.

» Le 4, séjour à Conty, pèlerinage de saint Antoine, ermite ; le 5, arrivée à Amiens, où saint Martin donna une partie de son manteau, visite à la cathédrale au chef de saint Jean-Baptiste ; le 7, départ pour la célèbre et monastique Corbie ; le 8, communion à l'autel où Notre Seigneur apparut à sainte Colette ; le 9, pèlerinage à N.-D. de Brebières ; le 12, je salue l'ange du diocèse d'Arras, où je suis le 13 et le 14 ; le 15, pèlerinage vers Amettes à travers un pays jadis couvert de monastères peuplés de saints ; le 16, Amettes, où je goûte une félicité relative dans l'accueil du curé, qui comprend fort à-propos que les fidèles imitateurs de saint Benoît doivent passer par où il a passé. J'imité mon modèle de si loin que je ne m'en plains pas, et communie à nos intentions dans l'église où il fut baptisé et où il a fait sa première communion. Je pars ensuite pour Allouagne, où on vénère une sainte larme de Notre Seigneur ; le 18, je suis à Béthune ; le 20, dans le diocèse de Cambrai ; les 21, 22, 23 et 24, séjour par un temps fort mauvais à la Trappe de N.-D. des ? ; le 25, conférence au collège de Bailleul ; le 26, également conférence au collège d'Armentières, d'où je vous écris cette lettre.

» Au cours de mes pérégrinations, je m'efforce de vivre comme un religieux, c'est-à-dire dans le silence et le recueillement, en établissant autour de moi une sorte de cellule ambulante, qui me permette de me recueillir partout. Comme je suis dur à la fatigue, ce qui paraît aux autres pénible est pour moi naturel, ce qui fait que je suis privé de ces consolations qui me rendraient heureux.

» Croyez-moi, Monsieur l'abbé, votre tout dévoué. Fr. Meunier, pénitent. »

De Lille, il adresse la lettre suivante à M^{gr} Marcey, l'aumônier de N.-D. de Lorette :

« Lille, 2 février 1891. Fête de la Purification de N.-D. — Cher et généreux ami. Une indisposition, dont je ressens encore les dernières atteintes, ne m'a pas permis de vous écrire comme je me l'étais proposé. Je ne vous ai cependant pas oublié, ni l'heureuse rencontre de N.-D. de Lorette.

» Depuis dix ans, à la suite de la canonisation de saint Benoît Labre, je sers le bon Dieu dans la pénitence et les laborieuses fatigues de pèlerin, c'est-à-dire, que je parcours à pied les sanctuaires de la Chrétienté, faisant des pèlerinages et les faisant aimer. J'ai ainsi visité toute l'Europe et la Terre Sainte.

» Vivre au jour le jour du pain de la Providence, ne pas empiéter sur le lendemain, n'avoir, selon l'Évangile, « neque duas tunicas, neque calceamenta », avoir la

confiance dans l'âme, la prière sur les lèvres et rien dans la poche, tel est mon programme, et celui de ceux qui veulent imiter la vie du pauvre d'Amettes.

» Vous sachant très pieux, j'ose espérer que vous prierez le bon Dieu pour la sanctification de votre dévotissime. Fr. Meunier. »

À son arrivée en Belgique, la première visite du Frère Meunier est pour son père, ainsi que nous l'apprend la lettre suivante, adressée à sa mère et à sa sœur :

« Tournai, 14 février 1891. — Chère mère et chère sœur. Depuis hier je suis à Tournai, où j'ai été surpris de ne pas vous lire en arrivant.

Par ce temps de carême, la pénitence et la mortification étant à l'ordre du jour, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre. Je préfère offrir cette privation au bon Dieu. C'est le meilleur moyen, je crois, de me rendre cet oubli profitable. Ma première visite à Tournai a été pour Eugène-Alexandre (1), que j'ai trouvé dans une excellente santé. Il n'est pas reconnaissable d'embonpoint. Il paraît vous avoir oubliés, sauf Charles, pour lequel il a gardé quelque affection.

» S'il est changé au physique, il n'en est malheureusement pas de même au moral, car il y a peu de temps il a trouvé moyen de se mettre dans l'état où vous l'avez vu. Je crois que le statu quo est encore ce qui lui convient le mieux. D'autant plus qu'il ne paraît pas fort malheureux à Tournai.

» J'ai reçu une lettre fort affectueuse de Charles, qui me demande des timbres pour sa collection. J'en joins quelques-uns à lui faire parvenir à l'occasion. »

De Bruges, où il est allé conférer, il écrit à son père. Il ne veut pas le négliger. Perdre le contact pourrait réserver des surprises désagréables. Et puis, malgré ses vices, sa déchéance, c'est son père. La lettre qu'il lui adresse est un modèle du genre. Formes affectueuses, leçon discrète, remplissage agréable et qui n'engage à rien.

« Bruges, 25 février 1891. — Cher et affectionné père. — Un peu de négligence et beaucoup de travail et d'ennuis ne m'ont pas permis de t'écrire plus tôt. Je connais ton bon cœur et je sais que tu me le pardonneras.

» Je te communique ci-joint la lettre de maman. C'est la première que j'ai reçue. Comme tu verras en la lisant, c'est la lettre d'une mère et d'une épouse forte et courageuse, d'une femme qui aime, oublie et pardonne : en un mot, d'une chrétienne.

» Sitôt que tu l'auras lue, je te prie de me la renvoyer à Gand, où je serai pour quelques jours, car je conserve avec soin toutes les lettres que je reçois.

» Quoique le bon temps commence à revenir et que de chauds rayons annoncent déjà l'anti-sciatique temps pascal, je souffre par moments de douleurs rhumatismales intercostales, ce qui me gêne beaucoup.

» J'espère qu'il n'en est pas de même pour ta santé et qu'elle est excellente, comme le jour où je te vis. Car tu te portais très bien, et le séjour ne paraissait pas t'avoir beaucoup fait maigrir ni souffrir, au contraire. S'il en est ainsi du corps, on peut t'appliquer l'adage latin : « Mens sana in corpore sano », c'est-à-dire : « Dans le corps sain,

(1) Son père.

l'esprit est sain».

» À l'occasion du renouvellement pascal, je me recommande à tes bons souvenirs et espère que je ne tomberai pas dans les oubliettes.

» Prie pour ton affectionné fils qui ne t'oublie pas. Fr. Meunier. Poste restante, bureau central. Gand.»

Il faut croire que le latin de son fils ne suffit pas à endormir le père Meunier.

L'affaire se gâte. Par suite d'une imprudence de sa fille, l'interné a connu l'adresse de la famille. Un de ses compagnons, sorti de l'Asile, est allé faire du scandale à Rantigny. Aussi, les deux malheureuses sont dans une angoisse mortelle. Elles redoutent le retour du terrible ivrogne et les repréailles qu'il ne manquerait pas d'exercer à leur égard. Par les deux lettres qui suivent, le Frère Meunier s'efforce de tranquilliser sa sœur d'une part, de l'autre il donne des instructions au directeur de l'Asile.

«Bruxelles, 12 mars 1891. — Chère Sœur. Je réponds immédiatement à ta lettre pour te tranquilliser. Papa ne peut pas sortir sans nous, le Supérieur me l'a assuré. Je n'ai pas fait connaître ton adresse à papa. La lettre qu'il t'a envoyée et que tu as eu la maladresse de décacheter et de retourner, sans qu'elle portât: «Ouvrte par la poste», la lui a assez fait connaître.

» Quant à l'homme qui est venu à Rantigny, il a été envoyé à tout hasard. S'il a écrit à papa, il a dû lui confirmer ce que ta maladresse avait provoqué.

» Je crois qu'il est encore temps de faire intercepter les lettres, en écrivant à cet effet au T.R.F. Directeur de l'Asile de Tournai, en expliquant combien papa est dangereux et en lui faisant part de vos craintes de le voir revenir en France. Recommande-lui de détruire les lettres qui lui communiqueraient ton adresse, et dis-lui que des individus sont venus te voir et te discréditer. En faisant cela, tu répareras ce que ta curiosité a provoqué, en ouvrant une lettre que tu ne voulais pas recevoir et en la retournant.

» Pour moi, j'affirme que je n'ai rien dit de plus à notre père que ce que tu as pu lire. Ton frère affectionné. Fr. Meunier. Poste restante. Bruxelles.

» P.S. — Quant à la lettre de notre mère que je lui ai communiquée, j'ai eu soin d'en découper l'en-tête et la date avant de l'envoyer.»

«Bruxelles, 12 mars 1891. — Mon révérend Frère. Un homme aux allures suspectes, sorti récemment de l'Asile de Tournai, s'est rendu dernièrement dans ma famille, proférant des menaces et discréditant ceux qui furent les victimes de mon malheureux père (Meunier Eugène-Alexandre).

» Mon père m'a assuré que si je ne le faisais pas sortir, il en trouverait bien le moyen, en se sauvant un jour de promenade. C'est ce qu'il projette pour fin mars ou avril.

» C'est ce retour inopiné qui terrorise ma mère et ma sœur.

» Je vous serais extrêmement obligé d'intercepter toute lettre autre que les miennes ou celles de ma famille, qui viendrait lui faire connaître l'adresse de mes parents. Vous empêcheriez ainsi un grand malheur car mon père, pris de boisson, est capable de tout, nous en avons eu maintes fois la preuve.

» Croyez-moi, mon révérend Frère, votre dévotissime. F. Meunier.»

Le Frère Meunier connaît des tribulations d'un autre genre. Ses publications, ses conférences sur les Lieux-Saints, la réclame qu'il fait aux «Pèlerinages de Pénitence à Jérusalem», organisés par les Pères Assomptionnistes, ont éveillé des susceptibilités, soulevé des polémiques. Les lettres qui suivent, adressées à divers correspondants, nous donnent une idée de ces difficultés.

«Bruges, 25 février 1891. — Mon révérend Père. La charité dont vous avez usé à mon égard, pendant mon séjour en la Ville Sainte, et l'intérêt que je porte à N.-D. de France me font prendre la liberté de vous écrire ces lignes.

» Depuis quelque temps, des calomnies sans nom sont répandues dans le Nord de la France parmi les pèlerins de Terre Sainte sur les œuvres françaises établies à Jérusalem et en particulier sur l'Hôtellerie de N.-D. de France.

» Des lettres du Frère Benoît, adressées en janvier à M. l'abbé Delankre, curé de Sainte-Catherine-Cappelle-lez-Courtrai (Flandre Occidentale), vous représentent comme la plaie et la ruine des œuvres catholiques. À M. l'abbé Foulon, curé de Hanzaeme-par-Cortemarck, le même écrit que vous avec empoché les 600 francs, laissés pour la construction de la... (mots illisibles).

» Rien de surprenant que, par suite de telles calomnies, les Belges deviennent moins nombreux dans les caravanes de pénitence...

» S'il plaît à Dieu, je retournerai à Jérusalem, comme l'année dernière, à l'époque des grandes vacances, avec des prêtres professeurs belges et français. N.-D. de France sera notre Hôtellerie.

» Plaise à Dieu qu'avec l'Alléluia pascal la paix renaisse dans les esprits et que cette lettre vous trouve en bonne santé.

» Je compte sur votre réserve habituelle dans l'emploi que vous jugerez bon de faire de cette lettre, dont je maintiens les noms et les faits.»

«Abbaye de Steinbruch-lez-Bruges, 28 février 1891.— Monsieur l'abbé. Je comptais sur une lettre de votre part à Bruges où je suis depuis huit jours. Je n'ai rien reçu.

» Les brochures de Lemis-Térieux de Jérusalem, fort connu! sont répandues à profusion en Belgique. Je les trouve partout. M. l'abbé Van Lede, curé de l'importante paroisse Sainte-Anne à Bruges, désire s'abonner à la «Terre-Sainte Illustrée», et acheter toutes les années parues.

» Depuis que je suis en Belgique, je donne des conférences sur la Terre Sainte, qui paraissent fort goûtées.

» Au sujet des invectives dont je suis l'objet de la part de ceux qui captivèrent autrefois ma confiance, je réponds avec le Roi-Prophète: «Oculi mei semper ad Domimum, quia ipse evellet de laqueo pedes meos... quoniam unicus et pauper sum ego».

Il faut se méfier du Commissaire de la Terre Sainte en Belgique!

«Monsieur et dévoué ami. Ne parlez de nos projets à personne, pas même au R.P. Antoine, car M. Casier, désirant que la conférence ait lieu le mercredi-saint, le

Commissaire de Terre-Sainte pourrait bien mettre des bâtons dans les roues de l'œuvre que nous poursuivons.»

Le Commissaire de Terre-Sainte est un terrible homme.

« Bruxelles, 23 mars 1891. — Monsieur l'abbé. Ainsi que vous l'apprend l'invitation ci-jointe, j'ai été heureux de faire une conférence à Bruges, en faveur de l'œuvre si intéressante de Bethléem, où j'ai toujours été si bien accueilli.

» Je m'étais proposé d'en faire une seconde à Gand. Monsieur le baron Casier de Hemptinne a eu tant d'ennuis avec le Commissaire de Terre Sainte, le P. Antoine, qui se déclare ouvertement votre ennemi ici, qu'on a dû y renoncer.

» La conférence de Bruges avait été organisée par Madame la baronne Van Caloen. Elle a produit un peu plus de cent francs, je crois. Cette somme vous sera transmise par M. le chanoine Verdure, qui est fort souffrant et épuisé.

» Si modeste que soit mon concours, je suis heureux de vous l'apporter en retour de l'aimable hospitalité de Bethléem.

» Dès mon retour en France, j'ai quitté les Bénédictins de France pour être rattaché à ceux de Belgique, où je pourrais, je crois, vous être utile.

» Croyez-moi votre tout dévoué. Fr. Meunier.»

On attaque le Frère Meunier dans son œuvre scientifique, ce qui le fait bondir de sainte indignation.

« Bruxelles, 28 mars 1891. — Mon révérend Père. Je me propose de vous envoyer un exemplaire de mon « Voyage en Terre Sainte par l'Itinéraire du Pèlerin de Bordeaux ».

» À cet effet, je vous serais extrêmement obligé de me faire connaître si cette lettre vous est parvenue.

» Un religieux italien, le R.P. Dominichelli, de Rome, a écrit un livre sur Emmaüs, où je suis fort malmené, ainsi que l'abbé Vialet (R.P. Cléophas). Ce livre doit être traduit en français. J'y répondrai et j'attaquerai, s'il y a lieu, l'auteur devant les tribunaux compétents, car c'est un faussaire et un diffamateur. Il n'y a rien de vrai dans son libellé, et j'en ferai justice.

» C'est une honte pour notre sainte religion que des brebis galeuses de cette sorte viennent déshonorer l'exégèse scientifique avec des assertions aussi diffamatoires.»

Tous ces travaux et polémiques ne lui font pas oublier sa bonne mère, à qui il donne avec ampleur des nouvelles sur les membres de sa nombreuse parenté.

« La Louvière, 2 avril 1891. — Chère mère. Ma santé, un peu ébranlée ces jours derniers, étant bien rétablie, j'ai quitté Bruxelles, pour reprendre ma tournée en Belgique.

» Hier, j'étais à Nivelles, où j'ai reçu la lettre d'Eugénie et ton petit mot aimable et affectueux.

» J'ai visité la famille Horace Coppin (sur l'Esplanade, à Nivelles, Brabant). Toute cette intéressante famille se porte bien. Horace était absent, car il est contremaître à Gosselies. La fille d'Horace, notre cousine Hermance, est mariée à Léon Wilputte, boucher, de la même ville et neveu d'un des deux échevins de Nivelles. Placide est également à Nivelles et il a deux charmants enfants. Dans peu de temps, je ferai une conférence à Nivelles et je vous

entretiendrai plus longuement à leur sujet.

» Hier soir, j'étais à Houdeng-Gœgnies, chez ma tante Adolphine Baudoux (Avenue de la chaussée, 419, Houdeng-Gœgnies, par La Louvière, Hainaut). Je n'ai pu malheureusement y rester plus de vingt minutes, mais j'espère y revenir sous peu. Tout le monde se porte bien.

» Renseignements sur la famille.

» Tante Victoire est morte. Amélie est en service à Braine-le-Comte et son fils Léon est en pension près Bruxelles.

» Tante Thérèse vit de ses rentes à Soignies, chaussée d'Enghien, Auguste est marié à Horrues, il a trois enfants.

» Tante Flore est toujours à Fontaines, où, Martial Régis étant mort, elle continue avec ses enfants le commerce de son mari.

» Tante Joséphine n'est plus à Horrues. Elle a repris une ferme à Marc-la-Biémelle, près d'Enghien. Deux de ses filles sont mariées et établies à Soignies, Chaussée d'Enghien.

» L'oncle Léopold est mort. Sa femme et ses enfants demeurent à Horrues, près la ferme de l'Air.

» L'oncle Dieudonné est encore à Horrues. Pacifique est morte. Leur fils est régent au Collège libéral de Beauraing.

» L'oncle Auguste et sa femme sont décédés. Leur fils Arthur est dans les chemins de fer de Gohissart.

» L'oncle Édouard est toujours à Horrues.

» L'oncle Louis est à Steenstraete, chez Émile Vanderen, fils de tante Joséphine, qui y est marié.

» L'oncle Ferdinand est décédé.

» Et, pour terminer, Gustave Goppin, fils de tante Victoire, est officier de place à Liège.

» Puissent ces renseignements vous intéresser.»

Il n'y a pas de doute, ces détails familiaux intéresseront plus, infiniment plus, la maman Meunier que les récits des voyages de son fils, si mirifiques soient-ils.

Vous n'aurez pas manqué de le remarquer, amis lecteurs, le Frère Meunier manie fort bien la plume d'épistolier. Son style est correct, sans apprêt, il coule de source. Ce n'est pas le style d'un primaire, c'est le style d'un homme de bonne compagnie.

Je ne résiste pas au plaisir de reproduire in-extenso le pastiche suivant, qui est une réussite.

« Confins de la France et de la Belgique, en la fête de la Purification. Mandement du Frère Meunier, serviteur du Christ, à sa sœur bien-aimée, servante de la Foi, vivant dans l'espérance et la charité, à Rantigny, et à ceux qui ces lettres liront, dans le Seigneur nous souhaitons de grandes et abondantes bénédictions.

» Ce n'est pas sans une extrême tristesse, N.T. C. S., que nous avons lu la description de toutes vos peines et de toutes celles qui viennent de fondre sur ceux qui vous sont chers. Nous aurions voulu y mettre un frein, mais ce n'était pas en notre pouvoir. Notre seule ressource est dans le Seigneur, qui dispense la grâce et la force à ceux qui à sa suite portent courageusement la croix.

» « Débarrassez-moi de cette vie de misère ! », s'écriait saint Paul au Seigneur. Et le Seigneur, dont toutes les

paroles sont des enseignements, lui répondit : « Non, ma grâce seule te suffit ».

» Le temps N.T.C.S., est propice pour la mériter. Au saint temps de Noël succède la sainte carrière du Carême. La Crèche va faire place au Calvaire, que suivra la Pâques du Seigneur. Soyons prêts, N.T.C.S., à ces jours de résurrection et d'alléluia. C'est le temps de la récollection. Il faut faire table rase de cette fausse sécurité, qui s'établit dans les âmes tièdes et molles, n'y produisant que la stérilité.

» Heureux devons-nous nous estimer encore lorsque ces dispositions n'amènent pas la diminution du sens chrétien.

» Si nous croyons, N.T.C.S., qu'à cause de nos multiples occupations ou de notre situation, nous sommes dispensés de cette vigilance constante, prenons garde, c'est un signe que nous sommes déjà sous la main de notre ennemi. Le sentiment du devoir que nous pratiquons si généreusement ne tarde pas à s'affaiblir, et le prochain, toujours ingrat, sera plus maître que nous en notre maison.

» Nous connaissons l'excellence de vos sentiments et votre zèle dans le service du Seigneur. Vous ne serez pas l'objet d'une illusion dangereuse. C'est pourquoi, nous prions le Seigneur de vous assister de sa grâce, et nous vous assurons notre fraternelle affection. F. Meunier, servus Dei. — Tournai, Belgique, 1891.»

C'est très bien. À condition, toutefois, que notre homme n'ait pas copié dans quelque Dom Guéranger ces belles phrases onctueuses et cadencées.

En rédigeant ce pompeux factum, le Frère Meunier préludait en quelque sorte aux nouvelles fonctions dont il allait être investi en devenant ermite de Saint-Thibaud.

VII L'ERMITE

Sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la chapelle de Saint-Thibaud (1) s'élevait, au XI^e siècle, le château des comtes de Montaigu, lesquels, après la ruine de leur demeure, fixèrent leur résidence à Rochefort, dont ils étaient également seigneurs.

Le saint Thibaud invoqué en Ardenne était né, vers 1033, à Provins, « la ville des roses, actuellement chef-lieu d'arrondissement dans le département de Seine-et-Marne. Fils de parents nobles et pieux, Thibaud reçut une éducation hautement distinguée et tout imprégnée d'une foi ferme et éclairée. Arrivé à l'âge des entreprises courageuses, la main d'une personne digne lui fut offerte au même instant que le commandement suprême des armées de Eudes II, comte de Blois, dont son père était vassal.

» Après avoir pris conseil, Thibaud se mit à la recherche de la solitude avec un ami du nom de Gauthier. Les deux pieux voyageurs, pauvres, en haillons et pieds nus, arrivèrent dans cette région de la Lotharingie qui venait de prendre le nom de comté de Luxembourg, puis passèrent dans le comté voisin, également neuf, de Chiny. Ici Thibaud, ne voulant être à charge à personne, imita l'apôtre saint Paul et l'ermite saint Antoine. On le vit mettre ses mains fines et tendres au service des charbonniers.»(2)

D'après certains auteurs, Thibaud, avant d'entreprendre ses grands pèlerinages en Espagne et en Italie, où il mourut près de Venise en 1066, aurait fait un séjour dans le comté de Montaigu. C'est ce qui expliquerait l'ancienneté de son culte dans cette contrée. Le comte Conon de Montaigu (1064-1106) n'aurait fait, en donnant saint Thibaud comme patron à sa chapelle castrale, qu'imiter Louis II, comte de Chiny (1030-1068), qui sachant que le saint ermite avait demeuré dans son domaine, lui fit construire un sanctuaire à l'endroit qui devint plus tard le village de Suxy.

Après la disparition de la chapelle et du château, la dévotion envers saint Thibaud persévéra.

Nous donnons maintenant la parole à Sire Charles Jamotte, curé de Marcour, bâtisseur de la chapelle et historien du culte de saint Thibaud (3) :

« À l'occasion d'une guérison merveilleuse arrivée l'an 1600, l'on avait planté une croix de bois sur la pente de la montagne, au pied de laquelle les pèlerins venaient prier et invoquer le secours de saint Thibaud dans leurs infirmités.

» Plusieurs y gravaient leurs noms, et d'autres en détachaient quelques pièces qu'ils reportaient chez eux, si bien qu'à la fin elle fut toute défigurée.

» L'an 1603, on en érigea une plus grande sur le sommet de la montagne, au milieu de laquelle on inséra dans une niche l'image de saint Thibaud taillée en bois, et en habit, d'ermite; elle était d'environ un pied de hauteur, et c'est la même qu'on voit encore aujourd'hui.

» L'an 1665, j'en ai fait tailler une autre, plus élevée que la précédente et je lui ai donné l'habit blanc des religieux de l'ordre de Camaldule, chez lesquels il était entré sur la fin de sa vie. Et sous un cristal qui se trouve au milieu de la poitrine j'ai fait placer une parcelle des reliques de ce saint.

» L'an 1620, Son Excellence Jean Théodore, comte de Rochefort, Montaigu, etc., et Madame Josine de la Marck, son épouse de glorieuse mémoire, avaient formé le projet d'établir des religieux Augustins du couvent de Bouillon sur le Montaigu en l'honneur de saint Thibaud, d'y bâtir une église et un local suffisant pour trois ou quatre religieux; ils étaient décidés à leur faire concession d'une partie des revenus du comté de Montaigu pour leur entretien; mais ce projet n'eut pas de suites pour des raisons qui nous sont inconnues.

» Plus tard, ils prirent une autre résolution, ce fut de faire ériger au même endroit une simple chapelle. En conséquence, l'ordre fut donné à l'officier de Marcour, l'an 1622, par madame la comtesse en l'absence de son mari qui était retourné en Allemagne, de verser l'argent nécessaire pour payer les ouvriers. Les habitants du comté s'étaient chargés de fournir les matériaux nécessaires,

(1) Malgré G. Kurth, l'abbé Habran et l'Administration, qui tiennent pour Thibaut, nous écrivons Thibaud, tout simplement parce que cette dernière orthographe a été employée par Ch. Jamotte, l'auteur de l'Histoire de Saint-Thibaud, et adoptée ensuite par le Frère Meunier.

(2) « Saint-Thibaut. Quelques notes d'Histoire », par M. l'abbé Victor Habran, curé d'Erneuville.

(3) « Le Montaigu de saint Thibaud, Ermite, Prêtre et Religieux de l'ordre de Camaldule », par Ch. Jamotte, curé de Marcour, vice-archidiacre et official de Condroz au Luxembourg, alors évêché de Liège. Première édition, Liège, 1668; réédition, C. Danloy, Marche, 1843.

savoir: la seigneurie de Marcour, le bois; celle de Hotton, la chaux, et celle de Dochamps, les ardoises. Mais pour lors ce projet avorta encore une fois.

» L'an 1636, je fus promu à la cure de Marcour par Son Excellence le comte de Montaigu, et en ayant pris possession l'année suivante, je ne tardai pas à reconnaître le vif empressement des habitants pour l'érection de cette chapelle; mes paroissiens, ceux de Hotton et de Dochamps venaient me renouveler leurs offres, ce qui me déterminait à faire tous mes efforts pour leur donner satisfaction; mais les ressources suffisantes pour payer les ouvriers me faisant défaut, je me trouvai dans l'impossibilité de mettre immédiatement la main à l'œuvre; car, à mon arrivée dans la paroisse, je ne trouvai qu'environ 4 florins, fruit des offrandes recueillies depuis longtemps, mais dont la meilleure partie avait été dépensée lors de la contagion qui ravagea ce pays en 1636.

» Enfin étant parvenu à réunir la somme de quinze écus, je demandai et obtins de feu Son Excellence et de Monseigneur le Grand Vicaire de Liège la permission d'ériger cette chapelle si longtemps désirée dans une partie de l'ancien château de Montaigu. La même année, j'en fis jeter les fondements avant le 1^{er} juillet, fête de saint Thibaud, en l'honneur de qui il me fut aussi accordé de chanter une messe solennelle sur un autel portatif recouvert de feuillages.

» J'en fis avertir par avance par affiches toutes les paroisses voisines dans un cercle de trois à quatre lieues; de sorte que le jour désigné, on vit arriver une telle affluence de peuple que le produit des collectes, qui se firent à cette occasion et qui se continuèrent encore plus tard, me fournirent le moyen d'achever la chapelle en très peu de temps.

» Elle a trente-deux pieds de longueur, vingt-deux de largeur, et les murailles en ont vingt de hauteur. Je dois ajouter que les paysans m'aiderent de tous leurs moyens dans la construction de cette chapelle, surtout dans le transport des matériaux et dans le service des ouvriers.

» L'édifice achevé, la dévotion envers saint Thibaud ne fit que s'accroître tous les jours, aussi bien que le nombre des guérisons miraculeuses obtenues par son intercession. J'ai fait placer sur les parties latérales le chronogramme suivant, qui renferme la date de son érection:

*hIC théobaLDe sUos eXponIt tUrba DoLores
faC preCor Ut sUperI CUnCta petIta ferant.*

» C'est-à-dire: C'est ici, bienheureux Thibaud, que la foule oppressée vient déposer ses douleurs; faites, par votre intercession, que le ciel se montre toujours favorable à leurs prières.

» Peu de temps après, je fis bâtir une petite cabane devant servir d'habitation à l'ermite qui prend soin de la chapelle.»

Quand sire Jamotte eut obtenu des reliques insignes de saint Thibaud ainsi qu'une parcelle de la vraie Croix, il considéra comme assuré l'avenir de la chapelle. Et il ne se trompait pas, car le petit sanctuaire est toujours là. Les foules y viennent comme au temps du pieux curé, demander l'allègement de leurs maux, implorer l'aide du saint pour les enfants souffreteux ou malades. Il n'y a qu'une différence de juridiction: depuis 1714, Saint-Thi-

baud a été détaché de Marcour et rattaché à Hodister.

L'humble ermitage est debout lui aussi. Il comporte deux pièces, dont l'une assez spacieuse est destinée à recevoir les pèlerins. La se vendent cierges, brochures, chapellets, médailles; la deuxième sert au gardien de bureau, de cuisine, de chambre à coucher.

C'est dans ce réduit que le Frère Meunier va vivre quelques années en anachorète. Cet homme veut goûter à toutes les formes anciennes de la haute piété. Il a débuté par la vie de pèlerin. Avec quel brio, nous avons essayé de le montrer. Il va se livrer maintenant à la vie érémitique. Jusqu'à un certain point, évidemment. Il devra descendre de sa montagne pour entendre la messe et communier dans un village voisin. Il lui faudra aussi quêter sa subsistance matérielle. Aucun des corbeaux qui survolent Montaigu n'est chargé par le ciel de ravitailler le solitaire en lui apportant dans son bec le pain de chaque jour.

Et puis si le Frère Meunier est sensible au charme de cette retraite sylvestre, s'il aime se livrer dans le calme et la solitude à la prière, à la méditation, au travail de la composition, ce voyageur effréné ne peut se contenter d'une existence exclusivement casanière. Aussi s'en évadera-t-il souvent pour aller conférer dans les villes et les villages de la Belgique.

À peine est-il arrivé à Saint-Thibaud, qu'il s'emploie à la restauration de son modeste home, et cela ne va pas sans anicroches. Il le mande à sa mère et à sa sœur.

«Depuis que je suis ici, j'ai eu bien des ennuis. La maison où je suis était en très mauvais état. J'ai dû faire venir deux fois les maçons, les peintres et le couvreur, et ce n'est pas encore en bon état. Cependant avec de la patience, je pourrai attendre l'hiver, pendant lequel je ferai un voyage dans le midi, car le climat des Ardennes est trop froid et ne convient pas à ma santé... Le bon Dieu aidant, j'espère que tout ira pour le mieux.»

Il invite ses parents à venir le voir dans sa thébaïde.

«Mon cher cousin. Je viens d'apprendre votre présence à Arlon et je m'empresse de vous adresser un petit opuscule que je viens de rééditer sur mon dernier voyage en Palestine. Puisse-t-il vous parvenir et surtout vous intéresser! Veuillez, je vous prie, m'en accuser réception, afin que je puisse avoir le plaisir de vous envoyer cinq autres publications.

» Peut-être n'avez-vous plus souvenir de celui qui vous écrit ces lignes. C'est le fils aîné de Catherine Buisseret, la sœur de votre regrettée mère, ma tante et marraine Victoire.

» Je vous ai vu souvent à la ferme de notre grand-père maternel, à Horrués.

» Donnez-moi votre adresse exacte, ainsi que celle de votre sœur, ma cousine Amélie, et du petit Léon que j'aime beaucoup. En allant à Bruxelles je les verrai volontiers.

» Quant à vous, cher cousin, si vous aviez l'occasion de venir me voir, je serais fort heureux de vous recevoir dans mon modeste ermitage. Je vous prie seulement de m'avertir quelques jours à l'avance de votre arrivée.

» Saint-Thibaud de Montaigu est près de Marcour, sur la ligne du chemin de fer vicinal qui relie Melreux à Laroche (Melreux est sur la ligne d'Arlon à Liège, ligne de l'Ourthe). Dans l'espoir d'une réponse et d'une visite,

je suis votre tout dévoué cousin. Fr. Meunier.»

Le nouvel ermite était à Saint-Thibaud pour le 3 mai. La fête de l'Invention de la Sainte-Croix, qui se célèbre à cette date, amène une grande foule au sanctuaire ardennais. Il en va de même pour le 1^{er} juillet. À propos de cette dernière solennité, Fr. Meunier écrit à un directeur de journal :

«Saint-Thibaud, 2 juillet 1891. — Monsieur le Directeur. Ainsi que nous nous étions plu à l'espérer, la fête patronale de Saint-Thibaud de Montaigu a été le digne pendant de l'imposante manifestation du 3 mai. L'enthousiasme dans les chants et le concours à la procession nous ont même paru plus grands.

» Le soleil, un peu triste le matin, a fini par se mettre de la partie, en nous gratifiant de ses plus chauds rayons, que tempéraient les rafraîchissantes bouffées d'une légère brise du nord. Aussi, dès le matin, les premières messes, célébrées par MM. les curés d'Hodister et Rendeux-Bas, avaient-elles attiré bon nombre de pèlerins. Mais où l'affluence fut à son comble, ce fut pour la grand-messe, où M. le curé de Beffe, avec son éloquence habituelle, nous entretenait des pèlerinages et de la façon de les accomplir.

» À la messe succéda la procession, à laquelle prirent part un nombreux clergé et la foule des pèlerins, qui chantèrent avec beaucoup d'entrain et de dévotion le cantique que nous avons composé pour la circonstance, dont le chant alterna avec la récitation du chapelet jusque vers deux heures.

» Nous croyons que ce beau pèlerinage aura laissé dans le cœur des pèlerins qui y prirent part la même consolation qu'un concours si empressé et si recueilli nous procura et que le mois de septembre, où la même fête se représentera, les verra revenir avec la même foi et en aussi grand nombre. Croyez-moi votre tout dévoué. Fr. Meunier.»

À l'époque des grands pèlerinages, l'ermite ne pouvait guère s'éloigner de Saint-Thibaud. Il profitait des rares jours libres pour aller conférer dans les environs, à Marcour, à Laroche, à Haversin. Mais pendant les mois d'hiver, alors que les pèlerinages collectifs cessaient, que les visiteurs individuels eux-mêmes se faisaient rares, il pouvait multiplier ses absences. C'est ainsi que dans les premiers mois de 1892, il parle à Wellin, à Dison, à Bruxelles, à Enghien, à Binche, à Lille, à Armentières, à Bailleul.

La saison d'hiver se termina par une cérémonie qui consacra officiellement sa renommée scientifique en Belgique, je veux dire sa réception comme membre de la Société Royale belge de géographie. À cette occasion, il eut l'honneur de prendre la parole devant le Roi.

Ce n'était pas la première fois qu'il se trouvait en haute compagnie. Lors de son voyage en Terre Sainte, il avait reçu l'hospitalité chez un grand-maître de l'Ordre de Saint-Jean de Malte, Son Altesse Sérénissime le Prince Léopold.

Dans son ouvrage «À Jérusalem», il raconte la réception fastueuse dont l'avait honoré, à Djakovo, M^{gr} Strossmayer.

«Aux repas, qui étaient toujours servis par des pandours en costume de hussard, M^{gr} Strossmayer eut tou-

jours la bonne et délicate pensée d'inviter quelques personnes parlant le français. Une lecture spirituelle y suivait le «Bénédicté» dit par l'évêque.

» Grâce à sa verve et à son érudition, la conversation était toujours animée. Ainsi que dans les monastères, le repas se terminait comme il avait commencé, c'est-à-dire par une lecture spirituelle, et l'action de grâces prononcée par l'évêque.

» Après le repas, nous continuions la conversation dans un salon-pinacothèque fort remarquable et par la richesse et par la variété des tableaux. Là, un petit chien glissait en prenant ses ébats sur un parquet ciré comme une glace.»

N'est-ce pas que c'est charmant et ancien style?

En traversant la Bulgarie, il se trouvait à une station de la nouvelle ligne de chemin de fer qui relie Sophia à Philippopoli. Le train qui transportait le prince Ferdinand et la Princesse Clémentine, sa mère, y fit arrêt. L'humble ermite, ayant été présenté par l'ingénieur en chef, fut admis dans le train princier en compagnie du délégué apostolique, M^{gr} Menini.

Lorsque le Frère Meunier eut publié le récit de son pèlerinage, où figurait cet épisode, il s'empressa d'adresser un «hommage» au Prince. C'est à cet envoi que la lettre suivante fait allusion.

«Monsieur le Directeur des Postes à Bruxelles. J'ai eu l'honneur d'envoyer plusieurs ouvrages imprimés à Son Altesse M^{gr} le Prince de Bulgarie.

» Ainsi qu'il est d'usage, je ne les ai pas affranchis.

» Le percepteur ne les a pas voulu expédier et me les a retournés.

» Je suis fort embarrassé, car si je les affranchis, je puis blesser des susceptibilités. Je vous serais obligé si vous me faisiez connaître si je dois les affranchir désormais, ou si je dois suivre l'usage qui accorde la franchise de port avec les souverains.

» J'ai l'honneur de vous saluer et par avance de vous remercier. Fr. Meunier, Montaigu de Saint-Thibaud, par Laroche (Luxg.).»

Il continue à s'occuper de ses publications antérieures.

«Ermitage de Saint-Thibaud, 16-3-92. Cher Monsieur Seguin, imprimeur à Avignon. Bien du temps s'est écoulé depuis que je vous ai écrit, et peut-être avez-vous pu croire (loin de moi cette pensée) que j'avais pu vous oublier. Au contraire.

» Depuis que j'ai quitté N.-D. de Vie (Vitrolles, B.D.R.), je suis rentré dans ma patrie d'origine et je me suis fixé à Montaigu de Saint-Thibaud, un des sites les plus pittoresques des Ardennes où M^{gr} l'évêque de Namur m'a commis à la charge d'un sanctuaire fort fréquenté en cette région. J'espère en avoir terminé l'an prochain la monographie, volume qui sera sous le même format que l'Histoire de Vitrolles. Alors vous le connaîtrez comme si vous y veniez.

» De Vitrolles, avez-vous toujours des nouvelles? Vous demande-t-on des exemplaires? Je vous serais fort obligé d'écrire à M. Marius Brémont, épiciier à Vitrolles, qui s'est chargé de la vente de notre petit volume. Il y a deux ans que je lui en ai laissé 25 exemplaires, dont il m'est tou-

jours débiteur.

» Veuillez lui demander s'il les a vendus, s'il lui en reste encore, s'il en désire d'autres, et combien.

» La restauration de l'ermitage que j'habite depuis bientôt deux ans, et les soucis d'une mauvaise santé ne m'ont pas laissé jusqu'à ce jour, beaucoup de loisirs, d'une part; la crainte de voir les travaux d'imprimerie frappés d'une taxe de douane en Belgique, d'autre part, m'a fait retarder l'impression. Ce sera donc pour 1893... »

L'activité de notre ermite, loin de se ralentir, embrasse de plus en plus d'objets. Il écrit dans les revues.

« Monsieur l'abbé. Je vous envoie en même temps que cette lettre mon deuxième article sur les abbayes bénédictines en Palestine. Il traite de Sainte-Marie-la-Petite et de l'établissement des moniales latines à Jérusalem.

» J'y ai joint les plans et photographies susceptibles de vous éclairer. Je vous prie de me les renvoyer lorsque vous en aurez pris connaissance.

» Je vous enverrai ainsi tous les mois, ou tous les quinze jours, un des articles suivants :

3. — Saint Jean et les Chevaliers de Malte ;
4. — Le Mont des Oliviers et l'Assomption N.-D. ;
5. — Sainte Anne, Béthanie et Jéricho ;
6. — Mont-Thabor et Palmarea ;
7. — Conclusions.

» Je vous serais extrêmement obligé de me faire savoir si je puis obtenir un tirage à part.

» À mon grand regret, il ne m'a pas été possible de vous envoyer l'article désiré sur le Saint Sépulcre. Maintenant aurait-il encore sa raison d'être ?

» Lemis-Térieux de Jérusalem est, je crois, le P. Gérôme et M. Lapommeraye. Le Frère Liévin est supposé étranger à leur polémique. Le P. Dominichelli est un franciscain de Rome. Bien à vous. Fr. Meunier. »

Une œuvre qui lui tient particulièrement à cœur est une association des pèlerins de Jérusalem. À propos de cette œuvre, il a été en relations suivies avec les Assomptionnistes, notamment avec le P. Picard, leur Supérieur Général.

Voici le texte d'une circulaire qu'il adressait aux anciens participants d'un pèlerinage aux Lieux-Saints :

« Chers Pèlerins de Jérusalem. Après avoir eu le bonheur de faire plusieurs fois le pèlerinage de Terre Sainte, où j'ai séjourné deux ans, je suis rentré en Belgique et suis devenu l'heureux gardien du vénéré sanctuaire de Saint-Thibaud, où je désire continuer à me dévouer à la cause des Lieux-Saints.

» À cet effet, je désirerais, à l'instar de ce qui se fait en France, établir un lien entre les nombreux pèlerins des diocèses de Liège, de Namur et du Luxembourg, dont le nombre s'élève à environ cinquante.

» Connaissant votre zèle pour tout ce qui touche de près ou de loin à la Patrie du Sauveur, je serais heureux si, avant de rien entreprendre, vous vouliez me faire connaître votre sentiment à ce sujet et m'indiquer quelques adresses de pèlerins de Jérusalem. Croyez-moi votre dévotissime. Fr. Meunier. »

Il fait part de son projet à un curé français.

« Depuis ma rentrée en Belgique, je suis devenu l'heu-

reux gardien d'un vénéré sanctuaire des Ardennes (St-Thibaud, Marcour, Luxembourg belge), et j'ai résolu d'y établir, à l'instar de ce qui se fait en France, un comité composé des anciens pèlerins des diocèses de Liège, de Namur et du Luxembourg. Ils sont près de cent.

» Beaucoup de prêtres ont déjà répondu favorablement à mon appel et j'espère que nous pourrons bientôt payer notre part de zèle au beau mouvement qui porte les cœurs de nombreux pèlerins vers la Patrie du Sauveur.

» Je compte organiser cette année même une caravane à l'époque des grandes vacances. En attendant, je vais faire une tournée de conférences dans les principales villes.

» Je recommande ma jeune entreprise à vos prières et suis en Notre Seigneur votre dévotissime. Frère Meunier. »

À noter que cette lettre porte, comme la circulaire, la date du 22 mai. Or, les 50 adhérents de la circulaire sont devenus cent dans la lettre. Il n'y a pas là péché mortel évidemment, mais truc d'homme d'œuvres, qui jongle avec les statistiques et ne recule pas devant le bluff pour faire mousser son affaire.

De fait, après la fête de saint Thibaud, qui se célèbre le 1^{er} juillet, le Frère Meunier partait pour la Terre Sainte. Il était de retour au mois de décembre et reprenait son ministère de conférences.

Ceux qui me connaissent savent que je ne suis pas homme à gazer la vérité.

Avant d'entreprendre la vie du Frère Meunier et pour porter sur lui un jugement impartial, j'ai cherché mes renseignements aux sources les plus sûres, je me suis adressé en particulier aux prêtres et aux religieux qui furent témoins de ses faits et gestes, qui vécurent suffisamment dans son intimité pour apprécier les mobiles qui le faisaient agir.

Or, quant au deuxième séjour qu'il fit à St-Thibaud, et dont nous parlerons plus loin, les témoignages sont unanimement favorables. Tous ceux qui ont connu l'ermite à la fin de sa vie vantent à l'envi son grand esprit de pénitence, son humilité, sa charité, sa fervente piété.

Pour le premier séjour, qui va de 1891 à 1894, l'enquête était moins aisée. Les ecclésiastiques et les religieux qui furent à cette époque en relations avec le Frère Meunier ont presque tous disparu. J'ai cependant été assez heureux pour en toucher un, M. l'abbé Rodange, curé de Vecmont, qui déposa en ces termes : « Vecmont, le 4 février 1932. Mon cher confrère. J'ai certes bien connu le Frère Meunier. Il venait une ou plusieurs fois chaque année chez moi, à Chavanne, puis à Vecmont. Il ne me parlait pas de sa personne, de son origine, de sa vie et de ses gestes antérieurs, mais uniquement de ses voyages, de ses recherches historiques, et je ne manquerais de rien d'autre. Mais ses récits m'intéressaient beaucoup, ainsi que ses plaquettes, et je l'hébergeais bien volontiers. Il avait mon estime. Il y a une quarantaine d'années que ces rapports ont commencé. »

Parmi les ecclésiastiques qui arrivèrent au pays de Saint-Thibaud, immédiatement après le départ du Frère Meunier et qui purent ainsi recueillir la tradition locale, il y a également concert presque unanime de louanges. Je dis : presque unanime, car une voix discordante s'est fait

entendre. À la vérité, il ne s'agit pas d'une accusation nettement formulée, de griefs précis, mais d'un sentiment, d'une impression.

Voyons ce qui aurait pu donner lieu à cette impression moins favorable.

Personne n'est sans défauts. Le Fr. Meunier ne s'est pas fait meilleur qu'il n'était. Certes, il n'est pas ivrogne comme son père. «Je n'aime pas le vin, dit-il, les meilleurs je ne peux les sentir.» Tel père, tel fils, trouve ici un démenti. Mensonge aussi, cet adage latin: «Qui bene bibit, bene dormit», qui assimile l'abrutissement produit par l'excès du vin au sommeil normal. Mais il a déploré, en l'exagérant certainement, la courte dissipation de sa jeunesse. Il reconnaît qu'il est porté à la vivacité, à la vantardise. Conférencier et écrivain, il a bonne opinion de lui-même, il aime que les autres ne le considèrent pas comme un imbécile. Faiblesse compréhensible et plus excusable que l'attitude de tant de hauts personnages qui se complaisent à respirer à plein nez l'encens qu'on fait brûler devant eux, et agréent sans sourciller les dithyrambes les plus échevelés.

Cherchons ailleurs, du côté de ses fonctions d'ermite.

L'ermite de Saint-Thibaud est le seul, je crois, qui subsiste encore en Belgique. Et ce n'est plus un ermite au sens strict du mot, mais plutôt un garde-chapelle, car l'ordre des ermites, avec ses attributions et ses privilèges, a pris fin à la Révolution Française. Dans la longue série des ermites qui se sont succédé à St-Thibaud depuis un siècle, il y a de singuliers numéros. Lors de la vacance du siège, des aventuriers parfois se présentent, qui nourrissent de tout autres desseins que celui de se sanctifier. Le Frère Meunier n'était pas de ceux-là, assurément. On comprendrait néanmoins que le curé d'Hodister, d'abord en admiration devant le succès remporté par ce nouveau titulaire, s'en fût par la suite, bientôt même, alarmé. C'est que le Frère Meunier est aux antipodes, par exemple, d'un frère Mutien, un petit religieux effacé, n'offusquant personne, remplissant de son mieux, mais sans éclat, les missions que ses supérieurs lui confient. Pèlerin célèbre, conférencier remarquable, auteur apprécié, il déborde le cadre de ses modestes fonctions de gardien de chapelle, où serait mieux à sa place un brave paysan âgé, un sacristain retraité, se contentant d'ouvrir et de fermer aux heures voulues son petit sanctuaire, de vendre les cierges et les objets de piété aux visiteurs, et remettant fidèlement à son curé le produit des collectes et l'argent déposé dans les tronc.

Quelle qu'en soit l'occasion ou le motif, l'existence de certaines difficultés ne peut être mise en doute si l'en s'en réfère à ce que l'ermite écrit au curé d'Hodister, dans le courant de 1892: «Si Dieu bénit la résolution que j'ai prise, il y aura encore de beaux jours au Montaigu. Si, au contraire des influences hostiles se mettent à la traverse, je n'aurai plus qu'à me préparer pour l'an prochain une retraite honorable.»

Un acte de mauvais gré dont l'ermitage de Saint-Thibaud fut l'objet de la part de jeunes polissons d'Hodister, dans les premiers jours de 1893, n'était pas de nature à retarder la retraite que l'ermite entrevoyait. Voici ce que l'«Union de Soignies» publiait dans son numéro 12 de l'année 1893:

« À l'Ermitage de Saint-Thibaud. Beaucoup de nos

lecteurs connaissent le Frère Meunier, ce Sonégien savant et intrépide, qui a fait à pied le voyage à Jérusalem et habite aujourd'hui l'ermitage de St-Thibaud, dans le Luxembourg. Voici ce qu'on écrit de Laroche au sujet d'un lâche attentat dont il vient d'être la victime: Des faits odieux viennent de se passer à Marcour, petite localité située à 8 kilomètres de là. Une bande de jeunes gens, armés de bâtons et paraissant descendre de Hodister, sont allés invectiver, de la façon la plus grossière, le Frère Meunier, gardien de l'ermitage de Saint-Thibaud, et commettre dans la chapelle et ses dépendances les dégradations les plus outrageantes.

Des barres de fer de plus d'un pouce d'épaisseur ont été arrachées de leur linteau et les arbustes du Calvaire dévastés. Avec ses nombreux amis, nous protestons contre de tels actes que chacun déplorera. »

Dès le début de 1894, le Frère Meunier a regagné la France.

D'après les indications de son «memento», il pèlerine, durant le mois de mars, à Sainte-Geneviève et à N.-D. des Vertus d'Aubervilliers; le 15, il est à Saint-Denys; le 16, il assiste aux exercices de la Mission à Saint-Vincent-de-Paul; le 17, il prie à Montmartre; le 19, il admire la Sainte Tunique à Argenteuil; le même jour, il salue N.-D. de Pontoise; le vendredi-saint, il vénère les reliques de la Passion à Notre-Dame.

Le jour de Pâques, il est hébergé par le chanoine Gosselin, président de l'Œuvre des Séminaires de Paris, ainsi que nous l'apprend la lettre suivante:

«Resurrexit sicut dixit! Pâques 1894. Monsieur l'abbé et cher ami. Bonnes et joyeuses Pâques vous souhaite cette année le pauvre pèlerin que vous avez honoré de votre amitié.

» Depuis quelques jours, je suis à Paris, où ma sœur va entrer en religion chez les Ursulines.

» Cette vocation s'est décidée après la mort de ma bonne mère, que j'ai perdue l'année dernière.

» Dès que ma sœur aura pris le voile, j'espère partir pour Rome. Comme je compte faire ce voyage selon mon mode habituel, j'aurai l'occasion de vous voir en passant.

» Je ne vous ai plus donné signe de vie depuis plusieurs années. La raison de ce silence, c'est que je me suis enfermé dans une solitude située dans un bois, des plus reculés des Ardennes belges, là où se trouvait une petite chapelle dédiée à saint Thibaud. J'ai accepté de desservir cette chapelle pendant plusieurs années en qualité d'ermite.

» Il me semblait de l'essence même de la vie anachorétique de rompre avec la correspondance passée. C'est ce que j'ai essayé de faire. J'ai employé ces quelques années de vie érémitique à me recueillir, à méditer et à rédiger mes pèlerinages, surtout celui de Jérusalem, dont deux petits volumes ont déjà paru.

» Dès que vous aurez répondu à cette petite lettre, je me ferai un devoir de vous les faire parvenir. Votre réponse me décidera en outre à passer vous voir en allant à Rome. Je vous dirai alors de vive voix les consolations que j'ai éprouvées dans mes pèlerinages en Terre-Sainte et dans ma solitude du Montaigu de Saint-Thibaud. Devotissime in X. Fr. Meunier, 92, rue Denfert-Roche-

reau, Paris.»

Une nouvelle phase allait s'ouvrir dans la vie du Frère Meunier.

VIII LE CŒUR A SES RAISONS

En s'installant à Saint-Thibaud, le Frère Meunier n'avait pas eu le dessein de s'y fixer définitivement. C'était somme toute une expérience que ce curieux des formes antiques de la haute dévotion avait voulu tenter une retraite sortant de la banalité courante et qui s'était prolongée parce qu'il y avait trouvé du charme et des satisfactions spirituelles.

D'autre part, l'entrée au couvent de sa sœur, survenant après la mort de sa mère, de son père, le malheureux ivrogne et de son jeune frère, le laissait seul, privé d'un foyer où, entre deux randonnées à travers l'Europe, il pouvait toucher barre, retrouver la chaude affection de cœurs qui le comprenaient, des oreilles avides d'entendre les mille détails de ses prestigieux pèlerinages.

Il a trente-sept ans. À en juger par les portraits qui le représentent à cet âge et par la description que nous ont transmise les journaux de l'époque, sa personne ne manque pas d'attraits. La taille est moyenne et svelte. La tête est un peu dégarnie mais expressive. La face est nerveusement mobile et traduit avec une grande acuité les impressions de l'âme. Sous les sourcils épais, l'œil lance des éclairs, décelant à la fois la vivacité et l'énergie du caractère. La barbe, d'un jais magnifique, s'étale toute entière, coupée du bas en carré. Dans la conversation, il est profondément gai et paraît le plus aimable des hommes, sachant plaisanter, dire des mots drôles et décocher à l'occasion des compliments bien sentis et gentiment tournés.

Le ciel mit sur son chemin une personne à peu près de même âge, bonne, douce, d'excellente éducation, partageant ses convictions et ses goûts. Elle s'appelait Maria Blanc. Il l'épousa.

D'aucuns s'étonneront peut-être de voir cet ardent pèlerin, portant l'habit de saint Benoît, le père du monachisme occidental, reconnaissant comme patron et comme modèle l'austère Benoît Labre, s'agenouillant dans tous les sanctuaires vénérant toutes les Vierges, s'engager là, tout d'un coup, dans l'immense congrégation laïque des gens mariés.

Mais rien ne l'en empêchait, il n'avait émis aucun vœu. Depuis quand est-il défendu aux pieux tertiaires de vivre dans le monde, de prendre femme, d'être bons pères de famille ?

Si le Frère Meunier s'est marié, c'était son droit strict, et il ne nous est pas permis de lui en faire un grief, dès lors qu'il a mené une existence conjugale à l'abri de tout reproche. De fait, le ménage fut très uni, très heureux.

Fulgence Meunier s'établit d'abord à Marseille, puis à Avignon, où il ouvrit un magasin d'articles d'électricité.

L'ancien ermite ne rompit pas complètement avec sa vie d'autrefois. Il ne refusait jamais son concours lorsqu'on faisait appel à son talent de conférencier. Pendant tout le temps que dura son mariage, il fit chaque année une retraite de dix jours, et lorsque le cœur lui chantait, lorsque la nostalgie le prenait des routes blanches condui-

sant aux sanctuaires vénérables, déposant le veston du boutiquier et laissant à sa bonne dame le soin de servir les clients, il revêtait la coule bénédictine et s'en allait, allègre et libre, de bourg en bourg, de ville en ville, visitant monastères, églises et presbytères, mendiant, priant, édifiant, remerciant Dieu du bon accueil, le remerciant encore, pour ce qu'il appelait ses «épreuves», c'est-à-dire les rebuffades qu'il essayait ou les lazzi dont parfois les méchants gamins le criblaient, adressant de l'étape à sa femme, non des protestations de tendresse, mais ses «impressions de pèlerin enthousiaste et pieux». (A. Feltesse)

Nous ne nous étendrons pas sur cette période de la vie de Fulgence Meunier, qui va de 1894 à 1914, parce que cela nous entraînerait trop loin, parce que cela nous écarterait du but que nous nous sommes surtout proposé, à savoir de mettre en relief les prouesses de ce pèlerin extraordinaire et de montrer l'intérêt qui s'attache aux relations qu'une telle personnalité a eues avec notre pays et aux séjours qu'elle y fit.

Du reste, le Frère Meunier nous a tracé lui-même notre ligne de conduite. Lui, si expansif à l'ordinaire, si prolix de détails concernant son existence mouvementée, «s'est toujours montré extrêmement discret sur cette partie de sa vie». (R.P. Fidèle Galloy)

Imitons cette discrétion et arrivons d'un bond à la Grande Guerre.

IX LA GUERRE

La guerre le surprit, le 27 juillet 1914, au Petit Séminaire d'Orthez, où il s'était arrêté au retour du Congrès Eucharistique de Lourdes.

Il regagna le Plan d'Orgon, où il avait alors sa résidence, puis se rendit en pèlerinage à Rome. Pourquoi ? Ce n'était pas sans but, car chaque fois qu'il se mettait en route, il avait quelque faveur à demander au Ciel.

Il fait une pause à Chiarri, chez les PP. Bénédictins de Sainte-Marie-Magdeleine, communauté à laquelle il appartenait en qualité d'oblat, passe par Milan, Lorette, Bologne, Rimini, Assise. À Rome, il reçoit l'hospitalité chez les Assomptionnistes.

Dès 1915, il se met à la disposition des autorités militaires belges. N'ayant pu entrer comme infirmier dans l'armée à cause de son âge — il avait cinquante-huit ans —, il accepte les fonctions de secrétaire à la Permanence des Réfugiés Belges à Rouen. Il se prodigua dès lors à toutes les œuvres de guerre : Œuvre du Vestiaire, Œuvre des Réfectoires, Œuvre du Fonds du Soldat Belge, Correspondance avec les militaires du front, Rapatriement des enfants belges.

Il donna des séances de cinéma, des conférences patriotiques pour soutenir le moral des populations, des conférences scolaires. Il était partout où on réclamait sa présence, où ses initiatives pouvaient rendre quelque service. Et sa façon, sa bonne humeur, son entrain faisaient merveille. Il savait intéresser les enfants, les jeunes gens, gagner leur sympathie et leur confiance. Se souvenant de ce qu'il devait au patronage chrétien, il eut tout sa vie une prédilection marquée pour les œuvres de jeunesse.

En collaboration avec le député belge Jean Ramaekers,

il organisa une série de conférences dans le but de faire connaître les horreurs de l'invasion en Belgique et de recueillir de l'argent pour le Fonds du Soldat Belge.

Pour le récompenser du dévouement qu'il avait montré à ses compatriotes pendant la tourmente, le Gouvernement belge décora le conférencier de la médaille du Roi Albert. Le vieil homme fut très touché de cette distinction, car jusqu'à sa mort il porta, épinglé à sa soutane, l'insigne de sa décoration.

Le Frère Meunier a entretenu toute sa vie une abondante correspondance. Comme il conservait soigneusement, il l'a dit, les missives qu'il recevait, et que d'autre part il confiait au copie-lettres celles qu'il envoyait, sa correspondance constitue une mine précieuse, où l'on peut puiser quantité de renseignements sur ses relations et son activité.

Les lettres suivantes, que nous extrayons de sa correspondance du temps de guerre, nous montreront que, tout en s'occupant des soldats belges, il n'oublie pas pour cela ses amis de France.

«Avignon, 16-5-15. Je vous suis vivement reconnaissante de toutes vos bontés pour mon fils, ainsi que de la bonne amitié que vous nous témoignez à tous. Soyez assuré que nous avons les mêmes sentiments à votre égard.

» J'ai des nouvelles de Henri. Il est en bonne santé, toujours indemne. Espérons qu'il en sera ainsi jusqu'à la fin de cette maudite guerre.

» Ces pauvres enfants viennent d'avoir quelques batailles consécutives assez violentes, au cours desquelles Henri a eu un de ses bons camarades blessé peu gravement, mais qui a dû être évacué. Cela lui a donné du chagrin que suit un peu de langueur.

» Nos santés sont bonnes. Nous faisons des vœux pour qu'il en soit de même pour vous et Madame Meunier. Mon mari, mes enfants, mes sœurs et la famille Barthe, comme moi, vous envoient leurs meilleurs souvenirs. S. Marie.»

Voici une lettre du jeune protégé du Fr. Meunier. Elle est bien dans le style des poilus.

«21 juin 1915. Cher ami. Le paquet de cartes et la revue «Le Mois illustré» me sont parvenus il y a une huitaine de jours. Le 22, à Nieuport, j'ai vu un civil qui est venu de Markstrat. Il avait toute sa barbe. De loin, je ne distinguais pas bien, et sur le coup, j'ai cru que c'était vous.

» J'étais déjà content. Mais c'était le marchand de livarot, qui venait fouiller dans les ruines de sa piaule.

» Il a dû trouver du changement à son patelin. Et encore, il a eu la veine que sa turne n'était pas trop amochée.

» Oostdunkerque est en train de recevoir des marmites, et tout à l'heure on va voir les nouveaux dégâts causés par ces boches de malheur. Cordialement. H. Marie.»

Du même, deux ans après, écrivant de l'Indochine :

«Ambulance du Cap St-Jacques, 20 août 1917. Mon vieil ami. Je viens de recevoir à l'instant votre gentille missive du 25-6. Vous ne vous ne vous doutez pas du plaisir qu'elle m'a fait.

» Je vois avec plaisir que malgré votre âge vous n'avez

pas encore perdu le goût de votre travail et qu'une fois de plus vous avez divertì nos braves troupiers belges, qui furent il y a une paire d'années mes compagnons de combat.

» Quant à moi, je suis à l'ambulance pour une légère indisposition.

» On ne peut dire que la vie à la colonie soit mauvaise. Avec un peu de prudence, on peut éviter la dysenterie et les fièvres. Quant au coup de soleil, ne l'attrape que l'imprudent, je dirais même l'imbécile, qui sort sans son casque quand il y a du soleil.

» Les naturels ne sont pas sauvages, quoiqu'il ne faille pas trop s'y fier.

Tout ça ne vaut pas nos petits voyages dans la Drôme et l'Isère. On n'était pas riches, mais vous vous débrouilliez si bien que l'on arrivait tout de même.

» C'était le beau temps. Qui nous eût prédit une semblable guerre aurait été traité de fou. Et pourtant!

» Je me souviens très bien de la foire de Saint-Bruno, à Grenoble, et de la baraque où le grand Charlot est venu nous aider à vendre notre lot de bonnes chansons. Et toutes les séances données dans les différentes écoles de la ville!

» À bientôt de vos nouvelles. Bonne santé, bon courage. Bien affectueusement à vous. D. Marie.»

Le Frère Meunier avait à Marseille un bien curieux correspondant, un type bon, simple et très pieux. Il s'appelait François Bleunven, en religion Frère Pascal O.S.B. Il était sans doute devenu oblat sur les conseils et sous la direction du Frère Meunier. Nous reproduisons quelques-unes de ses lettres. Elles sont intéressantes par les détails qu'elles donnent sur la vie du grand port pendant la guerre, et aussi parce qu'elles nous présentent le Frère Meunier dans l'intimité et nous renseignent sur sa bien-faisante activité.

«Marseille, 27-9-15. — Bien cher Frère. Depuis mon arrivée ici, j'ai pensé bien souvent à vous, mais je vous avoue franchement que j'ai eu très peu de temps à ma disposition, et c'est ainsi que j'ai tardé si longtemps à vous écrire.

» Ici je suis mêlé à toutes sortes de gens, hindous, matelots français. Je suis au service du débarquement des bateaux.

» J'ai la douleur de vous faire part de la mort de mon frère, tué en Argonne le 8 septembre. Un souvenir, s'il vous plaît dans vos prières.

» Souhaitez le bonjour à vos enfants du cercle.»

«16 octobre 1915. — Mon bien cher Frère. Au milieu de mes tristesses je n'ai pu m'empêcher de sourire en lisant votre lettre. Ah oui, je vois que vous connaissez bien Marseille.»

«Pax. J.M.J.B. Ce 3 novembre. Bien cher Frère Meunier. Peut-être vous êtes-vous dit: Il m'oublie complètement. Non, je me souviens toujours de Rouen et surtout de ceux que j'ai bien connus, comme vous, cher Frère, qui avez le talent de me faire rire de bon cœur. J'aime à penser que tout marche bien aux Réfugiés belges ainsi qu'au cercle parce que vous vous dévouez à ces œuvres si utiles, si nécessaires maintenant.

» J'ai ici beaucoup d'heures de service parce qu'on embarque beaucoup de troupes pour Salonique et la Serbie.

» Le jour de la Toussaint, j'ai été à la grand-messe à la cathédrale. Il y manque un orgue à la tribune, mais c'était beau quand même. Les chanoines ont un drôle de costume. C'est vilain par derrière leur dos, une grande fente au milieu, avec les bords un peu retroussés.

» Il y a certainement à Marseille des gens qui ont un grand esprit de foi et qui sont très pieux.

» Vous savez où se trouve le Môle, C., hangars 7 et 8? Eh bien, c'est là que je suis de service. C'est très intéressant de voir les navires entrer au port ou en sortir. Depuis une dizaine de jours, nous avons un temps pluvieux; parfois, c'est comme s'il y avait une mer au-dessus de nos têtes, et l'eau roule, coule avec une grande rapidité, emportant sable et cailloux. Que de mouvement dans cette ville! On ne voit que gros camions chargés de sacs, des voitures, du monde constamment dans les rues,

» S'il y a sous le soleil une ville où il y a des gens vertueux et des voyous vicieux, c'est bien Marseille. C'est un scandale de voyager dans les tramways, à cause des conversations. Enfin, N. S. a passé par les chemins avant nous, nous n'avons qu'à le suivre.

» Je vous dis: au revoir, portez-vous bien et soyez tout à la joie de faire le bien. In Christo Jesu. F. Pascal O.S.B.»

O beata simplicitas! La simplicité et la sincérité l'emportent sur la littérature.

«Marseille, 1-4-16. Bien cher Confrère. Nous commençons à nous faire comprendre par toute cette bouillabaisse. J'ai donc appris que le nouveau chef est désigné par le Souverain Pontife pour monter sur le siège archiépiscopal de Saint-Romain, et que bientôt vous verrez venir dans un triomphe magnifique l'Élu. Ce jour-là, je voudrais être dans la superbe et élégante cathédrale normande à vos côtés.

» Par ailleurs, vous n'avez pas l'air d'être triste, puisque vos lettres sont pleines de «bluff». Ça va bien une fois par an, comme aujourd'hui 1^{er} avril, où on s'amuse à prendre dans les pièges ceux qui sont plongés dans le rêve.

» Beaucoup de poussière, ces temps-ci, à Marseille. On est aveuglé et sali. C'est le revers de la médaille ensoleillée.

» Maintenant, je me permets de prendre congé du célèbre conférencier.

» Mais il faut encore que je vous demande de prier pour mon plus jeune frère, qui se trouve sur le front, et dont mes parents et moi n'avons pas de nouvelles depuis une dizaine de jours. Ah! quand finiront ces épreuves et ces inquiétudes? Il est temps que Dieu se laisse toucher et nous relève. Inutile de vous dire que je porte vos saluts à N.-D. de la Garde. J'irai peut-être bientôt à la Sainte Baume.»

Vraiment, ça ne manque pas d'intérêt, cette humble correspondance. Ma foi, puisque nous y sommes, faisons comme le nègre de Mac-Mahon, continuons.

«Marseille, 15-4-16. Bien cher Frère Meunier. Je vous remercie cordialement de votre envoi et en même temps vous renouvelle mon amitié sincère et vous souhaite joyeuse fête de Pâques et joyeux temps pascal.

» Continuez à vous plonger dans les bonnes œuvres jusqu'au cou. Dieu vous le rendra.

» Je ne suis pas encore allé à la Ste-Baume, j'attends d'avoir le jeudi libre, et alors je prendrai le tram jusqu'à Aubagne, et de là je pense voyager en autobus. Mes salaires d'interprète me le permettent. Ne le croyez-vous pas, cher Frère Meunier?

» Je pense que vous voyez souvent le cher M. l'abbé Cottard, et que vous continuez à vous soutenir mutuellement pour faire du bien à l'œuvre du cercle.

» Le mistral a soufflé fort ces jours-ci, il a même fait beaucoup de dégâts.

» Ici, à la rue d'Isouard, il y a un patronage de jeunes gens, qui sert de cercle militaire. Tous les dimanches, on donne des séances de cinéma. C'est bien monté. Je ne pense pas qu'à Rouen, vous le soyez si bien. Maintenant je vous quitte et vous prie de croire à mon affection sincère en N. S. et S. Benoît. F. Bleunven, interprète.

» P.S. — Le nombre des Australiens débarqués à Marseille depuis la fin de février est de 84.000 hommes.»

Un belle âme, celle de cet humble Frère Pascal, résignée et pieuse.

«Marseille, 20-5-16. Mon bien cher ami et confrère. Dans vos bonnes lettres vous me réservez toujours quelque surprise. C'est peut-être parce que vous avez passé la majeure partie de votre vie dans le pays où j'habite. Du reste, j'aime bien les taquineries et les petits tours qu'on se joue entre camarades.

» Je sais, cher ami, que vous aimez bien le bon Dieu et que vous lui recommandez l'âme de mon cher frère que je viens de perdre. Mon frère avait une maladie de cœur très avancée. Il aurait eu vingt ans au mois d'octobre prochain. Le bon Dieu l'a rappelé à Lui, maintenant qu'il était encore innocent, car on peut dire qu'il n'a pas connu le mal ici-bas. Il n'est sorti que rarement de chez mon père. Puis le bon Dieu lui a fait grâce de le purifier par les sacrements de Notre Mère la Sainte Eglise. J'ai essayé d'arriver à temps pour les funérailles, mais je suis arrivé lorsqu'il était déjà enterré. Je vous demanderai aussi une prière pour mon frère Yves, qui se trouve au front depuis un an, afin que, si c'est possible, Dieu le conserve à notre affection.

» Excusez mon retard à vous écrire, j'ai passé huit jours en Bretagne.

» Adieu, et une part d'honneur à l'occasion de l'intro-nisation de M^{gr} l'archevêque. Adieu.»

«Marseille, 5-8-16. Bien cher frère. Je n'ai point eu de nouvelles depuis quelque temps. Seriez-vous malade? Ou bien pensez-vous venir me faire une surprise sur la Cannebière? Ou bien êtes-vous écrasé par votre travail littéraire, scripturaire et oratoire?

» Avez-vous commencé à dire «ejous, Dominous» à la cathédrale? Êtes-vous toujours le digne et grave factotum de M. le Curé-Archiprêtre? Si vous avez à Rouen autant de chaleur qu'à Marseille, il ne s'agit pas de trop vous promener, car vous seriez obligé de boire à toutes les heures.

» Ici je constate que de plus en plus tout renchérit. En général, je n'ai pas beaucoup d'estime pour les Italiens, Espagnols, Grecs, etc. Il faut se méfier lorsqu'on achète de leur marchandise.

» Il y a quelques jours, j'étais en tramway et un malheureux arabe a été écrasé. Presque tous les jours, il y a quelqu'un d'écrasé par les tramways. À Rouen, il n'arrive pas le quart d'accidents d'ici. Et puis ces gros charretiers, comme ils sont sans gêne. Parfois, ils restent dix minutes à se chamailler avec les wattmen. Ils ne sont contents que lorsqu'ils se sont insultés mutuellement. Alors chacun reprend sa route, après avoir donné du retard à tout le monde.»

Ah! braves Frères Meunier et Bleunven, et vous tous, obscurs tâcherons de l'arrière, quand cette terrible guerre aura pris fin, vous pourrez vous rendre le témoignage d'avoir rempli un rôle utile, d'avoir été à votre manière, à votre mesure, les artisans de la victoire.

À peine Fulgence Meunier était-il remis des émotions et des préoccupations de la guerre qu'une cruelle épreuve vint fondre sur sa tranquille installation familiale d'Avignon. En décembre 1920, s'éteignait sa bonne et douce femme, Marie Blanc.

Figure discrète, un peu effacée, comme noyée dans le rayonnement de son grand homme, elle avait été pour lui la compagne idéale, communiant à ses joies de pèlerin, participant aux ferveurs de sa dévotion, l'aidant de tout son pouvoir dans les œuvres auxquelles il s'intéressait. N'ayant pas eu le bonheur d'avoir des enfants, elle reportait son affection sur les enfants des autres, particulièrement les orphelins et les fils de la classe ouvrière, auxquels allaient les préférences de Fulgence Meunier.

Celui-ci trouva des cœurs pour compatir à sa peine et le consoler dans les prêtres qu'il fréquentait, dans les religieux des abbayes de Haute-Combe et de Frigolet, dont il était depuis longtemps le familier, et qui lui offrirent une large hospitalité. Pour se débarrasser de tout souci matériel, il finira par charger l'une de ces abbayes de réaliser son avoir. Elle accepta et lui servit jusqu'à sa mort une rente viagère de onze cents francs.

Fulgence Meunier est de nouveau sans foyer, il n'a plus de parents proches, car sa sœur, la religieuse ursuline est morte. L'âge s'avance, il a soixante-trois ans. Que va-t-il faire? Tout autre songerait au repos. Lui pas. Il se sent encore de la résistance. Il va revêtir, mais cette fois pour ne plus la quitter, la livrée bénédictine et reprendre avec une ardeur nouvelle ses courses de pèlerin obstiné.

X

LE DIRECTOIRE DU PÈLERIN

Dans son livre « À Jérusalem », le Frère Meunier a raillé doucement la manière édulcorée des pèlerinages actuels. « Aujourd'hui, écrit-il, on fait beaucoup de pèlerinages, et cette pieuse coutume est comme passée dans nos mœurs; les plus lointains, sans doute parce qu'ils sont entourés par je ne sais quel poétique imprévu qui attire, sont les plus estimés. Aussi voyez, à peine un pèlerinage est-il annoncé par une affiche ou un journal, que nos pèlerins modernes s'en emparent, les lisent avec une fiévreuse avidité, discutant l'itinéraire, sa durée, son prix, et le plus ou moins de confort qu'il offre, soit par terre, soit par mer.

» Le jour du départ arrivé, un train spécial, plus ou moins capitonné selon les classes, vous transporte avec une vélocité de cinquante à quatre-vingts kilomètres à l'heure, que n'interrompent que de courts arrêts aux sta-

tions-buffets».

De fait, les pèlerinages actuels sont merveilleusement organisés. C'est le triomphe de la rationalisation, pour employer le langage des affaires. Eh, mais! le pèlerinage est une affaire qui a son conseil d'administration, le Comité. Pour attirer la clientèle, on engage des prédicateurs de renom, de grandes vedettes qui le présideront.

Sans doute, la préoccupation pieuse n'est pas exclue. Elle est mise en relief, officiellement et solennellement imposée. N'empêche qu'en réalité, pour le plus grand nombre, le pèlerinage est devenu une partie de plaisir, une excursion, une distraction. Une distraction d'ordre relevé, une distraction religieuse, pieuse, mais une distraction.

Loin de moi, cependant, la pensée de condamner le pèlerinage moderne, de prétendre qu'il soit inutile. Le Frère Meunier n'y boudait pas non plus, quoiqu'il fût loin de répondre à son idéal.

L'idée ne viendra à personne d'établir une comparaison entre le cheminement solitaire du pauvre oblat et les chevauchées romantiques de Chateaubriand et de Lamartine, qui s'entourent de faste et de réclame tapageuse.

Au contraire, il y a de l'analogie, disons plus, il y a de la parenté d'âme entre l'Ermite de Saint-Thibaud et des hommes tels qu'Ernest Psichari et Charles de Foucauld, méditant dans les solitudes de l'Afrique, avec toutefois cette différence que le chant de ces grands lettrés s'accompagne de résonnances poétiques. Non pas que Fulgence Meunier soit un illettré. C'est un primaire, mais un primaire cultivé, car je sais telles de ses études qui resteront inédites, sur le passé romain des cités du midi de la France, que ne désavoueraient pas des savants authentiques. Il n'en est pas moins vrai que, par son origine et par sa formation première, il relève davantage du peuple. Du peuple, du bon peuple, il eut toujours la foi simple et candide. Amené par la circonstance d'une promesse qu'il devait accomplir à envisager cette forme de dévotion qu'est le pèlerinage, il résolut de la pratiquer virilement, austèrement, comme c'était l'usage aux vieux siècles de foi.

Qu'il n'ait jamais varié dans la conception qu'il s'était faite du pèlerinage, nous en avons la preuve dans les récits qu'il nous a laissés de ses pieuses pérégrinations, comme aussi dans ce « Directoire du Pèlerin » rédigé par lui-même à Rome, en 1884.

Ce Directoire est la réédition de celui que lui avait remis en 1883, le R.P. Géry Delalleau, augmenté de quelques considérations empruntées à d'autres sources ou puisées dans son expérience personnelle. Ce fut en quelque sorte le Code spirituel sur lequel il régla toute sa vie de pèlerin.

Le pèlerinage

1. — La vie de pèlerin est un abandon complet et sans retour à tout ce qui s'oppose dans notre pays et au milieu des nôtres aux pieux desseins que nous avons résolu d'exécuter. (S. Jean Climacque, « L'Échelle Sainte »).

2. — C'est un genre de vie employé à visiter les sanctuaires et à adorer Dieu dans les lieux où il se plaît le plus à manifester sa grandeur et sa bonté, à honorer la T.S. Vierge et les saints dans les sanctuaires qui leur sont particulièrement consacrés et où se vénèrent leurs reliques.

3. — Le pèlerinage est une œuvre pieuse que l'Église approuve comme un moyen utile à exciter la foi et à pratiquer la pénitence.

4. — Le pèlerinage ne doit être, ni un simple voyage de touriste, ni une tournée de marchand ou une course vagabonde.

5. — Le pèlerinage doit être inspiré par la foi, guidé par la vigilance et le recueillement, consacré par la prière et la mortification.

6. — Toute chose est contraire au véritable esprit de pèlerinage, dès l'instant qu'elle cesse d'être animée par l'esprit religieux. (T. R.P. Picard, «Lettre aux pèlerins de Saint Jacques-en-Compostelle»).

7. — La prière au cœur, la confiance dans l'âme, la parole de Dieu sur les lèvres et rien dans la poche, telles sont les conditions dans lesquelles il faut entreprendre la vie de pèlerin et avoir le courage de la suivre. (Id.).

8. — Vivre au jour le jour du pain de la charité, ne pas empiéter sur le lendemain, être en effet de vrais pèlerins de J.-C., qui n'ont «neque peram, neque calceamenta, neque duas tunicas», tel doit être le vrai désir des sérieux imitateurs de saint Benoît Labre, qui entreprennent de pratiquer la vie de ce glorieux pèlerin.

9. — Le pèlerin n'a personne à appeler à sa suite. Il doit s'entourer de silence et laisser à N.-S. le soin de faire produire tous ses fruits à l'acte qu'il accomplit.

10. — Silence au dehors, recueillement au dedans, prière partout, voilà ce qui doit caractériser le véritable pèlerin de profession.

11. — Le pèlerin ne doit pas s'écouter dans les fatigues ordinaires du pèlerinage, ni non plus faire des efforts mal réglés, qui trop souvent sont des causes de relâchement funeste.

12. — Si une trop grande préoccupation de la santé est indigne d'un pèlerin de Jésus-Christ, le soin modéré de conserver ses forces pour la gloire de Dieu est digne de louange.

Le sacrifice

1. — Le pèlerinage étant une œuvre d'expiation, le pèlerin devra y vivre d'aumône et de pauvreté et être prêt aux actes d'austérité et d'humilité que ces conditions entraînent.

2. — Le pèlerin fera le sacrifice de sa volonté, en s'appliquant à suivre de point en point le règlement quotidien approuvé par son directeur et, tout en étant soumis aux dispositions de la Providence, il en sera comme l'esclave.

3. — Il faut, pour être parfait, avoir trois cœurs — l'un tout de feu pour Dieu — l'autre tout de chair pour le prochain — et le troisième tout de bronze pour soi-même. (St Benoît Labre).

4. — Le pèlerin de profession doit savoir qu'en entreprenant le genre de vie du Pauvre d'Amettes, il a fait à Dieu le sacrifice de sa vie. Peu lui importe donc qu'elle soit courte ou qu'elle soit longue, pourvu qu'elle soit employée au but voulu de Dieu.

5. — Aux règles habituelles de mortification et de pauvreté, le pèlerin doit ajouter la pratique des points suivants :

I. — Remercier toujours avec humilité et douceur, quelque soit l'exigüité des dons.

II — Ne se plaindre jamais, ni non plus se vanter jamais à personne d'un mauvais accueil reçu.

III. — Ne répliquer jamais à une parole désagréable autrement que par des paroles de patience et de foi.

IV. — S'adonner aux pratiques d'humilité et de pauvreté sans respect humain, comme de laver le linge ou de le raccommoder.

V. — Se donner aux œuvres de charité et de zèle qui suivent : Faire le catéchisme aux enfants, visiter les malades, assister les pauvres et les infirmes, secourir les voyageurs, faire le bien envers tous, produire des actes de bonté, donner son cœur aux autres avec des marques d'amour, son esprit avec des élans de foi et d'espérance, en un mot leur donner Jésus-Christ, les aider et les soutenir comme de vrais frères, partager son pain avec eux, leur faire prier le bon Dieu et la Sainte Vierge.

VI. — Mais en tout ceci, prions, agissons mais ne nous précipitons jamais. (*Extrait du règlement des pèlerins de Saint-Jacques-en-Compostelle, 1883*)

6. — Le pèlerin doit voyager autant que possible à pied, préférant les chemins peu fréquentés aux grandes routes, ne cherchant son gîte que dans les lieux où le surprendra la nuit, sans toutefois perdre de vue les règles de prudence.

7. — Le pèlerin se contentera pour sa nourriture des mets les plus simples. Il acceptera tout ce qu'on lui présentera et observera la plus grande retenue et la plus grande réserve.

8. — Plus on retranche sur la nourriture, en évitant toutefois les privations vraiment nuisibles à la santé, plus on trouve aisément la mesure convenable. Car, d'un côté, l'abstinence, en nous méritant les lumières et les consolations de la grâce, nous donne plus de facilité pour connaître ce que demande l'entretien des forces corporelles, et d'un autre côté, l'affaiblissement du corps, qui se trahit par la difficulté à remplir nos exercices spirituels, nous apprend par expérience ce qui est nécessaire à la nature. (Auteur carme)

9. — Dominer surtout l'appétit dans le boire et le manger, en se privant volontiers d'une chose agrétable, sans attirer l'attention.

10. — Soyez moins satisfait si l'on vous accorde l'hospitalité que résigné si on vous la refuse.

La prière

1. — Il ne suffit pas de demander son pain, il faut encore le gagner par la récitation de l'office quotidien et par de pieux entretiens, ainsi que par des sacrifices dont le pèlerin doit donner l'exemple. (T.R.P. Picard aux pèlerins de Saint-Jacques-en-Compostelle)

2. — La prière doit tenir la principale place dans les exercices d'un pèlerin. Elle se compose de l'office divin qui est la prière de l'Église, des prières que l'Église approuve et de l'oraison mentale.

3. — En quelque lieu que le pèlerin arrive, sa première visite doit toujours être pour N.-S.

4. — Dans les cas d'embarras et d'incertitude, et en dehors même de ces circonstances, le pèlerin doit fré-

quemment faire des actes de foi et d'abandon sincère à la divine Providence.

5. — Le pèlerin priera surtout aux intentions suivantes: le Saint Père, l'Eglise, ses bienfaiteurs et les pécheurs pour lesquels il offrira toutes les tribulations et les épreuves de ses pieuses pérégrinations.

6. — Le pèlerin saluera les églises rencontrées sur son passage ou aperçues de sa route par le «Tantum ergo», les croix par l'«O crux, ave», les statues de la Sainte Vierge par l'«Ave Maria».

7. — En arrivant dans un lieu de pèlerinage, il dira le «Laetatus sum» ou le «Magnificat». En le quittant, il dira le «Miserere» ou le «De Profundis».

3. — Le pèlerin se souviendra qu'avant tout la prière est plus nécessaire pour entreprendre un pèlerinage que tous les itinéraires les mieux combinés. Sans toutefois dédaigner ces moyens, il ne comptera surtout que sur la prière, qui seule peut obtenir le secours et les bénédictions de Dieu.

Pèlerinages en commun

1. — Un pèlerinage n'est réellement bon en commun qu'autant qu'il édifie par la pauvreté, l'austérité, le silence, l'esprit de prière, l'obéissance et l'énergie à conserver partout la vie commune.

2. — Tout en pratiquant les vertus d'obéissance et de pauvreté, les pèlerins ne doivent pas laisser se développer — lorsqu'ils sont accidentellement séparés — l'indépendance qui ne se gêne pas, et une certaine facilité de vivre qui gaspille et même expose au péché.

3. — Dans leurs relations avec le prochain, que les pèlerins se souviennent de l'édification qu'ils peuvent procurer, comme aussi du scandale dont ils peuvent être la cause selon qu'ils se comportent avec plus ou moins de tenue religieuse.

4. — Que les pèlerins aient toujours cette tenue simple et religieuse, qui est toujours aimable, mais qu'il n'accepte pas le laisser-aller.

5. — Ils seront toujours d'un très grand respect pour les prêtres et les religieux qui les reçoivent, ainsi que pour leurs bienfaiteurs, quelque soit du reste la nature de l'hospitalité. En les quittant, ils demanderont aux prêtres leur bénédiction. (*Ces cinq articles sont extraits du Règlement des pèlerins de Saint-Jacques-en-Compostelle, 1883.*)

6. — Lorsqu'ils iront de par le monde, qu'ils évitent de disputer, de discuter, et de juger les autres. Qu'ils soient doux et pacifiques. (St-François d'Assise)

7. — Quand ils entreront dans une maison, ils diront: «Pax vobis», ou «Que la paix soit dans cette maison». Qu'ils y mangent de tout ce qu'on leur présentera. (Saint François d'Assise)

Pauvreté

1. — Le pèlerin s'appliquera à garder la plus grande simplicité dans son extérieur, mais aussi la plus grande propreté.

2. — La sainte pauvreté étant une vertu, on ne doit donner aux autres aucun motif de dépréciation, en ayant une tenue malpropre ou négligée.

3. — Le pèlerin doit agir en tout ce qui le concerne,

avec toute l'économie qui convient à un pauvre.

4. — Lorsqu'il sera malade, il se fera soigner dans le premier hôpital chrétien qui sera à sa portée.

5. — Notre Seigneur, qui naquit dans une pauvre étable, n'eut pas même, à l'heure de la mort, une pierre pour reposer sa tête.

6. — Considérez, dit le Seigneur, les oiseaux du ciel: ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent dans les greniers et cependant mon Père les nourrit. Ne valez-vous pas mieux qu'eux?

7. — Ne vous mettez pas en peine de savoir si vous aurez de quoi nourrir votre corps, ou de quoi le vêtir. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement?

8. — Il ajoute: Ne vous mettez point en peine pour le lendemain, car à chaque jour suffit sa peine, et le lendemain se suffira à lui-même.

9. — Le Seigneur n'a-t-il pas dit: Je suis celui qui aime le pèlerin et qui lui donne de quoi vivre et de quoi se vêtir. «Amat peregrinum et dat ei victum atque vestitum». (Deutéronome, X, 18)

10. — Le pèlerin ne doit jamais demander que le vivre et le couvert. Hors cela, il ne doit rien demander sans un motif surnaturel ou une urgence absolue.

11. — Il ne prendra aucun moyen de transport dans un motif surnaturel, comme, par exemple, s'il était exposé à manquer la Sainte Messe le dimanche. Il devra autant que possible aller à pied, car c'est le vrai mode de pèlerins pénitents. Cependant, lorsqu'on lui offrira un moyen de transport quelconque, il pourra l'accepter, afin de ne pas priver la personne qui l'offre du bénéfice de la charité.

12. — Le pauvre volontaire, dans son dénuement absolu, possède toutes choses et vit heureux. Il ne craint et ne désire rien, il ne peut rien perdre, car son trésor est en sûreté.

13. — «Je remercie la Providence de ce que par sa bonté divine j'ai toujours été fidèle à mon épouse bien-aimée, la Pauvreté. Je n'ai jamais été voleur d'aumône, car je n'ai jamais voulu recevoir tout ce dont j'avais besoin, de peur que les autres pauvres ne fussent privés de leur portion. Agir autrement, c'est une espèce de vol devant Dieu.» (Saint François d'Assise)

14. — N'allez pas plus vite que la Providence. (Cardinal Pitra)

Chasteté

1. — C'est dans la dévotion envers le Dieu eucharistique et dans la tendresse filiale envers la Très Sainte Vierge, que le pèlerin puisera les forces nécessaires pour pratiquer cette belle vertu. (Directoire des Augustins de l'Assomption)

2. — Le pèlerin doit fuir les conversations inutiles et les entretiens dangereux. Sa vie doit être sans cesse occupée, et il doit toujours être prêt à rendre compte de ses actions.

3. — Pour conserver l'angélique vertu, que le pèlerin se souvienne que c'est surtout sous la forme de voyageurs ou de pèlerins que les anges ont été le plus souvent manifestés aux hommes.

4. — Sans un cœur pur et toujours transparent d'inno-

cence, il ne pourra recevoir les douces consolations de celui qui est l'éternelle et très pure splendeur du Père. (Dir.)

5. — Que le pèlerin se souvienne de communier souvent, car si par le baptême nous avons été greffés à l'Église, par la Sainte Communion, reçue fréquemment et avec les dispositions requises, nous faisons jaillir de son sein la sève qui nous nourrit et nous fait produire de dignes fruits de vertus.

Obéissance

1. — Le pèlerin devra s'appliquer à pratiquer la sainte vertu d'obéissance dans les points suivants :

I. — Ne pas entreprendre de pèlerinages lointains sans l'avis de son directeur.

II. — Ne pas admettre d'autres pèlerins avec lui d'une manière définitive sans son consentement.

III. — Il devra écrire à son directeur au moins une fois par mois.

XI

IMPRESSIONS DE PÈLERINAGE

Afin que le lecteur puisse se rendre compte de la manière dont le Frère Meunier accomplissait ses pieux pèlerinages et constater combien il restait fidèle aux prescriptions du Directoire du Pèlerin, auxquelles il s'était astreint dès le début de sa carrière, nous allons reproduire la relation qu'il a faite lui-même d'un de ses pèlerinages d'après-guerre.

Il intitule son récit « *Impressions de Pèlerinage*. D'Avignon à Haute-Combe (Savoie) par le Lautaret, du 1^{er} au 20 septembre 1922. Pèlerinage à N.-D. de la Haute-Combe (Abbaye O.S.B.) ».

La narration s'ouvre par les réflexions suivantes, qui en disent long sur les dispositions pieuses du voyageur.

« *Réflexions*. — Le pèlerin marche à la suite de Jésus et de Jésus crucifié. Contradictions, humiliations, autant de croix à ajouter à celle du Sauveur. Rien de perdu, autant de gagné pour le ciel.

Le pèlerin doit surtout travailler à procurer la gloire de Dieu. Il ne doit pas se vanter de ses pèlerinages, mais il peut en être fier, les exalter, et il doit célébrer la miséricorde de Dieu et la gloire de sa divine Mère, qui se manifestent dans tant de sanctuaires bénis, qu'il a l'honneur et le bonheur de visiter.

1^{er} septembre 1922. — Ce jour, premier vendredi du mois, après m'être confessé, j'ai entendu la Ste-Messe, le St-Sacrement exposé, dans la chapelle du Miracle Eucharistique des Pénitents Gris d'Avignon. J'y ai reçu le Pain des voyageurs. M. l'abbé Couderc me récite les prières de l'Itinéraire, m'offre la collation et me remet sa carte de visite pour M. le chanoine Robert, curé d'Apt. *In viam pacis*... Le soir, arrivée par la route nationale de Montpellier vers l'Italie au sanctuaire de N.-D. de Lumier (39 km). Cette première journée a été un peu dure. Les RR.PP. Oblats de Marie Immaculée y ont remplacé les Assomptionnistes que j'y avais rencontrés en 1919. Accueil bienveillant des religieux et particulièrement d'un frère convers espagnol, qui est heureux de me parler dans sa langue.

Samedi 2 septembre. — Messe servie au maître-autel,

dévotions à la statue miraculeuse, repas au réfectoire avec les religieux, dernière visite à N.-D. et départ pour Apt, à une vingtaine de kilomètres. Cette petite étape me reposera un peu de celle d'hier. Visite à la basilique aux tombeaux des martyrs, qui semblent faire une garde d'honneur aux reliques de la grand-mère du Sauveur, sainte Anne. Muni de la carte de M. l'abbé Couderc d'Avignon, je me présente chez M. le curé-archiprêtre, qui m'envoie chez M. Baudoin.

Dimanche 3 septembre. — Pèlerinage au sanctuaire de N.-D. de la Garde, élevé par la piété reconnaissante des Aptésiens sur une colline voisine (2 km), en souvenir de la délivrance de la peste au XVIII^e siècle. Nombreuse assistance. Grand-messe à la cathédrale. Visite aux cryptes superposées, remontant aux premiers siècles et où les corps des martyrs de la primitive église ont été conservés longtemps à côté de celui de sainte Anne, mère de la Sainte Vierge qui, assure une respectable tradition, aurait été apporté en Provence dès les premiers siècles. Les reliques de l'aïeule du Christ sont dans une châsse à part dans une chapelle monumentale. On y dit à Vêpres une litanie contenant l'invocation : *Sancta Anna, via peregrinorum, ora pro nobis*.

Lundi 4 septembre. — Ascension de la colline sur laquelle s'élève le sanctuaire de N.-D. de la Garde, en compagnie de M. le chanoine Robert, curé d'Apt, auquel je sers la Sainte Messe, déjeuner au presbytère et départ pour N.-D. du Lans (Isère). Le soir, hospitalité près d'une ferme sur Reillanne.

Mardi 5 septembre. — Réveil au gallicante et au son des cloches du monastère de N.-D. des Prés, situé non loin de là (si j'avais su !). J'entre dans la chapelle, les moniales sont au chœur Quelle joie ! Ce sont des Cisterciennes. À 6 h. 30, on donne la Sainte Communion à la communauté. J'en profite. La sœur tourière me prépare un petit déjeuner. Cela me remet l'estomac qui n'avait rien pris depuis un bon moment. L'aumônier, un prêtre du diocèse, me signe mon cahier et je pars dans la direction de Forcalquier. Vers midi, je bifurque à gauche vers Saint-Michel, où je suis charitablement accueilli par le curé, puis départ pour Manne et Forcalquier, et j'arrive en haut de la colline qui domine la ville, à N.-D. de Provence, pour la bénédiction. La marche aujourd'hui a été particulièrement pénible, mais un dîner et un repos réparateur à la maison des Missionnaires de N.-D. de Provence m'ont remis.

Mercredi 6 septembre. — Après avoir servi la Sainte Messe au sanctuaire, je pars avec le R.P. Clerc, qui remplace le supérieur, parti avec ses religieux qui dirigent le pèlerinage de Lourdes et doivent rentrer aujourd'hui. Visite de l'ancienne cathédrale de Forcalquier, à son curé (2 km). Bénédiction sacerdotale du bon missionnaire et séparation émouvante. Midi, arrêt, à la cure de La Brianne. Le soir, visite à la cure de Peyruis. Logis à l'abandon, mais église bien entretenue. Le curé me conduit à l'hôtel, où il me fait donner le vivre et le couvert.

Jeudi 7 septembre. — Réveillé de très grand matin, je remercie la Providence. Ne trouvant personne de levé à cause de l'heure (4 heures) et n'apercevant aucune issue, je lève un vasistas et je pars par une fenêtre, que je referme derrière moi. Je suis sur la route ! Que va-t-on pen-

ser? À 7 h. 30, j'arrive à Château-Arnons. Colonie franco-italo-espagnole d'usines électrochimiques. Pas de messe. Je me dirige vers Valonne (3 km), dont j'entends la cloche tinter. J'arrive juste à temps: le curé allait partir pour N.-D. du Lans, où il doit prêcher demain. Il me fait donner la Sainte Communion par son vicaire, auquel j'offris l'*Iter Burdigalense*. Je déjeunai et partis ensuite pour Sisteron, où j'étais vers 5 heures. Après une visite à la cathédrale, je me rends chez l'archiprêtre, pour lequel j'ai un mot du R.P. Clerc, de Forcalquier. Il me reçoit avec beaucoup de bienveillance et m'offre de partir le lendemain en autocar avec un groupe de pèlerins de N.-D. du Lans. Le soir, heure sainte dans la chapelle de l'hôpital. M. l'archiprêtre y fait une méditation qui se grave dans mon esprit et me fait beaucoup de bien. Nous attendions pour le soir le retour de Lourdes de la sœur de M. l'archiprêtre. En son absence, c'est celui-ci qui prépare le souper et ma chambre. Quel brave et digne homme, et aussi quel saint prêtre! Il m'a fait visiter en détail la cathédrale, monument ancien fort remarquable.

Vendredi 8 septembre. — Dès 4 heures, je suis réveillé. Les autocars sont sur la place et un grand nombre de pèlerins attendent avec impatience le départ. Je reçois l'accolade de l'archiprêtre, et les autos roulent dans la direction du Tallard où nous arrivons avec le soleil levant. À 8 h. 30, nous sommes au pied de la montagne du Lans. Je la gravis par un chemin rustique avec chemin de croix (2 km). À 9 heures, je suis au sommet. Le vicaire de Sisteron, arrivé avant moi grâce à l'auto, commence sa messe, que je sers au maître-autel. Communion. Action de grâces à l'autel où sainte Benoîte, l'héroïne de ce lieu, a eu des apparitions et fait de nombreux prodiges. Une atmosphère particulière embaume ce pieux endroit.

Un autel monumental est élevé en plein air. Tout s'y prépare pour l'office pontifical que doit célébrer M^{gr} l'Évêque de Gap. Déjà la foule des pèlerins a envahi les espaces libres que garnissent également les autos. Les prêtres en surplus sont en grand nombre. L'office commence. Les séminaristes et les prêtres chantent une messe grégorienne que la foule accompagne. L'effet est imposant. À l'Évangile, M. le curé de Valonne célèbre les gloires du Rosaire sur le thème d'une encyclique sociale de Léon XIII. L'office pontifical continue suivi de la bénédiction du Saint Sacrement. Chacun s'écoule ensuite dans les prairies, pour y déjeuner où il peut et comme il peut. Le Supérieur m'admet à l'Hôtellerie. Visite à la maison rustique de sainte Benoîte, au sanctuaire. Mais la cloche sonne les Vêpres. M. le curé de Valonne et le vicaire de Sisteron, qui tous deux m'ont reçu sur la route, sont assistants au trône pontifical, ce qui me rend heureux. La procession déroule ensuite ses gracieux méandres dans un grand champ voisin, récemment fauché. Après le Salut du Saint Sacrement, M^{gr} de Gap avec chape, mitre et crosse, debout, les yeux fermés, comme une statue hiératique de ces saints de nos cathédrales, harangue la foule émue et impressionnée. Les autos dévalent ensuite vers la Durance et vers Gap. Chemins et sentiers retentissent de la gloire de Marie, dont on vient de célébrer si dignement la fête de la Nativité. Monseigneur me bénit et me dit quelques mots aimables. Je prends congé de mes compagnons de Sisteron. Au bas de la montagne, un riche américain m'offre 20 kilomètres dans son auto. Je remercie la

Sainte Vierge et j'accepte. Après quoi, longue marche à pied et la nuit tombant. Ainsi se terminait cette journée si bien remplie et si visiblement bénie.

Le soir, hospitalité dans une écurie de la commune de Prunier. Une tournée si bien remplie ne pouvait se terminer sans épreuve. Pas de rose sans épine. Que la main de Dieu soit bénie dans la joie comme dans l'épreuve!

Samedi 9 septembre. — Le matin, arrivée à 8 heures à Savines. La messe vient d'être dite. M. le curé, qui m'a aperçu hier à N.-D. de Lans, me donne la Sainte Communion, et en sortant m'invite à m'arrêter au presbytère. Quelques kilomètres plus loin, je rencontre M. le curé d'Embrun, chez lequel je pensais m'arrêter. Je lui remets le fascicule de l'*«Iter»* que je lui destinais. Visite à la cathédrale où je salue N.-D. d'Embrun. Visite de l'édifice qui est fort remarquable. Petite offrande du vicaire qui se débarrassa vite de moi. Légère collation et départ immédiat pour Briançon à 6 kilomètres. Colonie scolaire de Pralong où se trouvent les enfants du Patronage de Saint-Mauron de Marseille. L'aumônier, comprenant fort bien que je n'ai pas fait un déjeuner réparateur à Embrun, fait réchauffer les reliefs du repas. Pendant ce temps, visite à la chapelle, puis restauration d'un estomac qui a 20 kilomètres à faire. Le soir, arrivée à Saint-Clément, où je suis charitablement accueilli par un curé, homme simple mais hospitalier. C'est le neveu d'un moine bénédictin de l'abbaye de Ligugé. Il connaissait la réputation de feu Dom Bourigaud, ce qui peut expliquer son bienveillant accueil.

Dimanche 10 septembre. — Messe de communion servie à M. le chanoine Bernard, de Gap, et départ pour Saint-Crépin, où j'arrive à temps pour la grand-messe, suivie des Vêpres et de la bénédiction du Saint Sacrement. Marche forcée jusqu'à L'Argentière, chemins de traverse. Sur le versant opposé de la montagne, une place m'est offerte dans une auto de luxe pour Briançon. Arrêt à Saint-Martin où je fais visiter l'église à mon obligé conducteur, qui est un bon chrétien. 7 heures. Visite à M. le curé de Briançon, qui ne peut m'accueillir. L'église est ouverte, j'y dépose mes contrariétés dans un acte d'adoration, et je pars vers le col du Galibier. Vers 9 heures, je m'arrête à Saint-Chaffrey chez un brave paysan qui me conduit à la cure. Après quelques pourparlers (songez donc: la nuit, l'heure, etc., etc.), je suis accueilli, restauré et gîte. Cette journée a été dure et bonne par son côté méritoire bien accepté.

Lundi 11 septembre. — Messe de communion servie au curé. Départ pour le Monétier. Station à l'église, personne à la cure. 2 heures, arrivée au Casset, repos et déjeuner à la cure où, étant donné mon état de fatigue, je suis admis à me reposer jusqu'au lendemain. Je passe l'après-midi à prier dans une petite chapelle que j'avais remarquée à l'entrée du village. Délicieux moments!

Le jeune curé, blessé, gazé pendant la guerre est placé dans l'un des postes les plus pénibles des Alpes, il dessert deux paroisses éloignées l'une de l'autre, avec des chemins impraticables neuf mois de l'année. Quel mérite pour ces humbles prêtres! Mais aussi quelle rudesse et quelle foi chez ces chrétiens alpins!

Mardi 12 septembre. — Levé de grand matin, je pars par la pluie pour Jauffrey (?), village situé à quelques km dans

la montagne. Le temps est pluvieux et le chemin mauvais. La journée s'annonce pénible. Après une heure de marche incertaine, je suis rejoint par M. le curé, qui me conduit à l'église, où on prépare tout pour la messe, en particulier un bain-marie pour tiédir le vin et l'eau, à cause de la délicatesse de l'estomac de l'abbé, abîmé par les gaz asphyxiants (maudits boches). Messe de communion servie, action de grâces, et déjeuner chez M. Jonnart, pour qui la messe a été dite. Je regagne la grand-route à un kilomètre, la température baisse, pluie, puis neige. Vers midi, arrêt à la maison cantonale de Lamme, d'où partent les cols du Lautaret et du Galibier. Je m'engage dans ce dernier. À cent mètres, le vent souffle en tempête et j'ai bientôt 60 centimètres de neige, j'enfonce jusqu'aux genoux. Impossible d'avancer, et j'ai encore cinq kilomètres à faire pour atteindre le sommet. Je retourne à la maison cantonale et je décide de passer par le Lautaret. Le temps est épouvantable. Je mets ma confiance en Dieu. Aveuglé par le vent et la neige, je suis pris par la tourmente, m'écarte de la route et me serais infailliblement jeté dans un lac, si un coup de vent n'avait balayé la voie et fait voir au loin l'hôtellerie située sur le col. La tête me tourne, je ne vois que des cristaux miroitant de toute part. Plus mort que vif, j'arrive et, abattu, je m'écrase dans un abri. On me conduit en un endroit où, à une certaine distance d'un bon feu, on me donne les soins que réclame mon état. Réchauffé, restauré et recoiffé, car j'ai perdu mon chapeau dans la tourmente, je redescends les Alpes vers Grenoble. Remerciant Dieu, sans la protection de qui j'aurais infailliblement péri, j'arrive par une route de lacet à La Grave. M. le curé me fait donner le vivre et le gîte à l'hôtel.

Mercredi 13 septembre. — Le lendemain, j'assiste à la messe et déjeune au presbytère. J'avais perdu hier, dans le Lautaret, mon chapeau, remplacé à l'hôtellerie par un bonnet de police, et à l'hôtel de La Grave mon manteau passable avait fait place à une loque. C'est bien maintenant celui d'un pauvre pèlerin. De 2.600 mètres, je descends à 600. La température redevient plus clémente, mais la pluie est toujours glaciale. À droite et à gauche, la Meije. Les cîmes disparaissent dans les neiges que percent les torrents, qui vont en cascades tapageuses alimenter les nombreux établissements électrochimiques. Ceux-ci doivent toute leur énergie à cette houille blanche si largement dispensée par le Créateur. L'un de ces établissements a de nombreux ouvriers chinois, dont une trentaine ont été depuis baptisés et ont fait leur première communion. D'autres en grand nombre se font instruire dans le catholicisme. Quelle joie pour le pasteur de cette petite paroisse au milieu de l'indifférence de tant d'autres !

En l'absence de M. le curé, en pèlerinage à Lourdes, sa mère me fait déjeuner avec M. le curé de Sichielle (6 km) en visite. Église très coquette et recueillante.

La pluie continue. 6 heures, arrivée au Bourg-d'Oisans, presque en bas des Alpes et loin des cols du Lautaret et du Galibier. Ce dernier passage était véritablement trop touristique. Dieu ne l'a pas permis, et me voilà rejeté bien loin de l'itinéraire que je m'étais tracé et de mon but : Einsiedeln par la Maurienne, la Tarentaise et la Suisse, Lucerne et Berne. Bourg-d'Oisans, accueil bienveillant et sympathique de M. le curé, qui a connu presque tous les signataires des témoignages dont je suis pourvu, Dom

Gauthey, etc. Il m'offre un chapeau plus convenable que mon bonnet de soldat.

Jeudi 14 septembre. — Environ six kilomètres avant Vizille, la pluie redouble. Une voiture ralentit et m'offre une place que j'accepte avec reconnaissance, et après une visite à l'église, je me présente au presbytère. On était en train de dîner, on me fait une place et le pèlerin paye sa bienvenue par le récit de ses impressions.

Vendredi 15 septembre. — Le lendemain, après la messe, je prends congé de M. le curé. Pluie diluvienne. En arrivant à Uriage, je monte dans le tramway jusqu'à Gière où je prends la route de Grenoble à Chambéry. Domène, le temps se remet au beau, arrêt à la cure, où je fais un repas avec les restes du succulent déjeuner d'un prêtre qui me paraît avoir des prétentions aristocratiques. Quelle différence avec les curés du Casset, de Saint-Chaffrey, etc. À part cela, tous sont bons et hospitaliers. Le soir, arrivée à Lancey, longue ville étalée sur la route comme en Belgique, Villard-Bonnot suit immédiatement. C'est là qu'est la paroisse. Église en rotonde comme les églises de Rome, ce qui me rappelle de beaux souvenirs. Les deux «pays», 5.600 habitants, comme tant d'autres agglomérations du diocèse de Grenoble, ne possèdent qu'un seul pasteur. Plus de 250 paroisses en sont dépourvues. Quelle désolation !

La pluie fait rage depuis une heure, et par un temps pareil, on procède à deux enterrements, et la paroisse a plusieurs kilomètres d'étendue.

Samedi 16 sept. — Départ après la messe pour Goncelin, où je suis hué au passage par les enfants, après avoir été reçu d'une façon équivoque à la porte du curé absent (?) par la servante. Je laisse cette épreuve à l'église aux pieds de Celui qui en a souffert bien d'autres.

Un motif surnaturel : passer le dimanche, jour du Seigneur, avec les religieux à l'abbaye de Haute-Combe me décide à prendre le train jusqu'à Chambéry, où j'arrive à 2 heures. Je m'engage sur la route du Bourget, où je suis vers 5 heures. Visite à l'église, puis au presbytère, où M. le curé me sert une réconfortante collation, suivie d'une bénédiction sacerdotale. La route sera longue, car le sommet du Mont du Chat à atteindre est élevé. À la tombée de la nuit, j'y arrive. C'est ici que l'épreuve commence. Je suis passé par ce col abrupt, mais en sens inverse, il y a environ quarante ans. J'étais jeune alors. C'était l'époque de ma conversion et de ma grande ferveur, mon premier pèlerinage à Rome. Je tenais la promesse faite après ma guérison miraculeuse à Bruxelles. Quels délicieux souvenirs ! Il n'en fallait pas moins pour me soutenir dans l'épreuve de cette nuit. Après plusieurs heures de marche presque à l'aventure, la nuit est complète. Je me trouve dans une forêt, à une grande altitude, vers 10 heures. Passe une charrette, qui ne veut pas s'arrêter. On ne veut pas me renseigner, on se méfie. On finit cependant par avoir pitié de moi, et on me conseille de marcher jusqu'au premier village et de m'y arrêter jusqu'au lendemain. Après une heure de marche, j'y suis. C'est un hameau de quelques misérables cabanes isolées, assez loin de la route. J'appelle où je vois vaciller des lumières, les chiens aboient, mais on les fait taire et les lumières s'éteignent. Il est évident que l'on ne veut pas ouvrir. On me répond toutefois que j'ai encore quelques heures à faire.

Je me remets en route. Après une bonne marche, j'aperçois une grande surface ressortant des cîmes des bois. «C'est sans doute l'abbaye», pensai-je. Ne sachant comment m'y rendre, je prends le parti d'attendre la venue du jour, et je me couche sur le roc voisin. Accablé par la fatigue, je ne tarde pas à m'endormir. Environ une heure après, je suis réveillé par des frissons causés par la fraîcheur de la nuit. La lune pendant ce temps s'était levée et réfléchissait ses pâles clartés dans les eaux d'un grand lac. C'était ce que j'avais pris pour les toitures de l'abbaye.

Au loin et en bas des montagnes, je distinguais le lac du Bourget, et sur la rive opposée les mille clartés d'Aix-les-Bains, cité ruisselante de plaisirs. Autour de moi, le vert sombre des forêts prenait des formes fantastiques, que mon état d'esprit et ma fatigue étaient loin d'atténuer. J'étais anéanti, tout tournait autour de moi. Je me remets en route. Cette fois, plus moyen d'avancer: je suis devant deux chemins, mes jambes se dérobent. Un tronc d'arbre se présente, je m'assieds, j'offre mes peines à Jésus crucifié pour qui j'endure les fatigues de mon pèlerinage, et je succombe au sommeil...

Dimanche 17 septembre. — Vers trois heures du matin retentit le premier chant du coq. Aix est endormie et engourdie dans la pénombre de la nuit. Les incertaines lueurs de l'aube me révèlent quelques misérables maisons. Je me dirige vers elles, me repose sur un fagot, et attends qu'il sorte quelqu'un. Une femme paraît, elle m'indique un sentier perdu dans le bois. Je m'y engage et reviens incertain. Cette fois, la lumière augmente. Je me repose et je dors un moment sur un tas de foin. Vers cinq heures, j'entends un pas qui se rapproche. Un bûcheron passe qui me met sur le bon chemin, un chemin escarpé, en descente rapide; en une petite heure il me conduira à Haute-Combe, que les premières lueurs du jour ne tardent pas à m'indiquer. Bientôt je distingue les toits tout humides de rosée. Je ne marche pas, je saute comme une chèvre de roche en roche, glissant et me rattrapant aux branches. Vers six heures, je suis devant l'abbaye, tout paraît endormi. Je sonne à la première grande porte, un cistercien se montre: une autre grande porte s'ouvre, voici un Bénédictin. Bientôt toute l'abbaye est sur pied pour me recevoir. Quatre moines: deux blancs, deux noirs. Deux cisterciens: ceux qui s'en vont; deux bénédictins: ceux qui arrivent.

Il n'y a plus qu'une messe, à huit heures. On me mène à la chapelle, où je communie, puis au réfectoire, où un repas chaud m'attend. À huit heures, je sers la seule et unique messe de la communauté au maître-autel. J'avais réussi, j'étais arrivé à temps.

Le soleil s'est levé, il éclaire de ses rayons l'abbaye royale de Haute-Combe, où je suis admis à me reposer quelques jours dans la prière. À cause du petit nombre des religieux, pas d'office de chœur. Le soir, prière et bénédiction: un célébrant, qui bénit; un assistant, c'est moi, qui est béni.

Lundi 18 septembre. — Aujourd'hui, l'abbaye est envahie par des ouvriers de tout corps, qui viennent restaurer la maison pour l'arrivée des Bénédictins, expulsés il y a une vingtaine d'années de l'abbaye de Sainte-Marie-Magdeleine de Marseille. Depuis, sous la conduite de Dom Gauthey, ils ont séjourné successivement à Aoste, au

lac de Come, et enfin à Chiarri, province de Brescia, en Italie, où ils sont actuellement. Dom Gauthey, retourné au Seigneur cette année, restera sur la terre de l'exil comme Moïse; son successeur, comme Josué, va revenir dans la mère-patrie avec la communauté attendue et représentée actuellement par Dom Buenner, sacristain, bibliothécaire, etc., et Dom Gastaldi, hôtelier, célerier, etc., etc., qui dirigent les travaux d'aménagement. La communauté des RR.PP. Cisterciens, réduite à trois membres, se compose des RR.PP. Bernard, Berxmans et Winesbald. Les Cisterciens, âgés et ne parvenant plus à se recruter, les Bénédictins de la congrégation de Sainte-Marie sont appelés à les remplacer dans cette royale abbaye, élevée par la munificence de la Maison de Savoie.

Comme il n'y a pas de communauté et que tout est livré aux ouvriers, l'entrée des bâtiments est comme celle d'un moulin et les visiteuses comme les visiteurs circulent dans l'église et les cloîtres. Je profite de mon séjour et de la présence d'un vénérable religieux pour mettre les affaires de ma conscience en ordre. Journée de prières, de repos et d'édification près d'un octogénaire, le révérend Frère François, qui ne compte pas moins de soixante ans de profession dans l'abbaye.

Mardi 19 septembre. Départ pour Aix-les-Bains par les soins de Dom Buenner par le bateau de trois heures. Arrivée sur la route de Chambéry vers quatre heures. Afin d'arriver en temps convenable dans un orphelinat que Dom Buenner m'a indiqué, je prends le train, ce qui ne m'empêche pas d'arriver trop tard et d'être éconduit de l'orphelinat de Beauregard. Néanmoins, je me mets en route et vers huit heures je trouve l'hospitalité dans une grange. Bon foin et couverture...

Mercredi 20 septembre. — Réveil de grand matin par les sonneries du petit séminaire N.-D. de la Villette qui est proche. J'y arrive pour la messe. Communion, déjeuner et départ pour le sanctuaire de N.-D. de Myans, patronne de la Savoie (14 kilomètres de Chambéry). Excellent accueil du R.P. Talon, missionnaire du sanctuaire. Église paroissiale et crypte du sanctuaire où se vénère la statue miraculeuse de N.-D. de Myans. Pèlerinage rustique, mais intéressant. Après le déjeuner, intéressante conversation avec le R.P. Talon, qui a été à Jérusalem et qui a écrit un excellent livre qu'il m'offre, sur l'histoire merveilleuse du vrai portrait traditionnel de Jésus-Christ, donné par Notre-Seigneur lui-même à Abgar, roi d'Edesse. Départ pour la gare de Châteaumélian, où je dois prendre ce soir le train pour Avignon, où il est urgent que je rentre. De même que le jour de mon départ, je suis arrêté par deux gendarmes, qui me demandent mes papiers, puis me laissent. Arrivée tardive à Grenoble, pas de train avant demain matin.

Jeudi 21 septembre. — Quatre heures du matin, départ pour Valence, communion à la cathédrale entre deux trains, déjeuner à la maison des Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Départ à 10 h. 30. Avignon, arrivée à midi.

Mon pèlerinage de vingt jours a été marqué de grâces abondantes, entre autres la guérison d'une affection chronique de très longue date, une grâce exceptionnelle que je désirais depuis longtemps, de grandes consolations et des faveurs spéciales. Dieu soit béni!

XII PÈLERINAGES! PÈLERINAGES!

Nous avons vu le frère Meunier à Hautecombe, en septembre 1922. En mai 1923, il y est à nouveau, ainsi qu'en témoigne le certificat du Père Abbé :

«Frère Fulgence Meunier a passé quelques jours dans l'abbaye de Hautecombe et a été pour nous un sujet d'édification. Nous le recommandons aux personnes pieuses durant son pèlerinage. Que les bons Anges le protègent! Hautecombe, ce 9 mai 1923. — Bernard Laure, Abbé.»

Au mois d'avril, il avait visité Ars et Paray-le-Monial. Le 14 mai, il prie aux tombeaux de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal. Il vénère à Annecy N.-D. de Liesse, dont la statue se trouve là depuis l'an 195 de l'ère chrétienne, écrit l'attestateur. Les 15, 16 et 17 juin, il est à la Salette. le 22, à Chambéry; le 19 juillet, à Einsiedeln. N.-D. des Ermites, c'est son affaire!

«Le cher Frère Fulgence Meunier, qui vient de faire son pèlerinage à Einsiedeln, compte traverser à pied une partie de la Suisse pour rentrer en France. Nous le recommandons au bienveillant accueil de toutes les personnes auxquelles il pourrait s'adresser en cours de route. — F. Sigismond, sous-prieur.»

L'année 1924 paraît avoir été plus calme. Mais il va se rattraper en 1925. Le 5 janvier, l'Abbé de Frigolet lui signe sa feuille de route :

«F. Fulgence Meunier, oblat de St-Benoît et pèlerin depuis de longues années, a passé quelques mois à Frigolet, pour s'y reposer et rendre quelques services à l'Œuvre des Orphelins. Il reprend ses pèlerinages et se rend à Limpas (Espagne). Toutes les attestations antérieures, de 1886 à ce jour, recommandent le pieux pèlerin à la bienveillance du public. Le 5 janvier 1925. — A. Borrelly, Abbas.»

Limpas! Depuis un certain temps, on parlait de manifestations étranges. Un Christ d'Agonie versait de vraies larmes. Le Frère Meunier, dont tout ce qui touchait à la dévotion faisait vibrer l'âme sensible, devait aller voir ce qui se passait là. Il se met donc en route. Le 24 janvier, il est à Nîmes; le 25, à Arles; le 13 février, à Saint-Girons; le 24, à Lourdes; le 21 mars, à Limpas. Et puis il va revoir une fois de plus Notre-Dame del Pilar, à Saragosse. Rentré de Saragosse, il repart immédiatement pour Rome. Pensez : c'est l'année du jubilé!

«Le 8 juin 1925. — Abbaye de Frigolet. Le pieux pèlerin, Fulgence Meunier, à peine revenu de son pèlerinage de Limpas et de N.-D. del Pilar, veut entreprendre celui de Rome, en vue de gagner son jubilé. Nous l'en félicitons et lui souhaitons un heureux voyage. Que Dieu lui accorde toutes les faveurs, qu'il espère trouver dans la ville sainte. — A. Borrelly, Abbé.»

En septembre, retour de Rome, il fait un séjour à Hautecombe.

L'année 1926 va être singulièrement chargée. Le Frère Meunier aura bientôt soixante-dix ans. Il sent qu'il faut se hâter pour prévenir la sinistre Faucheuse. Six fois déjà, il a été à Compostelle. Il veut refaire une septième et dernière fois le pèlerinage qui a enchanté sa jeunesse. Le 6 janvier, il quitte Frigolet, son port d'attache.

«Le Frère Meunier reprend le chemin de l'Espagne

pour y continuer ses pieux pèlerinages. Que Dieu guide ses pas et le fasse ainsi arriver au ciel, dernier terme de sa vie de pèlerin. — A. Borrelly.»

Il est à Saint-Jacques au mois de mai. Le 18 juin, il repasse par Lourdes, puis il séjourne un mois chez les conventuels de Narbonne.

«Le bon Frère Fulgence Meunier, oblat bénédictin, de retour de son pèlerinage de St Jacques de Compostelle, est venu demeurer un mois au milieu de nous. Nous l'avons revu avec bonheur et reçu de grand cœur. Pendant ce mois, il s'est exercé à nous rendre tous les offices de la charité. Que Notre Seigneur et sa Très Sainte Mère récompensent au centuple ce pieux pèlerin, qui nous quitte aujourd'hui pour rejoindre l'abbaye de St-Michel de Frigolet, par Tarascon-sur-Rhône. — Narbonne, le 8 juillet 1926.»

Le 8 septembre, il fait ses dévotions à N.-D. de la Garde, à Marseille.

Le 29 septembre, jour de la fête de saint Michel, patron de l'abbaye qui lui fut si hospitalière, il quitte Frigolet avec la bénédiction et la recommandation de l'Abbé, pour accomplir une randonnée fantastique, qui sera le plus incroyable défi à la thérapeutique humaine. Il va traverser la France de part en part. Plus que cela, car il se dirige en diagonale des Bouches-du-Rhône au Calvados. Et cela, dans des conditions de santé précaires, car il vient de ressentir les premières atteintes d'un mal qui ne pardonne pas. Un jour, en se levant, il a constaté que sa main gauche était comme engourdie, que son admirable mémoire perdait de sa souplesse, que sa langue trébuchait. Vive Dieu! Raison de plus d'aller trouver chez elle la petite Thérèse de Lisieux et de lui demander du bois de rallonge.

Ah! s'il arrivait que le Frère Meunier fût porté au nombre des canonisés, il faudrait sans hésiter faire de lui le patron des Boys-Scouts.

Et c'est la longue, l'interminable litanie des églises visitées, des madones vénérées, des presbytères et des couvents hospitaliers.

Le 11 octobre, il est à N.-D. des Neiges; le 15, il visite l'église Angélique de Notre-Dame du Puy; le 22, il passe à la Basilique de N.-D. de Port à Clermont; le 23, il vénère à St-Bonnet-de-Riom, les restes insignes de St-Bonnet, ancien évêque de Clermont. Le sceau du reliquaïre est vraisemblablement celui de saint Victor de Marseille.

Le 31, il assiste à la fête du Christ-Roi en l'église d'Anzème, diocèse de Limoges. Le 12 novembre, il quitte l'abbaye de Ligugé, où il a célébré la fête de saint Martin. Le 18, il communie, à La Chapelle-St-Laurent, dans la basilique de Notre-Dame de Pitié.

Le 28 décembre, il fait ses dévotions au Calvaire de Pont-Château, près Campbon, diocèse de Nantes. Puis, c'est Sainte-Anne, puis N.-D. du Roncier.

Le 16 décembre, il est au Mont-St-Michel; le 22 décembre, il prie dans la Basilique de N.-D. de Pontmain.

Le 2 janvier 1927, CARMEL DE LISIEUX. Prière ardente, foi à transporter les montagnes. La mémoire est plus lucide, la langue se délie, la main se fait plus légère.

Guéri! Gloire à Dieu et à sainte Thérèse.

Et voici que sous le coup de l'allégresse, de la reconnaissance, une idée lui vient, une idée qu'il n'avait pas en partant pour Lisieux. Au lieu de rebrousser chemin, il poursuivra vers le Nord, vers la Belgique.

Le 8 janvier, il retrouve à Rouen une connaissance du temps de guerre.

«J'ai vu à son passage à Rouen le Frère Meunier, que je connais beaucoup pour avoir bénéficié de ses bons offices à la Permanence des Réfugiés de Belgique et du Nord de la France. Il est digne d'intérêt et de confiance. Lesergeant, archiprêtre de Rouen.»

Le 17 janvier, il prie au Sanctuaire de sainte Colette à Corbie. Le 25 janvier, il est à Amettes, le berceau de saint Benoît Labre, le berceau aussi de sa vocation de pèlerin. Il revoit des lieux qui lui furent chers: Clairmarais, N.-D. de la Treille...

Et la frontière est franchie, le voici à l'Évêché de Tournai:

«Quarante-trois ans après la visite d'adieu à son diocèse d'origine, le Frère Meunier a passé quelques heures en la ville de Tournai. Il s'est présenté à l'Évêché le samedi 5 février 1927. — J. Blampain, v.g.»

Avec quelle émotion il revoit la ferme maternelle de Horrues, sa ville natale, Soignies et Mons, et La Louvière. Il n'a garde d'oublier les maisons de ses chers Pères Assomptionnistes, Roux, Saint-Gérard. Il passe à Maredsous le 26 février, à l'Abbaye de Leffe le 1^{er} mars.

Il est, le 1^{er} mars, à N.-D. de Foy; le 2, à Chevetogne, à Buissonville. Il loge à la Trappe de Saint-Remy, à Rochefort, et le lendemain, 3 mars, date à jamais mémorable pour moi, je le rencontrais chez mon confrère de Wavreille.

Il se rendait au sanctuaire de N.-D. de Haure situé non loin de là. C'était, disait-il, un des rares pèlerinages belges qu'il n'eût pas encore accomplis. Il irait ensuite saluer les Pères Assomptionnistes qui venaient de reconstituer leur Alumnat de Bure. Tout à la joie de la guérison miraculeuse dont il venait d'être l'objet de la part de sainte Thérèse, il se proposait de donner une conférence aux élèves des Pères, et cela «sans aucune déficience», ajoutait-il.

Le 5, il est à Hotton. Si près! Mais oui, c'est cela. Depuis Lisieux, St-Thibaud renouvelait ses appels.

L'homme s'agite et Dieu le mène.

Il gravit la montagne.

Entre deux rafales de neige, le soleil luit. La printemps belge, l'âme belge: l'abord un peu froid, puis un large et chaud sourire.

Le vieillard est repris par tout, le ciel, le vieux saint qui le rappelle, l'ermitage qu'il restaura jadis.

Vite à Hodister. Il y trouve un curé au cœur d'or, qui le comprend et lui dit: «Revenez, revenez vite!».

Le temps d'aller à Namur. L'Évêché ratifie bien volontiers.

«Namur, 26 mars 1927. — Nous avons accueilli avec joie le pieux ermite de St-Thibaud, frère Fulgence Meunier. — J. Cawet, vicaire général.»

Que Dieu est bon!

Le 8 avril, le vieillard, éperdu de joie, est aux pieds du Sacré-Cœur et de N.-D. des Victoires, priant pour la France, sa seconde patrie, qui lui fut douce.

Puis il va prendre à Frigolet, ses quelques hardes, son pauvre bagage, ses cahiers d'attestations, et l'Abbé, trempant la plume dans l'encre bleue, rédige de sa belle écriture ronde la lettre dimissoire:

«Frigolet, le 13 avril 1927. — Le Fr. Fulgence, revenu ici pour quelques jours, retourne en Belgique et va ce fixer au célèbre Ermitage de Saint-Thibaud. Il a parcouru tous les grands sanctuaires, réalisant ainsi la parole de l'Apôtre: «Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus».

Que Dieu lui donne la joie de trouver dans est ermitage les douceurs de la solitude, le repos de ses longues pérégrinations et l'avant-goût de la cité éternelle! — A. Borrelly.»

XIII SPICILÈGE

Je ne sais s'il existe collection d'autographes comparable à celle qu'a réunie le Frère Meunier, au cours de ses multiples voyages.

Jamais il ne manquait, en prenant congé de ses hôtes, — et Dieu seul pourrait dire le nombre de ceux qu'il a connues — de leur présenter un «cahier», sur lequel il les priait d'apposer leur signature, voire leur cachet s'ils en possédaient un.

La plupart du temps, l'hôte ne se contentait pas de signer, il rédigeait par-dessus le marché une sentence, une réflexion, quelque attestation élogieuse.

Voilà comme quoi le Frère Meunier pouvait se flatter de tenir le record au point de vue de la quantité et de la variété des certificats de bonne conduite, comme quoi aussi amateurs de graphologie, de sigillographie, d'épigraphie, de littérature gnomique, trouveraient dans sa collection ample matière à exercer leur sagacité.

Glanons quelques épis dans cette Pentecôte de phrases, limitant notre choix à la langue française, quitte à faire l'une ou l'autre exception qui le vaille pour le latin. Il y en a pour tous les goûts dans ces attestations, des fines, des grosses, des banales, des élégantes, des dévotieuses, des solennelles, comme les personnages qui les inscrivaient. Du reste, vous jugerez vous-mêmes, chers lecteurs, si notre choix fut judicieux.

Voici qui est précieux comme témoignage historique:

«Les professeurs et les élèves du Petit Séminaire d'Embrun avaient gardé bien vivant le souvenir du passage et de la conférence du Frère Fulgence en 1888. Quelques-uns de ceux-là ont eu l'agréable surprise de revoir aujourd'hui le pieux et inlassable pèlerin; il a bien voulu donner à la communauté une conférence du plus grand intérêt, où trouvait facilement place tout ce qui peut captiver les esprits et émouvoir les cœurs, sans exclure, au passage, une note de gaieté qui plaît toujours à la jeunesse.

» Nous remercions le cher Frère Fulgence et espérons qu'il ne fera plus attendre si longtemps sa visite, qu'il veut bien nous promettre.

» Que Notre-Dame et saint Benoît protègent le dévot

et docte pèlerin!

» Le Supérieur du Petit Séminaire de Serres.

» Serres (Hautes-Alpes), 11 juin 1923.»

Très bien, Monsieur le Supérieur, excellente copie, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la justesse absolue des termes ou de l'exquise gentillesse des sentiments.

Un curé qui a la plume déliée et badine avec esprit, c'est le desservant de Mauvezin, village des Hautes-Pyrénées, rendu célèbre par le château qu'y construisit Gaston Phébus.

«Il y a Meunier et Meunier. Le nôtre, fervent pèlerin moyenâgeux sans bourdon et sans coquille, a l'art de picorer de très honnête façon sa clientèle ravie. Le curé de Mauvezin, cerbère un peu ombrageux du Castel de Phébus, lui offrit avec joie, le 19 février 1925, le pain et le sel de la plus cordiale hospitalité. Le lendemain, il l'achemina vers N.-D. de Massabielle, infiniment plus belle que la dame commémorée par l'écusson de son château fort. Il fait des vœux pour que tard, le plus tard possible, plein d'ans et de mérites, il prenne le repos, sans avoir jamais connu, Meunier heureux, la crise du blé, et moins encore la crise du pain.»

Deux témoignages qui corroborent l'autobiographie du Père Meunier:

«Du 26 au 27 février 1925, nous avons donné l'hospitalité au cher Frère Fulgence Meunier, ancien tertiaire de notre Fraternité de Paris, se rendant à Limpas, Espagne, à peu près par la même voie et la même voiture que saint François. Daigne le Séraphique d'Assise lui obtenir du Christ de Limpas quelques-unes des grâces que lui-même reçut aux pieds du crucifix de St-Damien.

» Pau, Couvent du Noviciat des Franciscains.»

«L'Alumnat d'Elorrio (Espagne) a été heureux de donner l'hospitalité au bon pèlerin, Frère Fulgence Meunier, qui n'est pas un inconnu pour notre Congrégation. En 1883, il fit avec les novices, qui étaient alors à Burgo de Osma, le pèlerinage de Saint-Jacques-en-Compostelle. Le Frère Jacinto, qui fit partie de ce pèlerinage, a revu avec plaisir ce vieux compagnon de route. Nous demandons au Frère Meunier de se souvenir de nous dans les différents sanctuaires qu'il visitera et de nous obtenir, par ses prières et ses mortifications, les grâces spirituelles et les ressources matérielles, qui nous sont nécessaires.

» Elorrio, 16 mars 1925.»

Admirable oraison:

«Deus, qui filiis Israël iter ad te, Stellâ duce, pandisti: tribue servo tuo Fulgentio, Oblato Sancti Benedicti, prosperum iter tempusque tranquillum, ut ad aeternae felicitatis portum pervenire feliciter valeat.

» Léon Couderc, Aumônier des Pénitents Gris d'Avignon, le 2 avril 1923.»

Le Prieur des Bénédictins de Cogullada (Espagne) remarque avec raison que le proverbe fameux de l'Imitation, «qui multum peregrinantur raro sanctificantur», ne s'applique pas aux pérégrinations du Frère Meunier.

Le roi des autographes, c'est sans conteste celui de l'Abbé de Frigolet. Quelle ronde! Et quel Sceau!

«Abbaye de Frigolet, 29 septembre 1926.

» Fr. Fulgence Meunier, Oblat bénédictin, revenu de St-Jean de Compostelle (c'est St-Jacques, pourtant!), après un séjour de quelques mois, reprend ses pèlerinages.

» Que l'ange Raphaël guide ses pas et le conduise au terme final de tout pèlerinage: le Ciel! lieu de repos éternel!

» F.A. Borrelly, abbé.»

Sapristi! l'Abbé a bien fait les choses: outre l'empreinte du timbre, qui est déjà très belle, il y a le sceau sur cire rouge. Et, pour que nul n'en ignore, l'Abbé signe à nouveau cette déclaration: Hoc est sigillum meum.

L'ancien évêque de Moulins, pensionnaire de l'abbaye, appuie l'attestation du Père Abbé:

«L'évêque titulaire de Cuses, ancien évêque de Moulins, actuellement retiré à l'Abbaye des Prémontrés de St-Michel de Frigolet, unit volontiers sa recommandation à celle de son vénéré ami, le Révérendissime Père Abbé, Dom Adrien Borrelly, en faveur du pieux et infatigable pèlerin et oblat bénédictin, Fr. Fulgence Meunier, dont les saints exemples édifient en ce monastère les nombreux visiteurs comme les religieux, pendant les cinq ou six mois de temps qu'il y passe, dans les intervalles de ses pèlerinages. Il le recommande à ses anciens diocésains de Moulins.»

Un bon point à M. le Doyen d'Amettes. Sa prose coule de source, abondante, généreuse, bien française:

«Le Frère Fulgence Meunier a refait, en janvier 1927, le pèlerinage d'Amettes, au berceau de saint Benoît Joseph Labre, qu'il avait visité en juillet 1882 lors des fêtes de la canonisation du saint, avant d'entrer lui-même en sa longue et bien édifiante carrière de Pèlerin de profession. Que saint Benoît Joseph Labre, avec tous les saints Pèlerins de tous les siècles et de tous les pays, le gardent, le protègent et le guident en son perpétuel pèlerinage jusqu'à l'éternelle station du Saint Paradis de Dieu!

» Amettes, ce 27 janvier 1927, en la fête de la Conversion de Saint Paul.

» Joseph Raux, chan. curé-doyen d'Amettes.»

Notons l'accent nostalgique du célèbre auteur de «Mes Cloîtres dans la Tempête», le même qui préfaça le livre posthume du Frère Meunier:

«Mon cordial souvenir, à la dernière étape de son pèlerinage, à mon frère l'ermite que j'envie, avec l'espoir que dans la solitude où il rentre, il se souviendra à son tour, dans ses prières, de moi pauvre.

» Liège, le 31 mars 1927. F. Martial Lekeux.»

Épinglons la bienvenue pittoresque d'un vieil ami de l'ermite. Il joue sur les noms des lieux-dits rochois:

«Je suis heureux de revoir le Frère Meunier, une ancienne connaissance, que j'estimais et que j'affectionnais beaucoup.

» Le curé de Vecmont, in vaccarum monte, in vaccarum pratis, necnon olim, — non te pudeat, amice, — in vaccarum cauda, J.R.»

Épinglons encore la notation aussi laconique que strictement liturgique de notre excellent ami, l'abbé Victor Habran, curé d'Erneuville:

« Factus sum sicut nycticorax in domicilio.

» Psalm. CI in Sabbato XII Novembris 1927, ad Tertiam.»

Décernons une mention très honorable à M. l'abbé Debaty, qui est devenu chanoine, à nos confrères du 1^{er} cercle de Rochefort, Georges, Schadeck, Maury et Duhard, qui pourraient le devenir, et terminons par la phrase d'un ancien professeur d'Humanités, à qui la prose de Cicéron est restée familière :

«Pium preregrinum sine fine peregrinantem et nunc in honorem S. Theobaldi mendicantem, Fr. Fulgentium Meunier, hospitio libenter excepi et ego.

» Leo Joie, par.

» In Fronville, die 21a mensis decembris anni 1927.»

XIV L'ÉNIGME

Je vois encore l'étonnement, la stupéfaction du brave curé de Wavreille, ce cher abbé Detourbe, qu'une mort foudroyante devait enlever très peu de temps après à notre affection, en présence du singulier personnage qu'il avait accueilli, croyant avoir affaire avec quelque religieux de passage.

C'est que le Frère Meunier était un type original. Il parlait avec verve, avec chaleur, avec une véhémence qui donnait à sa physionomie un aspect fantastique. Et ce qu'il disait semblait être aussi du domaine de la fantaisie. Tous ces voyages lointains, tous ces pèlerinages à pied, fallait-il y croire, n'était-ce point une mystification ?

Le Frère Meunier déconcertait ses interlocuteurs par la facilité avec laquelle il passait d'un ton à l'autre. Tantôt il était ironique, mordant, caustique ; l'instant d'après, il était ému, attendri, pathétique. Si cet homme-là n'avait pas été sincère, il aurait constitué le plus insigne des comédiens.

Et puis il y avait son rire, ce rictus plutôt, reste de la congestion qui l'avait frappé. Quand il cessait de parler, il vous regardait, en souriant, il vous regardait de ses petits yeux bruns avec une persistance, une fixité étranges. Fermait-il les yeux, l'impression était tout autre. Alors son front large dégarni, ses pommettes roses, sa barbe grise allongeant le bas du visage, lui donnaient la physionomie d'un moine vénérable distingué et très fin.

On conçoit que nous nous soyons tout d'abord tenus sur la réserve. Mais nos préventions ne tardèrent pas à tomber, nos doutes à se dissiper devant les documents que le vieillard mettait sous nos yeux, preuves indiscutables de sa véracité. Tous ces certificats, ces lettres, ces signatures, ces cachets, tout cela ne s'invente pas, ne se contrefait pas.

Et ce qui emporta notre conviction plus encore que cet amoncellement de témoignages, ce fut l'austérité de cet homme. Son hôte généreux l'avait servi copieusement. Il accepta, mais mangea modérément et choisit ce qu'il y avait de plus ordinaire, se refusant à prendre un seul verre de vin. Il faisait, disait-il, son pèlerinage à Notre-Dame de Haure et ne voulait pas accompagner de gourmandise un voyage de pénitence et de piété.

Mais ce qui nous frappa par-dessus tout, ce fut l'accent de sa voix quand il parlait du surnaturel. On sentait qu'il avait la foi profonde à ce qu'il proférait. Ah, oui ! il croyait à Dieu, à l'Eglise, aux saints. Il était convaincu que la sain-

te de Lisieux venait de lui rendre la mémoire et la parole, comme il était convaincu que jadis, quand il agonisait sur un lit d'hôpital à Bruxelles, c'était la Vierge de Lorette qui l'avait arraché à la mort, comme il était convaincu qu'il avait vu, après 36 heures d'adoration ininterrompue, le Christ de Limpas pleurer de vraies larmes.

Au cours de l'été de 1928, les journalistes défilèrent à l'ermitage de Saint-Thibaud.

Ils ne manquèrent pas de rééditer le fameux dicton de la gaieté wallonne sur

Li mâ d'sint Thibâ

Qui beut bin et n'magn' nin mâ.

Mais la plupart d'entre eux ne comprirent rien à l'existence de l'ermite. Pareille existence, en effet, considérée du seul point de vue humain, est une énigme, ne trouvant son explication que dans la sottise ou la ruse. Ce qui les induisit surtout en erreur, ce fut le sourire du Frère Meunier, sourire qu'il interprétèrent comme la marque de la niaiserie, ou comme la révélation d'un scepticisme foncier. Je m'expliquai leur méprise en me rappelant la première impression que j'avais ressentie au presbytère de Wavreille.

XV LE RETOUR

Cloches de Marcour et d'Hodister, sonnez !

Arbres de Montaigu, agitez vos rameaux en signe d'allégresse !

Chapelle de Saint-Thibaud, réjouis-toi ! Voici que te revient celui dont les yeux ont contemplé tant de superbes sanctuaires, merveilleuses œuvres d'art, et qui cependant jamais ne t'oublia. Il revient prier entre tes murs sans gloire, où il pria et médita jadis. Il t'a quittée plein de jeunesse et de force ; il a usé ses forces et sa jeunesse à parcourir les routes du monde. Il veut vivre ses derniers jours à ton ombre, étancher sa soif à la source qui jaillit à tes pieds, manger encore le pain que ne lui refuseront pas les blancs villages d'Ardenne. Sois le havre de paix pour l'éternel errant, pour le chemineau du Christ, l'étape dernière où il se préparera à l'ultime voyage au pèlerinage d'où l'on ne revient pas.

Qui dira les sentiments qu'éprouva le vieillard en gravissant de son pas lassé, la sainte montagne qui l'avait charmé, il y avait de cela des ans, des ans ?

L'abbé Feltesse le reçut avec la charité d'un bon prêtre, ému d'un tel amour, apitoyé devant cette ruine. Car le mal impitoyable, dont le Frère Meunier avait un instant triomphé, répétait ses attaques, le laissant chaque fois plus faible, diminué.

L'ermite a repris ses fonctions comme s'il ne les avait interrompues que d'hier, veillant à tenir en bon ordre sa chapelle, donnant aux visiteurs des explications sortant de la banalité. Ceux-ci étaient étonnés de rencontrer tant de distinction dans un homme qui remplissait un rôle si modeste. Joseph Remisch, le bon folkloriste luxembourgeois, le signale en ces termes dans son guide «La Belgique» : «Le Frère Meunier, oblat bénédictin, a une distinction charmante et une érudition bien à propos. Il est conférencier et auteur de plusieurs plaquettes relatant ses pèlerinages à pied à Jérusalem et ailleurs.»

Il quitte parfois son ermitage pour aller passer quelques jours dans un couvent luxembourgeois, chez les Franciscains de Bastogne, chez ceux de Marche, auprès de ses chers Assomptionnistes de Bure. Il a toujours aimé de suivre pieusement les exercices d'une communauté religieuse. Lui demande-t-on de prendre la parole, il ne se fait pas prier. Il parle d'abondance, et les anecdotes de sa vie de pèlerin jaillissent de source.

D'autres fois, il va quêter dans un village et le soir tombant il se présente au presbytère, payant par ses saillies spirituelles le repas frugal dont il se contente.

Plusieurs confrères m'ont fait cette observation que l'ermite était fort empressé à compter la menue monnaie recueillie. Cet amour apparent de l'argent les frappait chez un homme d'ailleurs si mortifié.

Cependant l'état de sa santé devenait de jour en jour plus précaire. Que de fois les braves gens de l'auberge qui se trouve au bas de la montagne, ne voyant pas descendre l'ermite, se rendirent auprès de lui, lui apportant à manger, réparant le désordre de son home ! Il faut dire que les populations des environs professaient la vénération la plus profonde pour ce reclus qui donnait l'exemple d'une vie austère et sanctifiée. Elles admiraient ce descendant de bonne famille, qui avait tout quitté pour mener une existence pauvre et humiliée.

De fait, par son ascendance maternelle, Fulgence Meunier était de souche bourgeoise, et, comme il parlait souvent des hauts personnages avec qui il avait été en relations, le peuple n'hésitait pas à lui attribuer des quartiers de noblesse.

Pendant l'hiver de 1928, il dut faire un séjour de quelques semaines à l'hospice de La Roche. Mais à peine s'était-il senti mieux qu'il avait regagné à son ermitage.

L'église de Marcour étant la plus proche de Saint-Thibaud, c'était là que se rendait de préférence le Fr. Meunier pour assister à la messe et communier chaque dimanche et deux ou trois fois la semaine. Il s'était vite lié d'amitié avec le curé, l'abbé Culot, qui l'accueillait avec cordialité dans son presbytère, l'y retenait souvent, afin de lui donner une nourriture réconfortante, de renouveler son linge. Mais le vieillard avait hâte de regagner son haut lieu. Il vivait plus que jamais de Saint-Thibaud. Il ne pensait qu'à St-Thibaud, à sa chapelle, qu'il aurait voulu toujours plus belle, à son histoire à laquelle il intéressait tous ceux qu'il savait s'adonner à la recherche du passé. Il avait organisé des fouilles, pour lesquelles il avait sollicité et obtenu un subside de l'Institut Archéologique du Luxembourg.

Et puis il préparait le récit de ses voyages épiques en Terre Sainte. Il voulait réunir en un seul volume les brochures fragmentaires qu'il avait fait paraître jadis sur ce sujet. Cependant le travail pesait au vieillard. Il souffrait de maux de tête intenses, la paralysie qui immobilisait son bras gauche semblait vouloir gagner l'autre bras. J'ai sous les yeux les pages qu'il écrivait dans les derniers mois de son existence. On ne peut se défendre d'une émotion profonde en se représentant le vieillard forçant sa main rebelle à tracer ces jambages, informes, sa mémoire défaillante à se souvenir des dates exactes, de l'orthographe des noms propres.

« Non omnis moriar. »

Que de jours, que de veilles il a dû consacrer à ce travail de composition, dans son réduit en désordre, à la lumière rougeâtre d'une lampe à pétrole !

Enfin l'œuvre est terminée, il porte son manuscrit à l'imprimerie des Salésiens de Liège et donne un acompte de quatre mille francs sur la note qui s'annonce élevée. Quatre mille francs ! Ce détail suffit à faire comprendre le soin qu'il apportait à compter ses sous, au soir d'une journée de collecte.

Ô joie ! Voici les premières épreuves ! Hélas ! ses forces le trahissent, il doit recourir à des aides charitables pour le travail des corrections, qui fut assumé en grande partie par l'instituteur de Marcour, M. Gustave Roquet.

L'ermite n'eut pas le bonheur de voir paraître le volume auquel il avait usé ses dernières forces. Après sa mort, les Pères de Bure n'hésitèrent pas à faire poursuivre l'impression, persuadés qu'ils rendraient ainsi service à la religion et à la science, en même temps qu'ils honoraient la mémoire de leur vénérable ami.

XVI LA DÉCRÉPITUDE

M. l'abbé Victor Habran, curé d'Erneville, que j'ai déjà mis à contribution au cours de cette étude, a bien voulu m'envoyer le compte rendu d'une visite que lui fit l'ermite de Saint-Thibaud. Il serait difficile de décrire d'une touche plus pittoresque et plus précise la physionomie du vieillard, que la maladie avait rendu comme hébété.

Le lecteur averti redressera de lui-même l'une ou l'autre interprétation provenant de ce que l'abbé Habran ne connut l'ermite que dans le temps de sa décrépitude.

« De son premier séjour à Saint-Thibaud, je n'ai retenu du Frère Meunier que sa qualité de conférencier. L'ai-je aperçu alors quelque part ? Je ne pense pas.

» C'est chez moi que j'ai fait sa connaissance en novembre 1927. Il m'arrivait vers le soir par un temps de giboulée, les chemins étant bien difficiles. Je l'ai installé près de mon feu, lui disant de se reposer et de se réchauffer tranquillement, que j'allais au rosaire, pour revenir tout de suite après souper ensemble. À la sortie de l'office, je ne fus pas peu étonné de voir mon pèlerin dans les chaises avec le peuple. Rentré à la maison, à ma demande de me dire quel plat il préférerait, il me répondit qu'une croûte de pain sec pourrait bien le contenter. Le Fr. Meunier m'a donc fait l'effet d'un homme mortifié et se traitant durement. Il venait surtout pour connaître quelque chose de l'histoire de Saint-Thibaud. Je lui raconte quelques petites choses, et il me répond par quelque vague objection.

» Cet homme était paralysé du côté gauche, souffrait de la tête et n'avait aucune conversation, affirmant cependant qu'il avait donné une conférence chez les Pères Franciscains à Marche, et qu'il devait achever la série. Physiquement, il en était absolument incapable. Je n'ai pas cru qu'il mentait ; c'était son état morbide qui lui donnait de ces illusions qu'il prenait pour des réalités.

» — Pensez-vous à la mort ?

» — Toujours.

» — Que faisiez-vous à Paris ?

» — J'étais professeur de diction et d'éloquence.

Le lendemain matin :

» — Est-ce que Racine a fait quelque chose de bien ?

» — J'ignore cet auteur.

» — Mais vous avez été professeur ?

» — J'ai oublié.

» Voilà un échantillon de cette mentalité. Sous ses haillons, il rêvait un peu grandeur. Il était allié à de grandes familles, tels nobles et même des gens de la Cour visiteraient Saint-Thibaud.

» Les journalistes ont passé à St-Thibaud en 1928 : ils n'ont rien su tirer du Frère Meunier. Pour son histoire de Saint-Thibaud, je lui dis que je la publierais dans les journaux rochois. Ce que j'ai fait pendant plusieurs mois sous le titre : « Lettre ouverte au cher Frère Meunier, Oblat de saint Benoît, Ermite de Saint-Thibaud, membre de plusieurs sociétés savantes ». Je lui envoyais régulièrement le journal rochois pendant mes insertions. Il ne me donnait pas signe de vie. Un pèlerin lui demanda un jour comment il jugeait ces articles :

» — Je suis encore plus bête qu'avant.

» Cela me l'a coupé ! J'ai continué d'écrire, mais de moi il n'a plus rien reçu. Je ne lui en ai pas voulu, évidemment, mais je me suis dit qu'il ne lisait plus. Est-ce que je me trompais ?

» Lors d'une seconde visite, il m'a affirmé qu'il avait tout collectionné, qu'il recevait le journal de son ami Bellot, éditeur à La Roche en Ardenne, et qu'il avait grand soin de ces notes.

» Une fois, il m'envoie quelques mots presque indéchiffrables, ayant l'air de m'opposer Hocsem, chroniqueur liégeois du XIV^e siècle. Voilà, il vous lançait parfois un mot ainsi, mais c'était tout ce qu'il faisait. Aucune rectification, aucun raisonnement. Je lui ai répondu ce que je savais à ce sujet : aucune réplique ne m'a été donnée, et quand je l'ai revu, il ne savait plus rien.

» D'ici il allait à Bastogne pour collecter. Il était reçu habituellement chez les Pères Franciscains.

» — Trouverez-vous beaucoup à Bastogne ?

» — Mille francs environ.

» J'en doutais grandement.

» Il m'a paru féroce attaché à l'argent. Était-ce pour lui ? Pour un autre ?

» Certaines demi-phrases, certaines réparties donnaient à penser qu'il avait pu être autrefois fringant dans ses allures, dans ses relations. Il m'a montré sur des feuilles détachées des titres de brochures, de conférences, etc. « par le Frère Meunier », mais je me suis permis de douter en moi-même si ces ouvrages avaient jamais été composés, avaient jamais paru. Il m'a donné une brochure relatant son voyage en Palestine : mais elle était copiée sur un itinéraire fait, si j'ai bon souvenir, au quatrième siècle, itinéraire que, disait-il, il avait refait pas à pas.

» Il n'avait plus la parole libre, la mémoire lui faisait défaut, il se contredisait et c'est dommage : s'il avait tant voyagé, sa conversation eût été fort intéressante et ses visites auraient laissé des souvenirs dignes d'être relatés. Mais je n'ai rien pu en arracher.

» Il excitait plutôt la pitié, mais aussi l'estime, parce qu'il était édifiant et extrêmement courageux. Avec tous ses sacs au dos, je l'ai vu culbuter dans la neige ; mais il se ramassait en souriant, car il souriait continuellement, et reprenait sa route comme si de rien n'était.

» Ce qui m'avait déplu en lui lors de sa dernière visite, je l'ai mentionné déjà, c'était la recherche de l'argent. C'était, je crois, l'unique motif de sa présence chez moi. Je lui avais écrit un jour que l'Institut Archéologique lui octroyait cent francs de subside pour les fouilles faites par lui à Saint-Thibaud, mais qu'il fallait produire un devis des travaux et les quittances des paiements. Il croyait trouver le subside chez moi, mais sans aucune pièce nécessaire. Il me disait qu'il avait employé un ouvrier.

» — Alors, dis-je, c'est facile, faites-le signer et envoyez-moi ces quittances. Je m'entendrai alors avec Arlon, et vous aurez le subside.

» Aucune nouvelle ne m'est arrivée de sa part.

Plus tard je visitai Saint-Thibaud, bien difficile à aborder à cette saison d'hiver. Lui ne s'en approchait plus et logeait chez M. le curé de Marcour. Lorsqu'il eut appris que j'avais visité l'ermitage, il voulut y grimper malgré tout. À une place, il fallait se traîner sur son ventre par le chemin couvert de glace sur une longueur d'au moins vingt mètres et cela sous peine de glisser dans le ravin. Mon homme, avec son côté tout paralysé, y est arrivé. Pourquoi ? J'ai toujours cru qu'il avait supposé que j'avais mis une offrande dans un tronc, qu'il avait voulu aller visiter les lieux et lever une offrande... que je n'avais pas faite ! C'est surtout ce trait qui l'avait diminué dans mon estime. J'avais peut-être tort : je ne pouvais connaître tous ses mobiles, peut-être très nobles.

» Il était plein de bonne volonté. Je sais qu'il est allé à Arlon intéresser des gens de l'Institut Archéologique à ses fouilles de Saint-Thibaud. D'après ce qu'il m'a raconté, il aurait rendu visite au recteur de l'Université de Liège, qui aurait mis la bibliothèque à sa disposition. Fallait-il le croire ? Il ne révélait rien de ses trouvailles en tout cas au sujet de Saint-Thibaud car c'est toujours Saint-Thibaud qu'il avait en vue dans ses courses : l'histoire, l'archéologie.

» Bref, cet homme était une énigme. Il parlait. Il pouvait parler si peu, et le peu qu'il disait pouvait le faire prendre pour quelqu'un qui avait beaucoup appris ou beaucoup entendu, ou pour un imbécile qui avait l'art d'intriguer son interlocuteur. Ruine physique sûrement. Ruine intellectuelle ? »

XVII LA FIN

Quand, au soir du 8 octobre 1929, amené de Tellin, le Frère Meunier arriva chez les Pères de Bure, ceux-ci furent frappés de l'affaiblissement extrême de leur vieil ami. Ils s'empressèrent de lui prodiguer tous les soins que son état réclamait, mais ils se rendaient compte que le dénouement viendrait bientôt. Ce n'était peut-être qu'une question de jours.

Le vieillard, lui, espérait encore. Alors qu'il ne parvenait plus que difficilement à articuler quelques mots, il prétendait adresser la parole aux élèves de l'Alumnat, ainsi qu'il avait accoutumé de le faire à chacune de ses visites.

Au bout d'une semaine, comme il demandait à se rapprocher de St-Thibaud, le R.P. Adam, le plus serviable et le plus avisé des économes, l'accompagna en auto jusqu'à Hodister. Là, l'abbé Feltesse, voyant où en était l'ermite, leur conseilla d'aller d'un coup jusqu'à La Roche, où le malade fut admis à l'hospice de la ville.

Comme la supérieure faisait remarquer que, l'année précédente, l'ermite n'avait pas voulu prolonger son séjour dans l'établissement, le Père Adam la rassura :

— Soyez tranquille, ma Sœur, cette fois, il ne se sauvera plus.

De fait, l'état du malade empira rapidement. Celui-ci se prépara dès lors à mourir. Il reçut les Sacrements avec les marques extérieures d'une piété si fervente, que les témoins de ses derniers moments déclarèrent unanimement qu'ils avaient assisté à la mort d'un saint.

Il s'éteignit en Dieu le 20 octobre 1929, cinq jours après son arrivée à l'hospice. Le 23, ses funérailles furent célébrées à Marcour, au milieu d'un grand concours de peuple. C'est là, dans le cimetière de ce modeste village, en face de la montagne de Saint-Thibaut ! qu'il a tant aimée, qu'il repose, suivant ses volontés en attendant la résurrection glorieuse.

N'avais-je pas raison, au seuil de cette étude, de qualifier de prodigieuse la vie du Frère Meunier ? Prodigieuse et édifiante, soulevée par le souffle épique des âges de foi, embaumée de la dévotion naïve et candide des chrétiens d'autrefois, car l'âme de cet humble pèlerin a vibré de l'enthousiasme des Pierre l'Ermite et des Godefroid de Bouillon, a goûté l'ivresse mystique des sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix. Il a aimé la pauvreté comme Benoît Labre et François d'Assise, il a même voulu expérimenter l'austérité farouche des Antoine et des Pacôme.

Peut-être — Dieu seul le sait — n'est-il pas parvenu à égaler ces géants de l'Histoire religieuse vers lesquels il se haussait mais l'imitation même lointaine, l'esquisse imparfaite d'un geste sublime revêt encore un caractère d'émouvante grandeur.

L'abbé Feltesse, bien placé pour apprécier l'ermite puisqu'il fut son curé, formulait ainsi son jugement sur le Frère Meunier : « C'était un type tout à fait original, mais intéressant, et une très belle âme. ».

Il ajoutait : « C'est le seul homme en qui j'ai constaté une faim SENSIBLE de l'Eucharistie : sa belle tête de moine s'irradiait au contact de la Sainte Hostie ».

Tellin, 14 mars 1932.

FIN

Epilogue

L'aimable curé d'Hodister m'avait invité à aller revoir Saint-Thibaud et à faire la connaissance de l'ermite actuel, celui qui succéda au frère Meunier. Car telle est la destinée. Qu'on soit pape, évêque ou simple ermite, dès que nous avons quitté la scène, un autre personnage sort des coulisses pour nous y remplacer.

Je comptais monter au sanctuaire par le chemin de Marcour, mais l'abbé Feltesse m'en dissuada. « Tu es trop volumineux, m'écrivait-il, pour gravir impunément la montagne. » Il avait raison. Donc le mercredi 5 octobre 1932, Je débarquais à Melreux par un train du matin.

L'abbé Feltesse m'y attendait, et en route par auto à travers ces riants villages, fréquentés des touristes : Hotton, Hampteau, les Rendeux. Puis nous laissons la grand-route, large au magnifique macadam, pour nous engager dans un chemin communal étroit, hérissé, et qui monte, qui monte, et tout de suite on est saisi par l'impression de calme et d'austérité qui émane d'un paysage d'Ardenne.

Hodister. Après un arrêt à la cure, mon hôte décide : « Je vais te déposer à deux kilomètres de l'ermitage. Il convient d'aborder Saint-Thibaud pédestrement ». Je m'en allai donc seul par un chemin de terre, qui serpente au milieu des champs, puis s'enfonce dans les taillis de chêneaux, des plantis de sapins, des hêtraies solennelles. Je m'attends à voir paraître à un détour le froc du Frère Meunier. Illusion. Lorsqu'on est parti pour les rives éternelles, c'est sans esprit de retour.

L'heure est délicieuse. Un soleil d'été chauffe là-haut, au-dessus des cîmes ; le feuillage des arbres est resté vert. Ce qui manque, c'est la rumeur joyeuse des journées de juillet, la chanson des oiseaux. De-ci de-là, un vol furtif, quelque rouge-gorge qui traverse un sentier, un geai qui jette son cri.

Courte descente, car la chapelle n'est pas tout à fait au sommet de la montagne. Une éclaircie dans la futaie, et voici les installations de Saint-Thibaud. Voici le Monument, édicule trapu, qui renferme un Christ étendu sous une couverture de lit au crochet. Sur celle-ci quelques petites croix faites de brindilles, abandonnées par les pèlerins. Aux pieds deux saintes femmes, au chevet Joseph d'Arimathie et Nicodème, quatre hauts personnages debout. Plus loin, sur un monticule, le Calvaire, auquel on parvient par un escalier aux marches de granit, belvédère où se dresse une grande croix. Voici enfin le sanctuaire, avec son porche à colonnes en bois, son clocheton ardoisé, ses murs aux moellons noircis par le temps. Le millésime : 1639. Si le curé Jamotte, qui les a bâtis, m'accompagnait, il ne trouverait rien de changé dans l'aspect de la chapelle ni dans celui de l'ermitage. Je frappe, et comme l'abbé Feltesse m'a dit que l'ermite a l'oreille un peu dure, je pousse la porte, et je me trouve dans la pièce aux objets de piété. Un beau portrait du Frère Meunier accueille les visiteurs. J'ouvre la porte donnant sur la seconde pièce et j'aperçois de profil un vieil homme qui fume sa pipe, assis dans un fauteuil garni de coussins, les pieds à la cuisinière, sur laquelle chantonnent un coquemar et une marmite.

Il se lève d'un mouvement lent.

— Bonjour, M. le curé.

Il est bien tel que son curé me l'a dépeint, un petit vieillard souriant, aux yeux bleu pâle, dont l'un est perdu, mais on ne s'en aperçoit pas dès l'abord. Il porte un veston usagé, comme les campagnards au repos. En fait d'uniforme, il n'a qu'une médaille fixée à la casquette.

Il m'offre son fauteuil, Je le fais rasseoir et avise la seule chaise qui soit libre, car la place est encombrée : un grand lit ouvert, la cuisinière, une armoire, des malles. Près du foyer deux chats s'étirent. L'air qu'on respire est tiède et fade. Un jour verdâtre de sous-bois pénètre par d'étroites ouvertures oblongues qui servent de fenêtres et sont garnies de solides barreaux de fer.

— Vous prendrez bien une tasse de café ?

Je remercie. Le brave homme insiste.

— J'en ai toujours sur la cuisinière.

— Merci, j'ai accepté un rafraîchissement chez M. le curé.

— Vous venez d'Hodister?

— Mais oui.

Soudain son front s'éclaire, ses yeux se font plus rieurs.

— Alors, c'est vous qui écrivez sur Saint-Thibaud?

— Tout juste.

— Monsieur le curé m'a parlé de vous tantôt, après la messe, mais j'avais compris que c'était demain que vous viendriez.

Cette fois, ça y est, j'ai l'impression que je l'intéresse, que je lui deviens sympathique. Il met un temps à bien me regarder, puis reprend :

— Ah! c'est vous qui écrivez sur le Frère Meunier! Il y a déjà longtemps qu'on en parle. Ça traîne. C'est vous qui imprimez?

— Non, j'écris. C'est des autres qui impriment.

— Je comprends, vous avez des ouvriers. Avec les ouvriers ça traîne toujours.

Il se recueille.

— Le Frère Meunier était un savant, lui. Toute cette pièce était tapissée de livres. Ce sont les Pères de Bure qui sont venus les chercher. Vous connaissez les Pères de Bure?

— Très bien. Ce sont eux qui m'ont donné les papiers du Frère Meunier.

— Moi, je suis un simple paysan.

— Vous êtes un brave homme, cela aussi est intéressant. Mais je ne sais pas encore comment on vous appelle.

— Il y a des étrangers qui m'appellent Monsieur l'Ermite, mais les gens qui me connaissent m'appellent Antoine.

— Un beau nom pour un ermite. Antoine qui?

— Antoine Nivarlet.

— Vous êtes originaire de ce pays-ci?

— Je suis né à Heyd, le 7 octobre 1849. Cela fait que j'aurai bientôt quatre-vingt trois ans. C'est de l'âge, n'est-ce pas?

— Vous vous portez encore bien.

— Grâce à Dieu, je m'en tire encore, mais je ne peux plus guère m'éloigner de l'ermitage.

— Vous avez été marié?

— Oui. Vous savez déjà cela?

Il sourit.

— J'ai même été marié deux fois.

— Votre première femme?

— Emélie Gomral. Elle était de Heyd aussi.

Antoine parle d'une voix fluette, égale, mais la prononciation laisse à désirer, car il n'a plus de dents.

— Quand je me suis marié, je n'étais plus jeune, j'avais quarante-six ans. Je ne suis guère resté avec Emélie, deux ans, deux ans et demi, je ne sais quasi plus. Ma seconde femme s'appelait Léonie, Léonie Lebière (ou Debière), de

Ronzon. J'avais soixante ans quand je me suis remarié. Nous avons eu quinze ans de mariage. Quand Léonie est morte, j'ai été comme tout perdu.

— Et que faisiez-vous pour vivre?

— Je travaillais, je tenais des bêtes, j'ai même fait un peu de commerce. On s'en tirait. Je suis allé rester chez des parents, puis quand le Frère Meunier est mort, M. le curé de Rendeux-Bas et M. le curé d'Hodister ont arrangé l'affaire.

— Et vous avez recueilli sa succession?

— Oui, c'est-à-dire que j'ai pris sa place ici, mais je n'ai pas eu ses sous.

— Bah! Il ne devait pas être riche?

— Il avait tout de même quelques milliers de francs chez M. le notaire Martin à Laroche.

— Ah, ah?

— Oui, oui. Ce sont les Pères de Bure qui les ont eus. Et ne vous l'ont pas dit?

— Mai foi, non.

— Il n'y a pas de mal à cela. C'était toujours une bonne œuvre.

— Evidemment.

Je me lève.

— Mon cher Antoine, il me reste à voir la chapelle.

— Vous avez encore bien le temps

— Je dois être à midi chez M. le curé.

— Je vous aurais donné bien volontiers une assiette de soupe.

— Merci ce sera pour une autre fois. M. le curé m'attend.

Nous pénétrons dans la chapelle. Une modeste peinture décore les murs. Les fenêtres en plein cintre sont garnies de petits carreaux sertis dans le plomb; au centre, de minuscules médaillons en couleur, reproduisant un blason inconnu. Autel renaissance avec un chronogramme tout en haut: Jean Ernest, par Un soIn JUste aUgMente Le CULte De saInt ThIbaU. On a laissé Thibaud sans D parce qu'on n'avait que faire de cinq siècles supplémentaires. Un harmonium, s'il vous plaît, une chaire mobile, qu'on pousse dehors aux jours de grands pèlerinages, un chemin de croix, l'antique effigie du patron, de petits vieux saints anciens, trois saints tout neufs, ste Thérèse de l'Enfant Jésus, st Donat, st Antoine.

L'ermitage me confie: «Ils ont coûté onze cents francs à M. le curé, mais j'y tenais.»

En guise de lambris, sur tout le pourtour des parois, des ex-votos innombrables, des bras, des jambes, en cire, des poupons de plâtre, des drapelets, des souliers, des bâtons, des béquilles, toute la défroque des infirmités humaines, laissées là en témoignage des guérisons obtenues.

Nos dévotions terminées, nous sortons. Antoine m'explique:

— Il y a beaucoup de guérisons qui se font ici, plus qu'on ne croit. Je sais bien des choses. Tant de gens viennent prier saint Thibaud.

— Tant que cela?

— Des milliers et des milliers. Il faudrait voir le monde

qui vient les jours de fête, le 3 mai et le 1^{er} juillet. Il vient des gens de loin, de France, de Paris, oui de Paris. Ce qui manque, ajouta-t-il — et le mot sonnait étrangement dans la bouche de ce vieillard retranché du siècle —, c'est de la publicité, beaucoup de publicité.

Antoine m'invite à aller voir la source, qui coule un peu plus bas que la chapelle. Puis nous faisons le tour de l'églisette. J'admire la solidité des murs, élevés il y a presque trois siècles.

«Les maisons vivent plus longtemps que les hommes», remarque le viel ermite.

Il me montre son jardin, entouré d'une haie de charmes coupés très bas. Il a fini sa récolte de pommes de terre. En les arrachant, il a mis au jour quelques pierres, appartenant sans doute à un mur de soutènement. Aurait-il la hantise des fouilles, à l'instar de son prédécesseur?

— J'étais trop fatigué, fait-il, car j'aurais continué à creuser. Regardez mes choux, mes haricots. C'est le fumier qui manque, mais je brûle des feuilles sèches.

Quand les arbres sont dépouillés, la vue s'étend très loin. À travers le feuillage, j'aperçois Marcour, Marcouray, à droite Cielle. Plus loin, l'horizon est noyé dans la gaze bleue d'un léger brouillard.

Je prends congé.

— Vous reviendrez, n'est-ce pas?

— Oui, l'an prochain.

— N'oubliez pas d'envoyer vos livres, j'en vendrai.

— Merci d'avance.

Je sers la main au bon vieillard, qui me recommande:

— Tâchez que ce ne soit pas trop cher!

Et tandis qu'Antoine, sur le seuil de son ermitage, multiplie avec sa casquette les gestes d'adieu, je me hâte vers Hodister...

Mon hôte a invité en mon honneur un ami commun, et pendant que nous savourons les premières grives de la saison, la conversation papillonne sur les sujets les plus divers.

L'abbé Feltess nous raconte les rites pittoresques qu'Antoine observe en lui servant la messe, sa façon de réciter le Confiteor: quia peccavi nimi habitatione, comment il prolonge le temps pascal pendant l'année entière en ajoutant trois alléluias au Deo gratias.

Je me récrie cependant quand il lance à l'adresse du vieil ermite la boutade suivante: «Pour Antoine, la mort sera douce et facile. Il ne l'entendra pas venir, il n'aura qu'un œil à fermer et n'aura pas d'esprit à rendre!». Car le vieil anachorète possède la finesse matoise du paysan et cette forme supérieure de l'esprit, le bon sens de l'homme du peuple qui a longtemps vécu.

Journée lumineuse, visions de paix, heures charmantes passées, dans la douceur et l'intimité de la plus franche amitié, je ne vous oublierai pas de sitôt.

Dans l'automotrice qui me ramenait à Melreux, je songeais à certaines pages baignées de sérénité, des pages du De Senectute, que j'enseignais — nous étions jeunes, alors, cher Adolphe —, il y a de cela des ans, des ans...

17 octobre 1932.

Table des matières

I.	Présentation	03
II.	L'enfance et l'adolescence	03
III.	La vocation	06
IV.	En Belgique	07
V.	Vers Jérusalem	08
VI.	Le conférencier	09
VII.	L'Ermite	13
VIII.	Le cœur a ses raisons	18
IX.	La guerre	18
X.	Le Directoire du Pèlerin	21
XI.	Impressions de pèlerinage	24
XII.	Pèlerinages! Pèlerinages!	28
XIII.	Spicilège	29
XIV.	L'énigme	31
XV.	Le retour	31
XVI.	La décrépitude	32
XVII.	La fin	33
	Épilogue	34



Fulgence Meunier, enfant.



Fulgence Meunier en 1882.



Fulgence Meunier au soir de sa vie.



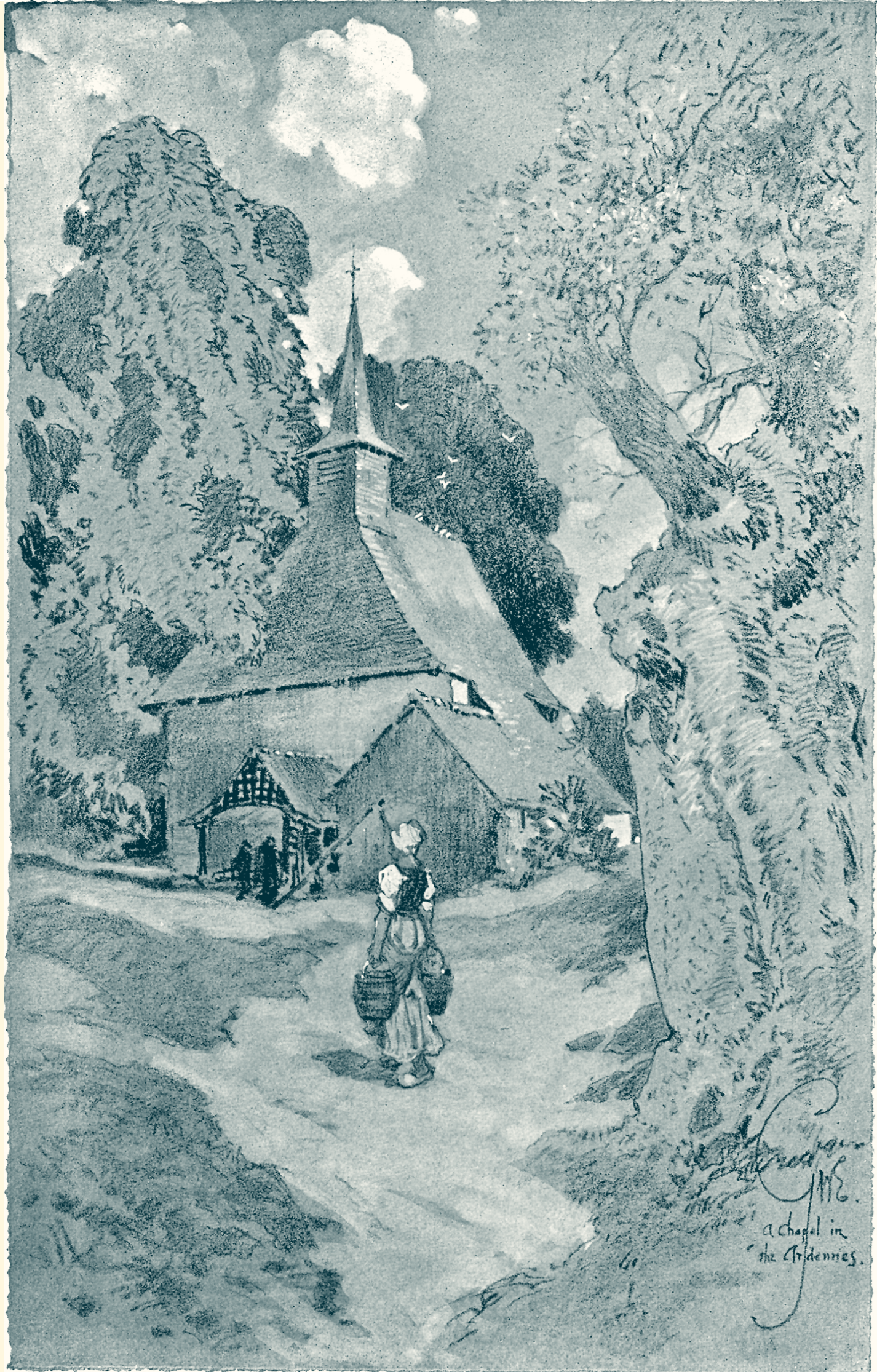
Fulgence Meunier à la Permanence des réfugiés belges, à Rouen, en 1917 (le premier homme à gauche).



L'ermitage de Saint-Thibaud (ancienne carte postale).



Pèlerinage à Saint-Thibaud vers l'an 2000 (photo Vieuxtemps).



*Chapelle
a chapel in
the Ardennes.*